Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

BIBLIOTH. DE LA VILLE LYON

10970 -130

NOUVELLE COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. LEFÈVRE.

Paris — Impr. Bénard et Comp., rue Damiette, 2.

800505
T.03.1

PENSÉES

DE L'EMPEREUR

MARC-AURÈLE-ANTONIN,

TRADUITES DU GREC

PAR DE JOLY.

—

TOME I.

A PARIS,

CHEZ VICTOR LECOU, LIBRAIRE,

RUE DU BOULOI, Nº 10.

1850.

AVIS SUR LES NOTES.

Les chiffres qui accompagnent les citations ne renvoient pas à la traduction, mais au texte grec, édition de Gataker.

ABRÉGÉ HISTORIQUE

DE LA VIE

DE

MARC-AURÈLE-ANTONIN

ET DE SON OUVRAGE.

Il paraît à propos de faire précéder le recueil des pensées de Marc-Aurèle par un récit abrégé de ses actions.

Marc-Aurèle-Antonin naquit en l'année 121 de notre ère.

Descendu par son père du roi Numa Pompilius, et par sa mère, d'un roi de Salente [1], élevé dans le palais de l'empereur

[1] Capitolin assure que cette descendance était prouvée. Il renvoie, sur ce sujet, à un ouvrage connu de son temps. Eutrope l'avait dit avant Capitolin. Eutr., l. VIII, c. 9.

Adrien, il se proposa, dès l'âge de douze ans, de se remplir l'esprit de connaissances en tout genre, de se fortifier le corps, et de se rendre adroit à toutes sortes d'exercices.

Pendant que, sous l'habit de philosophe, couchant à terre sur une peau, à la manière des anciens, il étudiait Zénon et Aristote, le droit public et le civil, l'art oratoire, le grec, la déclamation, la musique et la géométrie, il s'exerçait journellement à la chasse, à la paume, à la course, tant à pied qu'à cheval et en chariot, à la lutte, et même au pugilat, qui était l'exercice le plus violent, où, avec la main couverte d'un gantelet garni de plomb, on se battait à coups de poings contre des athlètes.

Il devint en effet robuste : mais dans la suite, un excès d'application lui affaiblit beaucoup l'estomac. Il usait de thériaque.

Devenu césar à l'âge de dix-huit ans, avec participation à toutes les affaires, il en avait quarante lorsqu'il parvint à l'empire. Il s'associa Lucius Verus, par respect pour les premières volontés de Tite-

Antonin son prédécesseur et son père d'adoption.

Les Parthes, espérant profiter de ce changement de règne, surprirent l'armée romaine qui était en Arménie, la taillèrent en pièces, et entrèrent dans la Syrie, dont ils chassèrent le gouverneur. Les Cattes portèrent dans la Germanie et dans la Rhétie le fer et le feu, et les Bretons commencèrent à se révolter.

Marc-Aurèle, ne jugeant pas à propos de quitter Rome dans ces circonstances, laissa aller Verus contre les Parthes, envoya Calpurnius Agricola contre les Bretons, et Aufidius Victorinus contre les Cattes. Ces guerres durèrent plusieurs années, et furent terminées avec succès, pendant que Marc-Aurèle, attentif à toutes les parties du gouvernement, en réformait les abus [1].

[1] Xyphilin dit : « Lorsque l'empereur n'était point « occupé à la guerre, il s'employait à rendre la justice... « Il passait quelquefois onze ou douze jours sur la même « affaire, pour l'examiner exactement. Il aimait le tra- « vail, s'appliquait au moindre de ses devoirs, ne disant,

En l'année 166 de notre ère, les deux empereurs triomphèrent, suivant la coutume; mais le retour des Romains dans l'empire y porta une peste générale, qui fut accompagnée de famine, de tremblements de terre, d'inondations; et pour comble de maux, les Germains, les Sarmates, les Quades et les Marcomans pénétrèrent jusqu'en Italie.

Marc-Aurèle marcha contre eux et les repoussa.

L'année suivante, les mêmes nations recommencèrent leurs hostilités. Marc-Aurèle, accompagné de son collègue, alla contre ces opiniâtres ennemis; il entra même dans leur pays, et ce fut dans son camp, au pays des Quades, auprès de la rivière de Gran en Hongrie, qu'il commença d'écrire ses réflexions, comme il le dit lui-même à la fin

« ne faisant et n'écrivant jamais rien avec négligence, « ni par manière d'acquit. Il donnait des jours entiers « à des affaires assez légères, dans la créance qu'un em- « pereur ne doit rien faire avec précipitation. » Traduction de M. Cousin, pag. 384, édition in-4.

de son premier livre. Les deux empereurs donnèrent plusieurs batailles, et firent de si grands efforts, qu'ils obligèrent enfin les nations liguées à demander la paix.

Verus, prince plus porté à ses plaisirs qu'aux fatigues de la guerre, était d'avis de leur accorder leur demande. Marc-Aurèle s'y opposa, connaissant mieux que son frère le génie des barbares. Il les poursuivit malgré la rigueur de l'hiver, les battit en plusieurs rencontres, et les dissipa entièrement.

Verus mourut en revenant à Rome, et laissa Marc-Aurèle seul maître de l'empire en l'année 169.

Avant que l'année du deuil de Verus fût finie, Marc-Aurèle retourna contre les Marcomans, les Quades, et autres peuples ligués qui revenaient en plus grand nombre et plus formidables qu'auparavant. L'empereur eut du désavantage dans les premiers combats, mais il défit enfin ces barbares de telle manière, qu'ils furent obligés d'abandonner la Pannonie.

Pendant qu'il était occupé à cette guerre,

les Maures ravageaient l'Espagne : et les bergers d'Égypte (espèce de bandits attroupés) avaient battu plusieurs fois les Romains. L'empereur y donna ordre sans quitter le nord, où il affaiblit si considérablement ses ennemis par une continuelle suite de victoires, qu'il les réduisit à recevoir toutes les conditions qu'il voulut leur imposer.

Ensuite il revint à Rome où il continua de faire plusieurs lois très sages, pour les bonnes mœurs, l'ordre public, la sûreté et le bonheur des peuples.

Cependant les Marcomans, qui ne s'étaient soumis que pour écarter le vainqueur, attirèrent à leur parti tous les peuples qui habitaient depuis l'Illyrie jusqu'au fond des Gaules. Ils reprirent les armes. L'armée romaine était affaiblie par tant de campagnes ; la peste continuait à dépeupler l'empire, et le trésor était épuisé. Dans cette extrémité, l'empereur fut obligé de faire enrôler les gladiateurs, les bandits de Dalmatie et de Dardanie, et les esclaves : ce qui n'avait point été pratiqué

depuis la seconde guerre punique. Il vendit les meubles et les pierreries de l'empire, qui lui produisirent un fonds considérable[1]. Il se rendit à Carnunte, et passa le Danube à la tête de ses troupes sur un pont de bateaux. C'est à Carnunte qu'il écrivit le deuxième recueil de ses pensées.

Cette expédition de l'année 170 et des suivantes fut plus longue et plus difficile que les autres. L'empereur cherchant lui-même un gué le long d'une rivière, les frondeurs des ennemis lui lancèrent une si grande quantité de pierres, que sa vie fut en très grand danger. Il passa cependant la rivière, fondit sur les ennemis, et en fit un grand carnage.

Ces barbares étaient des gens de cœur qui se battaient de pied ferme, et ne fuyaient que pour faire tomber les Romains dans quelque embuscade. Une de ces fuites apparentes mit un jour dans un grand péril l'armée romaine, trop ardente à les suivre.

1 Voir chap. I, 5.

Toutes les victoires étaient disputées et sanglantes Marc-Aurèle en remporta plusieurs, en avançant toujours dans le pays. Il passa plusieurs rivières, défit les Sarmates et les Jazygiens; et cependant ce ne fut point encore assez pour finir une si cruelle guerre.

Malgré la rigueur de la saison, Marc-Aurèle s'avança jusqu'à un canton où les barbares avaient assemblé leurs plus grandes forces, et retiré tous leurs effets. La bataille se donna auprès du Danube, et en partie sur ce fleuve même qui était gelé. Marc-Aurèle, après des efforts incroyables, demeura vainqueur; il mit ses troupes en quartier d'hiver, et se retira à Sirmium.

Le printemps ne fut pas plutôt revenu que l'empereur se remit en campagne, repassa le Danube, battit plusieurs fois les ennemis, et les obligea enfin à se remettre à sa discrétion. Il retira des mains des Sarmates un très grand nombre de prisonniers qu'ils avaient faits sur les Romains. Il reçut leurs otages, et leur imposa des conditions proportionnées à la supériorité

qu'il avait acquise sur eux. Mais un évènement imprévu, et plus terrible que toutes ces guerres, l'obligea d'adoucir les conditions de la paix.

En l'année 175, Cassius, qui commandait en Orient, ayant profité du faux bruit de la mort de Marc-Aurèle, ou l'ayant fait courir, s'était fait proclamer empereur. Il avait soumis toute la Syrie, et travaillait à débaucher la Grèce. Mais son armée ayant appris que Marc-Aurèle était vivant, Cassius fut tué après trois mois et six jours de révolte. On porta sa tête à l'empereur dans le temps qu'il était à Formies, en Italie, prêt à s'embarquer pour passer dans la Grèce.

Il ne laissa pas de partir, jugeant sa présence nécessaire pour achever d'apaiser la révolte. Il commença par l'Égypte ; il vint en Syrie, où il fit brûler toutes les lettres et les papiers de Cassius, sans vouloir les lire. Ensuite il vint en Grèce.

Après avoir rétabli le calme dans toutes ces grandes provinces, et ordonné qu'à

l'avenir nul n'aurait le commandement du pays où il serait né, il revint enfin à Rome dont il était absent depuis près de huit ans. Il distribua à tout le peuple six ou huit pièces d'or par tête, et leur fit remise de tout ce qu'ils devaient au trésor public; il donna de magnifiques spectacles, et fit élever des statues aux vaillants hommes qui l'avaient le mieux servi dans la dernière guerre: mais la paix ne dura que deux ans.

Les Scythes ayant repris les armes avec d'autres peuples du Nord, Marc-Aurèle marcha contre eux avec son fils Commode. Xyphilin dit à cette occasion : « Marc-Au-« rèle demanda au sénat, avant que de « partir, l'argent qui était dans le trésor « public. Ce n'est pas qu'ayant l'autorité « absolue entre les mains, il ne lui eût été « aisé de le prendre, au lieu de le deman-« der: mais c'est qu'il avait accoutumé de « dire, que tout le bien appartenait au « sénat et au peuple. Haranguant un jour « dans cette compagnie, il dit: Je n'ai

« rien à moi, et le palais où je demeure est « à vous [1]. »

Le premier combat fut si opiniâtre, qu'il dura depuis le matin jusqu'au soir. Les autres combats furent encore sanglants. Les victoires des Romains ne furent dues qu'à la prudence de leur empereur, et à l'exemple qu'il donnait à ses troupes, en marchant toujours à leur tête dans les lieux les plus exposés.

Pendant l'hiver, il fit construire des forteresses pour tenir le pays en bride. Mais dans le temps qu'il se disposait à ouvrir la campagne, il fut attaqué à Vienne en Autriche d'une fièvre maligne qui l'emporta en peu de jours à l'âge de près de cinquante-neuf ans.

« Personne, dit Capitolin, ne jugea qu'il « fallût gémir sur son sort, tout le monde « étant persuadé que ce prince était avec « les dieux qui n'avaient fait que le prê-

1 Traduction du président Cousin, pag. 396, édition in-4°.

« ter. Le sénat et le peuple romain le « déclarèrent unanimement dieu propice, « avant même que la cérémonie de ses fu- « nérailles fût achevée; ce qui ne s'était « jamais fait, et n'est point arrivé depuis. « Les personnes de tout âge, de tout sexe, « de toutes conditions ne se contentèrent « pas de lui rendre les honneurs divins; « on alla jusqu'à regarder comme des sa- « crilèges ceux qui, pouvant et devant « avoir chez eux son image, ne l'avaient « pas; aussi voit-on encore en beaucoup « de maisons les statues de Marc-Aurèle « parmi celles des dieux pénates. Bien « des gens publièrent qu'il leur était ap- « paru en songe et leur avait fait des pré- « dictions qui s'étaient accomplies; ce qui « fit qu'on éleva un temple en son honneur, « et qu'on lui assigna un collége de prêtres « nommés Antoniniens, et des flamines « avec tout l'appareil anciennement établi « pour les cultes publics, etc. »

Tout nous prouve que ce fut un prince grand homme. Nous en sommes plus assu-

rés que d'aucun autre prince qui ait jamais régné, parceque l'on découvre le fond de son ame dans ce qu'il avait écrit pour lui seul sur ses tablettes [1].

OUVRAGE DE MARC-AURÈLE-ANTONIN.

Cet ouvrage est écrit en grec, langue très commune à Rome parmi tous ceux qui avaient eu de l'éducation. D'ailleurs, la doctrine stoïcienne, dont Marc-Aurèle avait été imbu dès l'enfance, contient un fort grand nombre d'expressions particulières à la langue grecque, et qu'on ne pouvait rendre qu'imparfaitement en latin, comme Cicéron l'a reconnu. Ce fut sans doute par ces raisons que Marc-Aurèle, quoique né à Rome, préféra d'écrire en grec.

On ne peut douter que l'ouvrage qui porte son nom ne soit véritablement de lui. Il s'y nomme deux fois lui-même : « Comme

[1] Ceux qui voudront plus de détails sur les actions de Marc-Aurèle, feront bien de lire sa vie donnée par M. Gautier de Sibert, de l'Académie des belles-lettres.

« Antonin j'ai pour patrie, Rome, et comme « homme, le monde. » C. IV, 5. Il y nomme son aïeul, son père d'adoption, ses instituteurs, les lieux de campement où il écrivait, et où il est constant qu'il avait fait la guerre. « Ceci, dit-il, chez les Quades, « auprès du Gran; ceci à Carnunte. »

On y découvre le secret de ses plus intimes pensées, ses principes de gouvernement, ses règles de conduite, jusqu'à ses défauts et aux reproches qu'il s'en faisait. « Il ne dépend plus de toi, se disait-il, « d'avoir pratiqué dès ta première jeunesse « les maximes de la philosophie; car plu- « sieurs personnes savent, et tu sais bien « toi-même que tu en as été fort éloigné; « ainsi te voilà confondu..... » Chap. XVIII, « 9. On peut voir aussi le chap. XXIII.

Ces passages réunis présentent des réflexions personnelles et secrètes, écrites par un guerrier philosophe, non dans le cabinet, sur des feuilles ordinaires, mais sur des tablettes portatives dont on sait que les Romains se servaient communément.

Il avait mis à part la suite de ces tablettes. « Tu n'auras pas le temps, se dit-il « (chap. xxvii, 2.) de relire tes mémoi- « res... ni les recueils que tu avais mis à « part pour ta vieillesse. » Hérodien, qui avait vécu sous ce prince, parle de ces écrits.

Un tel recueil de tablettes, rempli de pensées décousues, disparates, sans ordre ni suite, n'était pas destiné à former un livre; c'est pourquoi on a dû le trouver sans titre ni divisions. Le manuscrit 1950 de la bibliothèque du Vatican est ainsi. Feu M. Winckelmann, par ordre de M. le cardinal Alexandre Albani, m'en fit la description en 1765. L'ouvrage de Marc-Aurèle, me disait-il, fait partie d'un volume de papier de coton, où se trouvent d'autres ouvrages de Xénophon, de Maxime de Tyr, d'Aristote. Il remplit cinquante feuillets, sans aucun titre au commencement ni à la fin, et sans aucune division en livres, comme dans nos textes imprimés.

Ce manuscrit nous représente donc une

des premières copies que l'on fit, aussitôt après la mort de Marc-Aurèle, du recueil de ses tablettes.

Peu après, quelque autre copiste donna un titre de son invention à l'ouvrage, et le partagea en douze repos qu'il appela des livres. Philostrate, qui vivait environ trente ou quarante ans après Marc-Aurèle, a dit de ce prince, au rapport de Suidas : *Marc écrivit en douze livres une institution de sa propre vie.*

Cette division en douze livres fut suivie dans les manuscrits qui nous restent, mais on y trouve un titre différent.

Il me reste à parler de moi. Je serai sobre.

En 1742 je fis réimprimer la traduction de M. et Mme Dacier, non dans l'ordre des douze livres du texte, mais par chapitres, suivant l'ordre des matières, avec l'abrégé qu'on vient de voir de la vie de Marc-Aurèle, et un petit discours où j'avais dit (sans me nommer) : « La lecture que l'on « fait de ces espèces d'entretiens de Marc-

« Aurèle avec lui-même, n'est qu'un pas-
« sage continuel d'une matière à une autre,
« ce qui fatigue l'esprit et confond les
« idées, loin de former une agréable va-
« riété. On a donc pensé qu'il serait mieux
« d'y mettre quelque ordre... L'ordre ori-
« ginal des articles est indifférent, dès que,
« dans le dessein de leur auteur, ils n'ont
« eu d'autre arrangement que celui du ha-
« sard et des temps de leur composition...
« L'assemblage et la répétition même des
« vues et des sentiments de Marc-Aurèle
« sur une seule matière, la rendent plus
« lumineuse et plus touchante : on y dé-
« couvre beaucoup mieux le fond de l'ame
« et des idées de ce prince philosophe.
« D'ailleurs chacun aura, par ce moyen, la
« commodité de pouvoir lire uniquement
« et de suite le genre de réflexions qui se
« trouvera être plus convenable à sa situa-
« tion présente, à ses besoins, ou à son
« goût, etc. »

Mon arrangement plut. L'édition se débita. Elle fut même réimprimée en 1755 à

Dresde, sans qu'on y eût changé un seul mot. Le libraire de Paris, voulant aussi en donner une seconde, vint me proposer de la revoir. Dès lors la faiblesse de ma santé m'avait obligé à diminuer beaucoup des pénibles fonctions qui l'avaient altérée jusqu'au dépérissement. Ainsi, ayant plus de loisir, je me mis à étudier le texte grec, dont la lecture m'avait rebuté d'abord ; car, comme dit fort bien l'éditeur de Lyon, « le style de Marc-Aurèle, quoique « ferme, énergique et sentant son empe- « reur, est raboteux et hérissé. Il sous- « entend bien des mots qu'il faut suppléer; « il use d'expressions tout à fait à lui, et « qui ne se rencontrent guère dans les « autres livres »

La difficulté, jointe à l'excellence du fond, m'excita. J'ai donc expliqué Marc-Aurèle par lui-même, en rapprochant les passages analogues; et mes amis savent que je n'ai épargné, ni temps, ni peines, ni recherches, ni précautions de toute espèce, pour donner à mon travail toute la perfection dont j'étais capable.

Je ne saurais mieux peindre l'esprit dans lequel j'ai travaillé, qu'en finissant par ce trait naïf de mon enthousiasme : « Si je « suis parvenu à rendre tout à fait sensible « aux ames pures et sincères le principe « divin et obligatoire de la loi naturelle, « j'aurai laissé quelque trace utile de mon « passage sur la terre ; j'y aurai fait, sui- « vant l'expression de Marc-Aurèle, une « fonction d'homme, et je mourrai con- « tent. »

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Tablettes de l'empereur Marc-Aurèle-Antonin, ecrites en grec, et rangées, à son imitation, par matières.

Sur la fin de l'année 1770, j'ai obtenu à la bibliothèque du Vatican, les variantes d'un manuscrit entier de Marc-Aurèle. Ce manuscrit paraît être unique dans toute l'Europe. J'ai fait chercher en vain de tous les côtés le manuscrit palatin qui servit à la première édition; et quant à un autre manuscrit entier qu'on voyait il n'y a pas longtemps au collége de la Sainte-Trinité à Cambridge, on m'a répondu plusieurs fois que ce manuscrit avait absolument disparu.

Sous les mêmes auspices, j'ai reçu de

Rome les variantes de cinq manuscrits particuliers tirés du même ouvrage.

Il y a, dans la bibliothèque de Laurent de Médicis à Florence, trois manuscrits à peu près semblables. Le bibliothécaire m'en a donné une notice exacte.

J'avais lu et relu le manuscrit du roi, de pareille étendue.

Enfin l'édition de Marc-Aurèle, donnée à Londres par Méric Casaubon, en 1643, m'indiquait un certain manuscrit d'Heschelius, par les premiers et les derniers mots de chaque pensée.

J'avais donc sous les yeux un manuscrit entier, et dix manuscrits particuliers.

Ayant rassemblé ces précieux écrits, et les ayant comparés très attentivement, j'y ai tout à coup découvert les fondements très manifestes d'un ordre nouveau que je n'avais fait qu'entrevoir auparavant. J'y vois que le titre de l'ouvrage n'a pas été de son auteur; qu'il ne l'avait pas divisé en livres, et qu'il fallait le disposer par matières.

C'est le manuscrit entier du Vatican, avec

les dix autres, qui m'ont inspiré ces pensées. Il me reste à les développer avec exactitude, et à les appuyer solidement.

I

Point de titre, point de division.

M. Winckelmann, garde des antiquités romaines, et professeur en langue grecque, m'avait écrit en 1765 dans ces termes : « Le manuscrit 1950 du Vatican n'a point « de titre ni d'inscription, soit au commencement, soit à la fin... On y voit des sections, mais qui ne répondent pas aux « livres et aux chapitres des éditions imprimées. Ces sections ne sont pas numérotées, mais une ligne de blanc les sépare, et chacune commence par une lettre « rouge. »

M. Assemani, archevêque d'Apamée, depuis garde de la même bibliothèque, s'explique encore ainsi dans sa lettre à M. le cardinal de Bernis, du 3 novembre 1770 : « Sans aucun titre, dit-il, et sans division

« en livres, excepté qu'au feuillet 389, où « commence le douzième livre, on voit en « titre, écrit de la même main, avec une « petite étoile, ces mots : DE L'EMPEREUR « MARC. »

Au contraire, le manuscrit palatin, publié en 1558 par Xylander, est intitulé : « Leçons de vertu pour lui-même ; » et Suidas rapporte cet autre titre : « Insti- « tution de sa propre vie. »

Mais Xylander n'est-il pas suspect? Il dit à la préface de sa seconde édition en 1568, page 4 : « Gessner m'a assuré que « l'écrit dont je me suis servi, avait été « copié sur un volume de la bibliothèque « de l'électeur Othon Henri... » Or, personne n'a certifié que cette copie eût été collationnée sur l'original. D'ailleurs, nous savons d'où ce titre a été tiré; c'est de Diogène Laerce, vie de Solon; et cet autre titre que Suidas a cité, ne se trouve point page 556 de Philostrate, vie d'Hérode le sophiste, d'où ce compilateur peu fidèle avait tiré ce qu'il dit de Marc-Aurèle. De

plus, ces deux titres se détruisent l'un l'autre par leur diversité seule, et ils indiquent évidemment un auteur différent de Marc-Aurèle, qui s'adresse toujours la parole à lui-même. Pour reconnaître son ouvrage, il n'avait besoin que d'en voir ces premiers mots : De mon aïeul Vérus...

Il faut donc s'en tenir au manuscrit authentique du Vatican où il n'y a pas de titre. Tous ces titres là sont étrangers à l'auteur.

Il en est de même de la division en douze livres. Suidas et Xylander, les seuls auteurs qui en aient parlé, ne méritent que peu ou point de foi, en comparaison du manuscrit du Vatican.

D'un autre côté, il n'y a que la forme d'un manuscrit sans division, comme l'est celui du Vatican, qu'on puisse accorder avec le texte de Marc-Aurèle, et avec toutes les circonstances de la chose.

Suivant la première édition du manuscrit palatin (qui, en cette partie, n'est nullement suspecte) le texte contient ces deux

notes de l'auteur même : on lit au commencement de la page XI : « Ceci chez les « Quades sur le Gran, ALPHA. » comme si Marc-Aurèle eût dit : « J'ai écrit ce qui « précède, dans mon camp, au pays des « Quades, près de la rivière nommée Gran, « en Hongrie ; et c'est le premier recueil « de mes pensées. » L'autre note est au commencement de la page XX, et ne contient que ces deux mots : « Ceci à Car- « nunte, » comme s'il eût dit : « Ce qui « est écrit depuis ma première note jus- « qu'ici, l'a été dans mon camp de Car- « nunte, près le Danube. » Ces deux notes sont à une égale distance d'environ dix pages. Elles n'indiquent pas une division en deux livres, mais un simple changement des lieux où l'auteur écrivait.

L'écrit que l'auteur a nommé premier, ne traite que de sa reconnaissance envers les dieux, ses parents et ses maîtres, pour les bienfaits qu'il avait reçus d'eux tous. C'est un seul et même sujet ; au lieu que l'autre note, où il n'y a pas de nombre mar-

qué, se trouve à la fin d'une suite de pensées décousues, sans liaison, et tout-à-fait disparates.

Que peut-on penser de cette position de notes ?

Marc-Aurèle était un guerrier, général de son armée : il n'était pas dans son cabinet, mais en divers camps sous des tentes ; par conséquent il n'usait pas de papier ordinaire. Suivant toutes les apparences, il n'avait que des tablettes de poche, livre mince, composé de quelques feuillets enduits de cire, sur lesquels, avec un poinçon, il traçait ses pensées. Ces sortes de tablettes étaient fort en usage chez les Romains, surtout parmi les gens de guerre, parmi les voyageurs, les personnes chargées d'affaires, et les penseurs d'habitude. Ces corps de tablettes avaient à peu près le même nombre de feuillets, comme on le voit ici par les dix pages qui précèdent également chaque note. Ainsi ce que Suidas a nommé les douze livres de Marc-Aurèle, n'était sans doute qu'un pareil nom-

bre de corps de tablettes, qu'on a transcrits de suite sans division, comme dans l'exemplaire du Vatican. Tenons-nous-en donc à ce manuscrit, image très-naturelle d'un original qui a dû être sans titre et sans autre division que la reliure de chaque corps de tablettes.

Mais que sont devenus ces corps de tablettes, à la mort de Marc-Aurèle qui arriva précipitamment après une maladie de quelques jours, pendant la guerre de Germanie? Les mêmes manuscrits nous l'apprennent.

II.

Transposition et disposition des corps de tablettes, et même des feuillets.

1. Le premier corps de tablettes terminé par la lettre numérale A, où il n'est traité que d'un seul et même sujet, conserva sa primauté. Mais l'autre corps de tablettes qu'on a inséré dans le second livre, est évidemment transposé. Car si on compare (par exemple, dans l'édition de Gataker) l'article

2 du second livre avec l'article 3 du livre 9, on verra que, vers le commencement de l'ouvrage, Marc-Aurèle se dit vieux et près de mourir; et qu'au contraire, dans le livre 9, il attend un accouchement de sa femme, qui, suivant l'histoire, mourut plusieurs années avant lui.

2. Les dix manuscrits dont j'ai parlé, prouvent un déplacement plus considérable, et la dispersion non-seulement des corps de tablettes, mais même des feuillets Dans ces dix manuscrits on ne trouve pas la moindre phrase qui ait été tirée du commencement de l'ouvrage, c'est-à-dire de la partie qui répond aux trois premiers livres des éditions publiques. On y retrouve plusieurs passages tirés des neuf autres livres; mais rien absolument rien des trois premiers livres, quoique dans le second et le troisième il y ait des pensées qui sont les principes fondamentaux de toute la philosophie stoïcienne. Ainsi aucun de ces copistes n'avait vu le premier quart de l'ouvrage. Ce quart était sans doute demeuré caché séparément du reste.

3. Voici un désordre bien plus étonnant, et qui paraîtrait incroyable, si on ne le justifiait par un grand nombre de manuscrits. L'ordre des livres a été renversé, et les pensées d'un même livre ont été rejetées çà et là tout à rebours de la suite qu'elles ont dans les manuscrits entiers. Ce ne sont pas seulement ces manuscrits particuliers des bibliothèques publiques de Paris, de Rome, de Florence, qui font foi de ce désordre; mais aussi le manuscrit d'Heschelius, dont la notice est à la fin de l'édition de Marc-Aurèle, par Meric Casaubon, avec les premiers et les derniers mots de chaque article. Les livres de cette édition y sont cités dans ce désordre : VII, VI, IV. (Je passe le reste). Qui est-ce qui a jamais lu un ouvrage, en rétrogradant de la fin au commencement?

Cependant il me reste à dire quelque chose qui surprendra davantage. Par exemple, les articles de cette édition, tirés du livre VII, y sont à contre-sens, et transposés comme il suit : 16, 15, 14, 5. (Je passe encore le reste.)

On ne peut pas dire que ce désordre dont on ne vit jamais d'exemple, vienne du choix des pensées qui avaient du rapport entre elles. De quoi est-il traité dans ces articles 16, 15, 14, 5?

16. « La nature de l'univers se sert « de toute la matière comme d'une cire molle. « Elle en fait maintenant le corps d'un che- « val, puis un arbre..... ce n'est point un « mal pour ces êtres de changer de forme.

15. « C'est le propre de l'homme d'ai- « mer ceux mêmes qui l'offensent. Ils agis- « sent par ignorance.

14. « (Sur la mort.) Y a-t-il rien de « plus familier, rien de plus ordinaire? La « nature de l'univers en montre la néces- « sité.

5. « Ne rougis point de te faire aider « par un autre. »

On ne voit certainement rien, dans cette suite, qui sente le moins du monde l'esprit de choix. Point de liaison. Tout y est détaché, mêlé, comme un de nos jeux de cartes, ou comme l'étaient, suivant la fable, les

feuilles d'arbres sur lesquelles une sibylle écrivait ses réponses.

Il est donc visible que les copistes n'avaient pas sous les yeux des manuscrits entiers. S'ils en avaient eu, on trouverait dans leurs copies quelques mots tirés du premier quart de l'ouvrage; et on n'y trouverait pas les livres et les pensées dans un ordre renversé. Il est impossible d'imaginer aucune raison, tant soit peu probable, qui ait pu faire transcrire l'article 16 avant l'article 15, ni l'article 5 immédiatement après l'article 14.

On ne peut deviner que par l'histoire l'accident qui occasionna cette étrange confusion.

A la page 11 de la vie de Marc-Aurèle, qui précède, j'ai cité un passage de Capitolin, dans lequel on voit jusqu'à quel point ce prince fut regretté. On alla jusqu'à lui élever un temple, et on créa pour son culte un collége de prêtres nommés Antoniniens, avec des pontifes.

Au milieu de ces transports de vénération

et d'amour, lorsque Marc-Aurèle mourut, les personnes qui lui étaient attachées de plus près, ayant trouvé ses tablettes de poche, se les partagèrent; et ensuite, pour satisfaire, autant qu'il était possible, aux ardentes prières de tout le monde, on rompit l'attache des feuillets pour les distribuer à un grand nombre d'amis. Le premier corps de tablettes resta au plus grand seigneur, peut-être avec deux autres corps qui passèrent à ses héritiers. Les feuillets des tablettes étaient regardés comme des reliques; ils furent pareillement dispersés. On les transcrivit; les copies s'en répandirent de tous côtés sous différents titres, relatifs au commencement de l'ouvrage, et cela subsista pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce qu'un amateur curieux ayant recouvré le premier corps des tablettes avec les deux autres, y joignit au hasard, pêle-mêle, tout le reste.

Ces conjectures sont à mes yeux si vraisemblables, que je les crois tout-à-fait fondées. Le manuscrit entier du Vatican est

une image naïve de la première copie, sans titres ni divisions, comme elle devait l'être ; après quoi dans le manuscrit palatin, et peut-être dans d'autres manuscrits entiers, on aura ajouté des titres imaginés à plaisir avec une division en douze livres ou tablettes, sans toucher au premier désordre.

Toute cette discussion prouve, ce me semble, que j'ai pu fort innocemment, et que j'ai même dû, à l'imitation de Marc-Aurèle (qui, dans son premier corps de tablettes, ne traita que d'un sujet), rassembler en chapitres, suivant les matières, tout ce qui était épars et mêlé confusément. Marc-Aurèle en eût peut-être fait autant, s'il eût assez vécu. L'ordre est évidemment ce qu'il y a de mieux ; il n'ôte rien à la beauté de chaque pensée.

PENSÉES

DE L'EMPEREUR

MARC-AURÈLE-ANTONIN.

PENSÉES

DE L'EMPEREUR

MARC-AURÈLE-ANTONIN.

CHAPITRE PREMIER.

Exemples ou leçons de vertu de mes parents et de mes maîtres.

I.

De mon aïeul Verus :

Mœurs honnêtes, jamais de colère.

II

De mon père, tant par sa réputation, que par l'idée qui me reste de lui :

Modestie et vigueur mâle.

III.

De ma mère :

Piété, bienfaisance. Non-seulement ne jamais faire le mal, mais n'en avoir

pas même la pensée. Me nourrir d'une façon simple. Fuir en tout le luxe des riches.

IV.

De Tite-Antonin mon père d'adoption :

Être doux, et cependant inflexible sur les jugements arrêtés après un mûr examen.

Être insensible au vain éclat de tout ce qu'on appelle honneurs.

Aimer le travail et y être assidu.

Être toujours prêt à écouter ceux qui viennent donner des avis utiles à la société.

Rendre invariablement au mérite personnel tout ce qui lui est dû.

Savoir en quel cas il faut se raidir ou se relâcher.

Renoncer aux folles passions des jeunes gens. Ne penser qu'à procurer le bien général.

Il n'exigeait pas que ses amis se gênassent pour venir souper avec lui, ni pour le suivre dans ses voyages. Ceux qui n'avaient pu venir le retrouvaient toujours le même.

Dans ses conseils il recherchait, avec une attention profonde et soutenue, ce qu'il y avait de mieux à faire. Il délibérait longtemps, et ne s'arrêtait point aux premières idées.

Il ne perdait point d'amis : jamais de dégoûts, ni d'attachement outré.

Dans tous les accidents de la vie, il se suffisait à lui-même : l'esprit toujours serein.

Il prévoyait de loin ce qui pouvait arriver, et mettait ordre aux plus légères semences de trouble, sans faire d'éclat.

Il réprimait les acclamations et toute basse flatterie.

Il veillait sans cesse à la conservation de ce qui est nécessaire à l'état. Il se

ménageait sur la dépense des fêtes publiques, et ne trouvait nullement mauvais que l'on murmurât de cette rigoureuse économie.

Il se conduisait à l'égard des dieux sans superstition ; et quant aux hommes, point de manières caressantes, ni de flatterie, ni d'affectation de saluer tout le monde. Il était modéré en tout. Contenance ferme; rien d'indécent, ni de singulier.

Il usait sans faste et sans façon des commodités qu'une grande fortune offre toujours abondamment, et d'un air à faire connaître qu'il s'en servait uniquement parcequ'elles se présentaient, et qu'il ne regrettait pas celles qui pouvaient lui manquer.

Il ne fit jamais dire de soi qu'il s'amusât à faire le bel esprit, à bouffonner, à mener une vie oisive. On disait au contraire qu'il était homme mûr,

consommé, inaccessible à la flatterie, maître de soi, fait pour commander aux autres.

Il honorait les vrais philosophes, sans rien reprocher à ceux qui ne l'étaient qu'en apparence. On ne lui en imposait pas facilement

Sa conversation était aisée, agréable ; on ne s'en lassait point.

Il prenait soin de sa personne avec mesure, et non en homme attaché à la vie, ou qui cherchât à plaire ; et, sans se négliger, il bornait son attention à l'objet de la santé, pour n'avoir recours à la médecine ou à la chirurgie que le moins qu'il fût possible.

Il reconnaissait sans jalousie la supériorité des talents des autres, soit en éloquence ou science des lois, soit en philosophie morale, ou en tout autre genre. Il contribuait même à les faire

renommer comme excellents, chacun dans sa partie [1].

Il imitait en tout la vie de nos pères, mais sans l'affecter.

Il n'aimait point à changer continuellement de place et d'objet : il n'était jamais las de s'arrêter en un même lieu et sur une même affaire. Après ses violents accès de mal de tête, il revenait frais et dispos à son travail ordinaire.

Il avait très peu de secrets, et seulement pour le bien de la société.

Dans les spectacles à donner, dans les ouvrages publics, dans ses largesses au peuple, et autres cas semblables, il était sage et mesuré, comme ayant en vue de faire tout ce qui convenait, et non de s'attirer des applaudissements.

1 Allusion à l'empereur Adrien, fort envieux des gens de lettres. (Voir son Histoire.)

Il ne se baignait jamais à des heures extraordinaires. Point de passion pour les bâtiments. Rien de recherché dans les mets de sa table, dans la qualité et la couleur de ses habits, dans le choix de beaux esclaves. A Lorium une robe achetée au village voisin, et ordinairement de l'étoffe qu'on fait à Lanuvium. Jamais de manteau, sinon pour aller à Tusculum, et même il en faisait des excuses.

En général, point de manières dures, indécentes, ni d'une fougue à se faire appliquer ce mot, il en suera. Il faisait au contraire toutes choses l'une après l'autre, comme à loisir, sans se troubler, avec ordre, avec vigueur, et en mettant un juste accord dans la suite de ses actions.

Il mérita qu'on lui appliquât ce qu'on a dit de Socrate, qu'il avait la force de se passer et de jouir, indifféremment,

des choses dont la plupart des hommes ne peuvent ni manquer sans tristesse, ni jouir sans excès. Savoir être fort et modéré dans ces deux cas, c'est le propre d'un homme parfait et supérieur; et tel fut le caractère qu'il nous fit voir pendant et après la maladie de Maximus.

V.

De mon cousin Severus :

Aimer mes proches, la vérité, la justice.

Il me fit connaître quels hommes avaient été Thraseas [1], Helvidius, Caton, Dion, Brutus.

1 Thraseas Petus était la vertu même, suivant Tacite, XVI, 21.

Épictète dans Arrien, rapporte ce dialogue entre Vespasien et Helvidius Priscus : « Vespasien, dit-il, ayant « défendu à Helvidius d'aller au sénat, Helvidius ré- « pondit : Il est en votre pouvoir de m'ôter ma place « de sénateur. Hé bien ! soit, allez-y, mais n'y dites mot. « Ne me demandez pas mon avis, et je me tairai. Mais « il faut que je vous le demande. Et moi il faut que je vous

Il me fit prendre l'idée de gouverner par des lois générales, ayant égard à l'égalité naturelle, laissant à tous mes sujets la liberté de me parler, et surtout en respectant la libre disposition que chacun doit avoir de soi et de ses biens [1].

« dise ce qui me paraîtra juste et raisonnable. Si vous le « dites, je vous ferai mourir. Quand vous ai-je dit que « j'étais immortel? Vous ferez ce qui est en vous, et je « ferai ce qui est en moi, etc. » (ARRIEN, I, 2.)

1 J'avoue que dans cette explication j'ai eu autant d'égard à l'histoire qu'à la force des mots. Marc-Aurèle abrogea beaucoup de lois nouvelles, pour faire surtout règner l'ordre naturel. Il permit les plaintes contre lui-même, laissa ses sujets libres de leurs personnes, et respecta leurs propriétés, au point que pour faire, pendant cinq années, contre les Marcomans, une guerre juste, au lieu d'exiger de nouveaux impôts, il fit vendre pendant deux mois, à l'encan, ses plus riches meubles, vases précieux, statues, tableaux, jusqu'aux parures de sa femme. Il économisa si bien cette somme, qu'il lui en resta de quoi racheter son nécessaire, et même de quoi faire des largesses. *Capitol. Aur. Victor; Eutrop.* Voir plus bas, le chap. XXVII, 26, où Marc-Aurèle se regarde comme le concitoyen de ses sujets.

Il m'exhortait à ne m'inquiéter de rien, à rester constamment attaché au culte de la philosophie, à faire le bien, à être libéral, à ne jamais perdre l'espérance, à ne point douter de l'affection de mes amis. S'il était mécontent de quelqu'un des siens, il ne le cachait point ; il ne leur donnait pas la peine de deviner ce qui lui était agréable ou désagréable : son ame ne leur était jamais voilée.

VI.

De mon gouverneur [1] :

Ne jamais prendre parti, dans les courses du cirque, pour les uniformes

[1] Capitolin dit que Marc-Aurèle, déjà césar, pleura beaucoup à la mort de son gouverneur, et que les courtisans en ayant raillé en présence de Tite-Antonin, cet empereur leur dit : « Hé ! souffrez qu'il soit homme ; « car la philosophie ni l'empire n'ôtent pas les sentiments « naturels. » (Permittite illi ut homo sit; neque enim vel philosophia vel imperium tollit affectus.) CAP., *in Antonio Pio*, c. 10.

verts ou pour les bleus, ni, dans les combats de gladiateurs, pour les grands ou les petits boucliers [1].

Etre patient dans les travaux; me contenter de peu; savoir me servir moi-même.

Ne point me charger de trop d'affaires. Me défier des délateurs.

VII.

De Diognetus :

Point de vaine curiosité; ne rien croire de ce que les charlatans et les imposteurs racontent sur les enchantements, les conjurations des mauvais génies, et autres prestiges. Ne point nourrir des cailles augurales [2], ne point m'entêter de ces folies.

1 L'empereur Vitellius était si passionné pour la troupe bleue, qu'il fit mourir plusieurs personnes qui en avaient parlé avec mépris. Caligula tenait pour la troupe verte. Ces troupes bleues et vertes causèrent depuis de grands troubles dans l'empire.

2 Pour tirer des augures de leurs combats.

Souffrir qu'on parle de moi en toute liberté.

Rester intimement uni à la philosophie.

Ce fut lui qui me donna pour maîtres, premièrement Bacchius, ensuite Tendasis et Marcien. Il m'apprit, dans mon enfance, à composer des dialogues. Il me mit dans le goût d'avoir un petit lit couvert d'une simple peau, et me fit suivre tous les autres usages de l'éducation grecque.

VIII.

De Rusticus ;

Me bien mettre dans l'esprit que j'ai besoin de redresser mes mœurs, et de les cultiver.

Ne pas quitter le droit chemin pour vouloir imiter les sophistes.

Ne point écrire sur les sciences abstraites.

Ne point m'amuser à déclamer des harangues faites à plaisir.

N'avoir pas la vanité de faire des exercices publics, ou des largesses extraordinaires.

Laisser là l'étude de la rhétorique, de la poétique, du beau style.

N'être jamais chez moi en robe de cérémonie. Éviter tout autre faste.

Ecrire mes lettres en style simple, comme celle qu'il écrivit, de Sinuesse, à ma mère.

Pardonner les injures et les fautes au premier signe de repentir.

Lire avec attention, sans me contenter d'entendre à peu près.

Ne pas croire légèrement les grands parleurs.

Ce fut lui qui le premier me procura les discours mémorables d'Epictète, qu'il fit venir de sa maison[1].

[1] Ce recueil d'Épictète est celui d'Arrien. Suidas dit que la vie d'Épictète se prolongea jusqu'à Marc-Antonin.

IX.

D'Apollonius :

Etre libre et ferme, sans irrésolution, sans regarder un seul moment autre chose que la droite raison. Etre toujours le même dans les douleurs aiguës, la perte des enfants, les longues maladies.

Il fut pour moi un exemple vivant que le même homme peut être très vif et cependant être modéré au point de n'avoir jamais eu d'humeur en donnant ses leçons, et d'avoir regardé toute sa science, et le talent qu'il avait de la communiquer, comme le plus mince ornement de son être.

J'appris de lui comment il faut recevoir les services que nos amis paraissent nous rendre : n'en être ni accablé, ni ingrat.

X.

De Sextus : [1]

Humanité : exemple de gouvernement paternel dans son domestique.

Attention à vivre conformément à la nature d'un homme.

Gravité sans affectation.

Recherche continuelle de tout ce qui pouvait plaire à ses amis.

Patience à supporter les sots et les discours vagues.

Se plier à tous les caractères, au point de rendre sa conversation plus agréable que celle des flatteurs mêmes, et en même temps s'attirer la plus grande vénération.

Habileté à trouver et à disposer avec méthode les préceptes nécessaires pour bien vivre.

Jamais la moindre apparence de colère ni d'autre passion.

[1] Petit-fils de Plutarque.

Ame imperturbable, et cependant remplie des plus doux sentiments pour les autres.

Louant sans battre des mains; savant sans ostentation.

XI.

D'Alexandre le grammairien :

Ne reprendre personne avec rudesse, et ne pas faire de reproche à ceux à qui il échappe un mot hors d'usage, ou irrégulier, ou un mauvais accent: mais sous prétexte de répondre ou de confirmer ce qui vient d'être dit, ou simplement d'adopter la même idée, placer adroitement le mot convenable, comme si on n'avait pensé qu'au sujet, et non à l'expression, ou bien prendre un autre détour également fin et couvert, pour faire sentir la faute.

XII.

De Fronton :

Considérer combien il régnerait d'envie, de duplicité, d'hypocrisie, dans la cour d'un prince tyran; et qu'en général ceux que nous appelons patriciens, sont plus éloignés que les autres hommes, de rien aimer.

XIII.

D'Alexandre le Platonicien :

Ne pas dire ou écrire souvent, ni sans nécessité, à qui que ce soit : Je n'ai pas le temps. Ce serait se refuser, sous prétexte d'affaires, aux devoirs assidus qui naissent de nos rapports avec la société.

XIV.

De Catulus :

Ne point mépriser les plaintes d'un ami, fussent-elles injustes; mais chercher à le ramener, et à dissiper toutes ses préventions.

Suivre l'exemple de Domitius et d'Athenodotus, qui faisaient les plus

grands éloges de leurs précepteurs.

Aimer ses enfants d'une vraie et solide affection.

XV.

Exhortation de Maximus :

Se rendre maître de soi ; ne se laisser agiter par rien.

S'armer de courage dans les maladies, dans tous les autres accidents.

Avoir des mœurs réglées, douces et graves.

Expédier toutes les affaires sans se plaindre d'en trop avoir.

Il faut qu'un prince donne lieu de croire que tout ce qu'il dit il le pense, et que tout ce qu'il fait est à bonne intention ; qu'il ne soit surpris ni étonné de rien, ni précipité, ni lent, ni irrésolu ; qu'on ne voie sur son visage ni abattement ni affectation de sérénité, ni air de colère ou de défiance. Que toujours porté à faire du bien et à par-

donner, et toujours vrai, ces vertus paraissent être nées avec lui, et non le fruit d'une étude qui ait redressé la nature. Que jamais personne ne se croie méprisé de lui, ni ne puisse se croire plus homme de bien. Que cependant il sache répandre à propos un sel agréable dans sa conversation.

XVI.

J'ai l'obligation à mon bisaïeul maternel de n'être point allé aux écoles publiques, d'avoir eu dans la maison ces excellents maîtres, et d'avoir appris que, pour de tels objets, il ne faut rien épargner.

CHAPITRE II.

Bienfaits que j'ai reçus des dieux.

Je leur rends grace d'avoir eu de bons aïeux, un bon père, une bonne mère, une bonne sœur, de bons précepteurs, de bons domestiques, de bons parents, de bons amis, presque tout ce qu'on peut desirer de bon ; et de n'avoir manqué à aucun d'eux, quoique je me sois trouvé dans des dispositions à m'échapper, si l'occasion s'en fût présentée : mais la bonté des dieux a éloigné de moi les circonstances qui m'auraient fait tomber dans cette faute.

De n'avoir pas été élevé plus longtemps auprès de la concubine de mon aïeul ; d'avoir conservé mon innocence dans la fleur de l'âge, de n'avoir point

usé de mon sexe prématurément, et d'avoir même différé.

D'avoir été sous la puissance d'un prince tel que mon père, qui a eu soin de me détacher de tout faste, en me faisant sentir qu'on peut vivre dans un palais, et cependant se passer de gardes, de riches habits, de torches, de statues et de tout luxe semblable; que même on peut se réduire à une vie fort approchante de celle d'un particulier, sans pour cela montrer ni bassesse, ni lâcheté dans les occasions qui exigent de la majesté en la personne d'un empereur.

Qu'on m'ait donné par adoption un frère dont les mœurs sont pour moi un motif de veiller plus particulièrement sur les miennes, mais qui en même temps ne laisse pas de m'être agréable par sa déférence et son attachement; et d'avoir des enfants qui

ne sont pas tout-à-fait dépourvus de talents naturels[1], ni contrefaits.

De n'avoir pas fait de plus grands progrès dans la rhétorique, la poésie, ou d'autres arts dont l'attrait eût pu me captiver, si je me fusse aperçu que j'y devenois habile.

D'avoir donné de bonne heure à ceux qui avaient eu soin de mon éducation, les places qu'ils paraissaient desirer, et de n'avoir pas différé, en me flattant que, comme ils étaient jeunes, je pourrais toujours les leur donner.

De m'avoir fait connaître Apollonius, Rusticus, Maximus.

De m'avoir fait concevoir très clairement et plusieurs fois, quelle est la

[1] Remarquez ce mince éloge que fait Marc-Aurèle de son fils Commode. Xiphilin, abréviateur de Dion, dit : « Commode n'avait point de finesse ni de malice... Il « n'avait que dix-neuf ans lorsque son père mourut, et « en mourant, il lui laissa des curateurs choisis parmi les « plus considérables du sénat, etc. » L. 72, c. 1.

vie conforme à la nature. Il ne tient donc pas aux dieux, à leurs faveurs, à leur assistance, à leurs inspirations, que dès à présent je ne vive conformément à ma nature, ou si je diffère, c'est ma faute ; c'est que je néglige les avertissements, ou plutôt les préceptes des dieux.

Que mon corps résiste si longtemps à la sorte de vie que je mène.

Que je n'aie pas touché à Bénédicte ni à Théodote, et que même dans la suite, ayant donné dans les passions de l'amour, je m'en sois guéri.

Qu'ayant souvent été fâché contre Rusticus, je ne me sois pas permis d'autres choses dont je me serais repenti.

Que ma mère devant mourir jeune, j'aie du moins passé auprès d'elle les dernières années de sa vie.

Que lorsque j'ai voulu assister une

personne pauvre, ou qui avait besoin de quelque secours, on ne m'ait jamais répondu que je n'avais pas de fonds pour le faire, et qu'à mon tour je ne sois pas tombé dans le cas d'avoir besoin du secours d'autrui.

D'avoir une femme si complaisante, si affectionnée à ses enfants, si amie de la simplicité.

D'avoir trouvé tant de bons sujets pour donner la première éducation à mes enfants.

De m'avoir indiqué en songe différents remèdes, surtout pour mes crachements de sang et mes étourdissements, comme il m'est arrivé à Gaëte et à Chrese.

Qu'étant né avec une grande passion pour la philosophie, je ne sois pas tombé entre les mains de quelque sophiste, et que je n'aie pas perdu mon temps à lire toutes sortes d'au-

teurs, ni à étudier la logique ou la physique.

Tous ces heureux événements ne peuvent être arrivés que par la faveur spéciale des dieux et par la fortune (c'est-à-dire, par une suite des dispositions de la Providence).

Ceci a été écrit dans le pays des Quades, sur la rivière de Gran (en Hongrie).

Et c'est le premier recueil de mes pensées.

CHAPITRE III.

Sur l'Être Suprême et les dieux créés.

I.

C'est de son propre mouvement que la nature de l'univers s'est portée à faire le monde. Par conséquent, tout ce qui s'y passe maintenant est une

suite nécessaire de ses premières volontés ; sans quoi il faudrait dire que l'Être suprême y aurait mis, sans réflexion et au hasard, les créatures même du premier ordre, quoiqu'il montre pour elles une inclination particulière. Cette pensée, si tu te la rappelles, te rendra plus tranquille que tu ne l'es sur bien des choses.

Toutes choses sont liées entre elles par un enchaînement sacré, et il n'y en a peut-être aucune qui soit étrangère à l'autre : car tous les êtres ont été combinés pour former un ensemble d'où dépend la beauté de l'univers. Il n'y a qu'un seul monde qui comprend tout ; un seul Dieu qui est partout ; une seule matière élémentaire, une seule loi qui est la raison commune à tous les êtres intelligents, et une seule vérité, comme aussi un seul état de perfection pour les choses de même

genre, et pour les êtres qui participent à la même raison.

Ne te borne pas à respirer en commun l'air qui nous environne, mais commence aussi à ne plus avoir d'autres pensées que celles que nous inspire l'intelligence qui nous porte dans son sein. Car cette souveraine intelligence répandue partout, et qui se communique à tout homme qui sait l'attirer, est pour lui ce que l'air ne cesse d'être pour tout ce qui a la faculté de respirer.

Celui qui vient de déposer dans le sein d'une mère le germe d'un embryon, s'en va; mais une autre cause lui succédant, travaille et achève le corps de l'enfant. Quelle merveilleuse production d'une si vile matière! Cette même cause fournit encore à l'enfant et lui porte dans les viscères un aliment convenable: puis une autre cause re-

prenant ce qui reste à faire, produit en lui le sentiment et l'instinct, en un mot, la vie, la force et toutes les autres facultés. Qu'elles sont admirables ces facultés et en grand nombre ! Quoique toutes ces choses soient fort cachées, il faut les contempler et y reconnaître la main d'une puissance qui agit en secret, comme nous reconnaissons une force qui attire en bas les corps pesants, ou qui porte en haut les corps légers. Ces sortes d'opérations ne se voient point avec les yeux du corps ; mais elles n'en sont pas moins évidentes.

Si l'intelligence nous est commune à tous, la raison qui nous constitue des êtres raisonnables, nous est également commune ; et s'il en est ainsi, une même raison nous prescrit ce qu'il faut faire ou éviter. C'est donc une loi commune qui nous gouverne ; nous sommes

donc des citoyens qui vivons ensemble sous la même police, et il suit de là que le monde entier ressemble à une grande cité. Hé! en effet, de quelle autre police pourrait-on dire que l'espèce humaine dépend, sinon de celle de la cité entière? Mais est-ce de là, est-ce de notre commune cité, que nous sont venues l'intelligence, la raison, la loi? Car enfin ce que j'ai de terrestre m'est venu d'une certaine terre; ce que j'ai d'humide m'est venu d'un autre élément; et il en est de même des parties d'air et de feu qui sont en moi: elles me sont venues de sources qui leur sont particulières, puisque rien ne se fait de rien, ni ne retourne à rien; il faut donc aussi que mon intelligence me soit venue de quelqu'autre principe (qui ne soit ni terre, ni eau, ni air, ni feu).

Pourquoi des ames grossières et

ignorantes communiquent-elles leur trouble à une ame cultivée et instruite ? C'est celle qui a une fois connu l'origine des êtres, et leur fin ; et cette raison divine, qui, pénétrant tout ce qui existe, fait passer l'univers, dans le cours des siècles, par les différentes révolutions dont elle avait réglé l'ordre et la suite.

Il n'y a rien qui n'ait été fait à quelque dessein ; par exemple, le cheval, la vigne. Qu'y a-t il de surprenant ? Le Soleil lui-même te dit : J'ai été créé [1] pour faire un tel ouvrage, et tous les autres dieux t'en disent autant. Mais toi, pourquoi as-tu été fait ? Est-ce pour te divertir ? Vois toi-même s'il y a du bon sens à le dire.

A ceux qui te demandent où tu vois des dieux, et ce qui te prouve qu'il y

1 Créé, dans le sens de Platon, de Timée de Locres, de Cicéron, etc.

en a, pour les honorer autant que tu le fais, réponds premièrement, qu'ils sont visibles. Dis-leur ensuite : Je n'ai jamais vu mon ame, et cependant je la respecte. Il en est de même de ces génies divins : comme j'éprouve continuellement leur pouvoir, je ne doute pas qu'il n'y ait des dieux et je les révère.

CHAPITRE IV.

Providence.

I.

Ou le monde a été bien ordonné, ou ce n'est qu'un mélange confus de matières entassées, qui cependant forment le monde. Mais quoi ! se peut-il que dans ton corps il y ait de l'arrangement, et que dans ce grand tout il n'y ait que désordre ? et cela pendant

que toutes ses parties sont distinctes et répandues comme elles le sont, et que tout marche d'accord.

II.

Représente-toi sans cesse le monde comme un seul animal, composé d'une seule matière et d'une seule ame. Vois comment tout ce qui se passe y est rapporté à un seul principe de sentiment ; comment une seule impulsion y fait tout mouvoir ; comment toutes ses productions y sont l'effet d'un concours de causes. Admire leur liaison et leur enchaînement.

III.

Toutes choses s'accomplissent suivant l'ordre de la nature universelle, et non suivant les impressions de quelqu'autre cause qui l'environne extérieurement, ou qui soit renfermée dans son sein, ou distante d'elle en dehors.

IV.

Toutes les œuvres de la divinité sont pleines de sa providence. L'empire de la fortune n'est nullement indépendant de la nature, ou de la liaison et de l'enchaînement des causes que la providence régit. Ainsi la providence est la source de tout. De plus, tout ce qui arrive était nécessaire et contribue au bel ordre de cet univers dont tu fais partie. Tout ce qui entre dans le plan de la nature et qui tend à la conserver en bon état, est bon pour chacune de ses parties. Or le bon état du monde ne dépend pas plus des divers changements des éléments, que du changement des êtres qui en sont composés. Que cela te suffise. Que toujours ces vérités te servent de règle; et laisse-là ces autres livres dont tu es si affamé, de crainte qu'un jour tu ne murmures de ta mort, au lieu de la recevoir dans

une vraie paix d'esprit, en bénissant les dieux, du fond du cœur.

V.

Si les dieux ont délibéré sur moi et sur les choses qui doivent m'arriver, leur délibération ne peut avoir été que bonne, car on ne peut pas imaginer un dieu sans sagesse. Mais quel motif auraient eu les dieux de se porter à me faire du mal, et que leur en reviendrait-il, ou à cet univers dont ils ont tant de soin?

En supposant qu'ils n'ont pas délibéré particulièrement sur moi, ils ont du moins arrêté un plan général, et puisque les choses qui m'arrivent sont une suite nécessaire de ce plan, je dois les embrasser avec amour.

Si enfin on suppose que les dieux n'ont délibéré ni sur moi, ni sur l'univers (ce qu'il serait impie de croire), alors il ne faut plus faire ni sacrifices,

ni prières, ni serments, ni rien de tout ce que nous faisons, comme vivant avec des dieux toujours présents : mais dans cette supposition, que les dieux ne pensent à rien qui puisse nous regarder, il m'est libre de délibérer sur moi, et ma délibération ne peut avoir pour objet que mon intérêt. Or tout ce qui peut être utile à chaque individu, se réduit au bien être convenable à sa structure propre, à sa nature particulière. Je suis, par ma nature, un être raisonnable et sociable. J'ai un pays et une patrie : comme Antonin, j'ai Rome ; et comme homme, j'ai le monde. Ainsi mon bonheur ne peut se trouver que dans ce qui est avantageux aux sociétés dont je suis.

VI.

Les choses de ce monde sont toujours les mêmes ; elles se meuvent

en cercle, les unes en haut, les autres en bas, d'un siècle à l'autre. Mais de deux choses l'une; ou l'intelligence de l'univers agit sur chaque partie, auquel cas il faut bien se soumettre à ses impulsions, ou bien elle a donné une fois le mouvement, et tout le reste va de suite, chaque effet tenant à sa cause, comme une chaîne d'atomes ou d'éléments indivisibles.

Quoi qu'il en soit, s'il y a des dieux, tout va bien : mais, en supposant le hasard, ton intelligence en dépend-elle ?

VII.

La matière de tous les êtres est obéissante et souple entre les mains de la raison suprême qui en dispose. Mais cette raison divine n'a dans son essence aucun principe qui la porte à leur faire du mal; car elle n'a en soi aucune malice. Aussi ne fait-elle aucun mal;

mais, en produisant toutes choses, elle les conduit à leur fin.

VIII.

Ce concombre est-il amer? laisse-le. Y a-t-il des ronces dans le chemin? détourne-toi; c'est assez : et ne dis pas : Pourquoi ces choses-là se trouvent-elles dans le monde? car tu servirais de risée à un physicien, comme tu en servirais à un menuisier, à un cordonnier, en les blâmant de laisser voir dans leurs boutiques les copeaux et les rognures de leur travail. Cependant ils ont des endroits à mettre ce rebut; au lieu que la nature de l'univers n'a rien qui soit hors d'elle. Mais c'est cela même qui doit te donner plus d'admiration pour l'art de la nature, qui, ne s'étant donné d'autres bornes qu'elle, change et convertit en soi, pour en faire de nouvelles productions, tout ce qui paraît corrompu,

vieilli et inutile. Elle n'a pas besoin de matière du dehors, ni de lieu pour y jeter ce qui se gâte. Elle se suffit et trouve en elle-même tout ce qu'il faut, le lieu, la matière et l'art.

IX.

L'Asie, l'Europe ne sont que de petits coins de l'univers. Toute la mer n'est qu'une goutte d'eau; le mont Athos, un grain de sable; le siècle présent, un point de l'éternité. Toutes choses sont petites, changeantes, périssables; elles viennent toutes d'en haut : elles viennent de la raison universelle, ou immédiatement, ou par suite d'une première volonté. La gueule même des lions, les poisons, et tout ce qu'il y a de malfaisant, sont, ainsi que les épines et la boue, des suites ou des accompagnements de choses grandes et belles. Ne t'imagine donc pas que rien soit étranger à celui

que tu adores. Pense mieux à l'origine de tout.

X.

Autres observations à faire : les accidents même des corps naturels ont une sorte de grace et d'attrait ; par exemple, ces parties du pain que la chaleur du feu a fait entr'ouvrir : car quoique ces crevasses se soient faites, en quelque manière, contre le dessein du boulanger, elles ne laissent pas de donner de l'agrément au pain, et d'exciter à le manger.

Les figues mûres se fendent ; les olives parfaitement mûres semblent approcher de la pourriture, et tout cela cependant ajoute un mérite au fruit.

Les épis courbés, les sourcils épais du lion, l'écume qui sort de la bouche des sangliers, et beaucoup d'autres objets semblables, sont fort éloignés

de la beauté, si on les considère chacun en particulier ; cependant, parceque ces accidents leur sont naturels, ils contribuent à les orner, et l'on aime à les y voir.

C'est ainsi qu'un homme qui aura l'ame sensible, et qui sera capable d'une profonde réflexion, ne verra, dans tout ce qui existe en ce monde, rien qui ne soit agréable à ses yeux, comme tenant, par quelque côté, à l'ensemble des choses.

Dans ce point de vue, il ne regardera pas avec moins de plaisir la gueule béante des bêtes féroces, que les images qu'en font les peintres ou les sculpteurs. Sa sagesse trouvera dans les personnes âgées une sorte de vigueur et de beauté aussi touchantes pour lui, que les graces de l'enfance. Il envisagera du même œil beaucoup d'autres choses qui ne sont pas sen-

sibles à tout le monde, mais seulement à ceux qui se sont rendu bien familier le spectacle de la nature et de ses différents ouvrages.

CHAPITRE V.

Résignation.

Nous travaillons tous à l'accomplissement d'un même ouvrage ; quelques-uns avec connaissance et intelligence, les autres sans réflexion, comme Héraclite a dit, si je ne me trompe, que ceux même qui dorment sont des ouvriers qui contribuent de quelque chose à ce qui se fait dans le monde. L'un y contribue d'une façon, l'autre d'un autre : mais celui qui murmure contre les accidents de la vie, qui se roidit contre le cours général des

choses pour l'arrêter, s'il était possible, y contribue encore plus, car le monde avait besoin d'un tel ouvrier. Vois donc avec quels ouvriers tu veux te ranger. Quelque parti que tu prennes, celui qui gouverne l'univers saura bien se servir de toi. Il te mettra toujours parmi les coopérateurs et au nombre des êtres qui servent utilement à l'ouvrage. Mais prends bien garde de ne pas tenir parmi ces ouvriers le même rang que tient dans une comédie ce vers plat et ridicule que Chrysippe a cité.

II.

La raison, qui gouverne l'univers, connaît parfaitement sa propre nature; elle sait bien tout ce qu'elle fait, et sur quels sujets elle agit.

III.

Tout ce qui arrive dans le monde y arrive justement, comme tu le re-

connaîtras si tu es bon observateur ; et cela non-seulement par rapport à l'ordre arrêté des événements, mais je dis selon les règles de la justice, et comme étant envoyé par quelqu'un qui distribue les choses selon le mérite. Continue donc d'y prendre garde, et tout ce que tu feras, fais-le dans cette pensée, pour te rendre homme de bien : je dis homme de bien dans le vrai sens de ce mot. Que ce soit la règle de toutes les actions de ta vie.

IV.

Ne fais et ne pense rien que comme si tu étois sur le point de sortir de la vie. Ce n'est pas que sortir de la vie soit une chose fâcheuse s'il y a des dieux, car ils ne te feront aucun mal ; et s'il n'y en a point, ou s'ils ne prennent aucun soin des choses d'ici bas, qu'ai-je affaire de vivre dans un monde sans providence et sans dieux ! Mais

il y a des dieux, et ils ont soin des choses humaines; et ils ont mis dans l'homme tout ce qu'il fallait pour qu'il ne tombât pas dans de véritables maux; car si dans tout le reste il y avait un vrai mal, les dieux y auraient pourvu, et nous auraient donné les moyens de nous en garantir. Mais ce qui ne peut rendre l'homme pire qu'il n'est, comment pourrait-il rendre la vie de l'homme plus malheureuse? En effet, si la nature, qui gouverne le monde, avait souffert ce désordre, ce serait donc, ou parcequ'elle aurait ignoré que ce fût un désordre, ou parceque, l'ayant su, elle n'aurait pu le prévenir ni le rectifier. Or, on ne peut pas penser qu'elle ait fait par ignorance ou par faiblesse une si étrange bévue que de laisser tomber indifféremment, et sans distinction, les biens et les maux sur les bons et sur les

méchants. Et puisque la mort et la vie, l'honneur et l'opprobre, la douleur et le plaisir, les richesses et la pauvreté, que toutes ces choses, dis-je, qui de leur nature ne sont ni honnêtes, ni honteuses, arrivent également aux méchants et aux bons, il s'ensuit que ce ne sont ni de véritables maux ni de véritables biens.

V.

O univers! tout ce qui te convient m'accommode. Tout ce qui est de saison pour toi, ne peut être pour moi, ni prématuré, ni tardif. O nature! ce que tes saisons m'apportent, est pour moi un fruit toujours mûr. Tu es la source de tout, l'assemblage de tout, le dernier terme de tout. Quelqu'un a dit: O chère ville de Cécrops! Pourquoi ne dirais-tu pas du monde: O chère ville du grand Jupiter!

VI.

Comment se peut-il que les dieux, qui ont arrangé toutes choses dans un si bel ordre et avec tant d'amour pour l'espèce humaine, aient négligé un seul point? C'est que des hommes très vertueux, après avoir vécu dans une espèce de commerce continuel avec la divinité, et s'en être fait aimer par quantité de bonnes actions et de sacrifices, ne soient plus rappelés à la vie lorsqu'une fois ils sont morts, et qu'ils soient éteints pour toujours?

S'il en est ainsi, tu dois être persuadé que c'est bien, et que les dieux en eussent ordonné autrement s'il l'eût fallu; car la chose était possible, s'il eût été juste qu'elle fût. Et si un tel événement eût été dans l'ordre de la nature, on l'aurait vu arriver par des causes naturelles. Mais de cela même qu'il n'arrive point (s'il est vrai

qu'il n'arrive pas), tu dois conclure qu'il ne l'a pas fallu. Tu vois même que dans cette curieuse recherche tu disputes des droits de l'homme vis-à-vis de Dieu. Or, nous n'en userions pas ainsi avec des dieux, s'ils n'étaient souverainement bons et souverainement justes ; et cela étant, ils n'ont rien oublié de ce qu'il était juste et raisonnable de faire dans l'arrangement du monde.

VII.

Si c'est être étranger dans le monde que d'ignorer ce qu'il y a, ce n'est pas l'être moins que d'ignorer ce qui s'y fait. Nomme déserteur, celui qui se dérobe à l'empire des lois ; aveugle, celui qui a les yeux de l'intelligence fermés ; pauvre, celui qui a besoin de quelque chose, et qui n'a pas de son fonds ce qui fait vivre heureux ; abcès dans le corps de l'univers, celui qui se

retire et se sépare de la raison de la commune nature en recevant avec chagrin les accidents, car c'est elle qui te les apporte et qui t'a porté aussi ; coupable de schisme dans la ville, celui qui, dans le cœur, se détache de la société des êtres raisonnables, car il n'y a dans le monde qu'une seule et même raison.

VIII.

Jette-toi volontairement dans les bras de la parque. Laisse-la te filer telle sorte de jours qu'il lui plaira.

IX.

Ils mangent, ils boivent, ils ont recours à la magie pour se détourner du courant qui les mène à la mort. Mais Dieu leur envoie t-il vent-arrière ? il faut céder. Leur peine ne mérite pas nos larmes.

X.

Ce que la nature de l'univers apporte

à chacun lui est utile, et l'est au moment qu'elle l'apporte.

XI.

Les dieux me négligent-ils moi et mes enfants? Cela même doit avoir sa raison.

XII.

Un homme instruit et modeste dit à la nature qui donne et qui retire tout : Donne-moi ce que tu voudras, reprends tout ce qu'il te plaira ; et il ne le dit point par fierté, mais par un sentiment de résignation et d'amour pour elle.

CHAPITRE VI.

Sur les prières.

I.

La prière de chaque Athénien était : « Faites pleuvoir, ô bon Jupiter, faites « pleuvoir sur nos champs et sur tout « le terroir d'Athènes. » En effet, il ne faut point prier du tout, ou prier de cette façon, simplement et noblement.

II.

Ou les dieux ne peuvent rien, ou ils peuvent quelque chose. S'ils ne peuvent rien, pourquoi les prier ? Et s'ils ont quelque pouvoir, pourquoi, au lieu de les prier de te donner telle chose ou de mettre fin à telle autre, ne les pries-tu pas de te délivrer de tes craintes, de tes desirs, de tes peines d'esprit? Car enfin, si les dieux peuvent

venir au secours des hommes, ils peuvent y venir aussi en ce point.

Tu diras peut-être : Les dieux ont mis ces choses en mon pouvoir. Il vaudrait donc mieux faire usage de tes forces, et vivre en liberté, que de te laisser tourmenter honteusement et en esclave pour des objets qui sont hors de toi. Mais qui t'a dit que les dieux ne viennent point à notre secours dans les choses mêmes qui dépendent de nous ? Commence seulement à leur demander ces sortes de secours, et tu verras. Celui-ci prie pour obtenir les faveurs de sa maîtresse ; et toi, prie pour n'avoir jamais de pareils desirs. Celui-là prie pour être délivré de tel fardeau ; et toi, prie d'être assez fort pour n'avoir pas besoin de cette délivrance. Un autre prie les dieux de lui conserver son cher enfant ; et toi, prie pour ne pas craindre de le perdre.

En général, tourne ainsi tes prières, et attends l'effet.

CHAPITRE VII.

Raison divine et humaine.

I.

Honore ce qu'il y a de plus puissant dans le monde ; c'est ce qui se sert de tout et qui gouverne tout. Honore aussi ce qu'il y a de puissant en toi : il est semblable au premier ; car il se sert pareillement des autres choses qui sont en toi, et il gouverne ta vie.

II.

Vivre avec les dieux.

C'est vivre avec eux que leur faire voir en toute occasion une ame satisfaite de son partage, et docile aux ins-

pirations de ce génie émané de la substance du grand Jupiter, qui l'a donné à chacun de nous pour gouverneur et pour guide : c'est notre esprit et notre raison.

III.

La plupart des choses que le bas peuple admire se réduisent aux objets très communs que l'on distingue par leur consistance ou par leur nature végétative, comme la pierre, le bois, les figuiers, les vignes, les oliviers. Les gens médiocres font cas des choses animées, par exemple, du bétail, des troupeaux. Ceux qui ont plus de goût que ces premiers estiment les êtres raisonnables, non parcequ'ils sont éclairés de la raison universelle, mais autant qu'ils ont du génie pour les arts, ou pour quelque autre sorte d'industrie ; ou bien ils cherchent à rassembler chez eux un grand nombre

d'esclaves, sans avoir d'autre objet que leur multitude. Mais celui qui honore cette raison universelle qui gouverne le monde et les sociétés, ne fait aucun cas de toutes ces choses : il ne s'étudie qu'à régler ses affections et ses mouvements sur ce qu'exigent de lui la raison universelle et l'intérêt de la société, et qu'à aider ses semblables à faire de même.

IV.

Et l'homme, et Dieu, et le monde, portent leur fruit chacun en leur temps ; et quoique ce mot FRUIT se dise plus communément de la vigne et autres plantes, ce n'est pas moins une vérité. La raison porte aussi son fruit pour le bonheur propre de l'homme et pour celui de la société ; et de là naissent d'autres fruits de même nature que la raison.

V.

La sphère de l'ame est lumineuse, lorsqu'elle ne s'étend et ne s'attache à rien du dehors, lorsqu'elle ne se dissipe pas, et qu'elle n'est point affaissée. Alors elle brille d'une lumière qui lui découvre la vérité de tout, et cela au-dedans d'elle-même.

VI.

Voici les propriétés de l'ame raisonnable : elle se contemple elle-même, se plie, se tourne et se fait ce qu'elle veut être ; elle recueille les fruits qu'elle porte, au lieu que les productions des plantes et des animaux sont recueillies par d'autres. En quelque moment que la vie se termine, elle a toujours atteint le but où elle visait. Car il n'en est pas de la vie comme d'une danse et d'une pièce de théâtre, ou d'autres représentations, qui restent imparfaites et défectueuses si on les in-

terrompt. A quelqu'âge, en quelque lieu que la mort la surprenne, elle forme du temps passé un tout achevé et complet, de sorte qu'elle peut dire: J'ai tout ce qui m'appartient. De plus, elle parcourt l'univers entier et le vide qui l'environne; elle examine sa figure; elle s'étend jusqu'à l'éternité; elle embrasse et considère le renouvellement de l'univers fixé à des époques certaines; elle conçoit que nos neveux ne verront rien de nouveau, comme ceux qui nous ont devancés n'ont rien vu de mieux que ce que nous voyons, et qu'ainsi un homme qui a vécu quarante ans, pour peu qu'il ait d'entendement, a vu, en quelque manière, tout ce qui a été avant lui et qui sera après, puisque tous les siècles se ressemblent. Les autres propriétés de l'ame sont l'amour du prochain, la vérité, la pudeur, et de ne respecter personne

plus que soi-même, ce qui est le propre de la loi. C'est ainsi que la droite raison ne diffère en rien des règles de la justice.

VII.

La raison et le raisonnement sont des facultés qui se suffisent à elles-mêmes et aux opérations qui leur sont propres. Elles ne tirent que d'elles-mêmes leur activité, et marchent droit à leur objet sans secours étranger. C'est ce qui a rendu commune cette façon de parler : *La droite raison*[1].

VIII.

L'esprit qui commande dans l'homme est ce principe qui se donne à lui-même le mouvement, qui se tourne et se rend ce qu'il veut être ; il fait

[1] Le texte dit mot à mot, c'est pourquoi leurs opérations sont appelées catorthoses, pour signifier leur direction droite. J'y ai substitué une idée prise de notre langue.

que tout ce qui arrive lui paraît être tel qu'il lui plaît.

IX.

Dans un être raisonnable, la même action qui est conforme à sa nature, l'est aussi à sa raison.

Sois donc droit ou redressé.

X.

Dès qu'on peut faire une chose sans s'écarter de la raison (flambeau commun des dieux et des hommes), il n'en peut résulter aucun mal ; car, comme une action bien conduite et dirigée suivant la constitution de l'homme, ne peut être sans quelque utilité, il est hors de doute que rien ne peut en être blessé.

XI.

Celui qui en toutes choses suit la raison, sait concilier le repos avec l'activité nécessaire, et l'enjouement avec un air posé.

XII.

As-tu la raison en partage? Oui, je l'ai. Pourquoi donc ne t'en sers-tu pas? Car, si elle fait sa fonction, que veux-tu de plus?

XIII.

Si les matelots refusaient d'obéir au pilote, ou les malades au médecin, à quel autre s'adresseraient-ils? Ou comment celui-là pourrait-il sauver les passagers, et celui-ci les malades?

XIV.

En moins de dix jours, ceux même qui dans ce moment te regardent comme une bête farouche, ou comme un singe, te regarderont comme un dieu, si tu reprends tes maximes et le sacré culte de ta raison.

XV.

Sur chaque action qui se présente a faire, demande-toi: Me convient-elle? Ne m'en repentirai-je pas? Bientôt je

ne serai plus. Tout aura disparu pour moi. Que me reste-t-il à desirer que de faire présentement une action qui soit digne d'un être intelligent, uni à tous les autres et soumis à la même loi que Dieu ?

XVI.

Quoique les parties d'air et de feu, qui entrent dans la composition de ton corps, soient plus légères et qu'elles se portent naturellement en haut, cependant elles y restent. De même, quoique les parties de terre et d'eau qui sont en toi se portassent naturellement au bas, cependant elles se tiennent dans ton corps à une place qui ne leur est pas naturelle. Ainsi les éléments mêmes obéissent à la loi générale, conservant la place qui leur a été fixée contre leur pente, jusqu'à ce que cette même loi leur donne le signal de la dissolution. N'est-ce donc pas une

chose horrible que la partie intelligente de ton être soit la seule substance indocile qui se fâche de garder son poste? On ne lui ordonne rien qui soit au-dessus de ses forces ; on ne lui commande que ce qui convient à sa propre nature, et cependant elle s'impatiente, elle se révolte contre l'ordre. Car tout ce qui la porte à l'injustice, à l'intempérance, à la tristesse, à la crainte, est un mouvement de révolte contre la nature. C'est vouloir quitter son poste que de se fâcher des accidents de la vie. L'ame n'est pas moins faite pour avoir de la fermeté et de la piété que pour avoir de la justice. La fermeté et la piété sont des vertus nécessaires à un citoyen de l'univers. La loi qui les exige est même plus ancienne que toute action juste.

XVII.

C'est un mot d'Épictète : Il n'y a

point de ravisseur, point de tyran du libre arbitre[1].

XVIII.

Le même Épictète disait[2] : Il faut se faire des règles sur les consentements à donner ; et en matière de desirs avoir soin d'y mettre des conditions. Point de tort à la société, point d'excès. Réprimer tous les appétits, mais ne rien redouter de ce qui ne dépend pas de nous.

XIX.

Il ne s'agit point ici, disait-il, d'une question frivole, mais de savoir si nous avons, ou non, l'usage de la raison.

XX.

Dans la pratique des bons principes, il faut se comporter comme un

[1] *Épictète d'Arrien*, liv. 3, chap. 22, pag 471, édition d'Upton.

[2] *Enchiridion*, chap. 2, p. 685, *édition d'Upton*.

athlète prêt à tous les genres de combats, et non comme un simple gladiateur; car aussitôt que celui-ci a laissé tomber son épée, il est tué, au lieu que l'autre a la main toujours prête, et n'a besoin que d'elle pour frapper.

XXI.

Si une chose n'est pas honnête, ne la fais point. Si elle n'est pas vraie, ne la dis point; car tu en es le maître.

XXII.

Commence enfin à sentir qu'il y a quelque chose en toi de plus excellent et de plus divin que les objets de ces passions dont tu es tiraillé, comme les marionnettes le sont par des cordons.

XXIII.

Socrate disait : Que voulez-vous avoir? Voulez-vous des ames raisonnables, ou sans raison? Nous voulons des ames raisonnables. Voulez-vous des ames saines, ou qui ne le soient

BIBLIOTHÈQUE DE LYON

pas? Nous voulons des ames saines. Pourquoi donc ne cherchez-vous point à les avoir? C'est que nous les avons. Mais si vous les avez, pourquoi vous querellez-vous? Pourquoi vois-je parmi vous des partis contraires?

CHAPITRE VIII.

Loi naturelle.

I.

L'esprit de l'univers aime les rapports d'union. Il a donc fait les choses moins parfaites pour de plus excellentes, et il a fait celles-ci les unes pour les autres. Tu vois l'ordre avec lequel il a subordonné et combiné toutes choses. Il a donné des facultés à chacune suivant sa dignité, et il a inspiré

aux meilleures une inclination réciproque.

II.

Pense très souvent à la liaison et à l'intime rapport que toutes les choses du monde ont entre elles : car elles sont pour ainsi dire entrelacées, et par ce moyen alliées et confédérées ; et l'une est à la suite de l'autre, par l'effet du mouvement local, de la correspondance et de l'union de toutes les parties de la matière.

III.

Les choses qui succèdent à d'autres sont de la famille de celles qui ont précédé : ce n'est pas comme une suite de nombres détachés, que la seule nécessité fait chacun ce qu'il est ; elles ont au contraire une connexité fondée en raison. Comme originairement tous les êtres ont été combinés pour former un ensemble, de même ceux qui naissent

de nouveau ne présentent pas une succession simple, mais une sorte de parenté digne d'admiration.

IV.

Une même sorte d'ame a été distribuée à tous les animaux sans raison, et un même esprit intelligent à tous les êtres raisonnables, comme tous les corps terrestres ont une même terre, et comme tout ce qui voit et qui respire ne voit qu'une même lumière, ne reçoit et ne rend qu'un même air.

V.

La lumière du soleil est une, quoiqu'on la voie dispersée sur des murailles, sur des montagnes, sur mille autres objets. Il n'y a qu'une matière commune, quoiqu'elle soit divisée en des millions de corps particuliers. Il n'y a qu'une ame, quoiqu'elle se distribue à une infinité de corps organisés qui ont des limites propres. Il n'y

a qu'une ame intelligente, quoiqu'elle semble elle-même se partager.

Or, quelques-unes de ces parties dont je viens de parler, comme celles qui tiennent de la nature de l'air et les inférieures, sont insensibles et sans affection les unes pour les autres, quoique retenues ensemble par l'esprit universel, et par une même pesanteur; au lieu que tout être intelligent se sent né et conformé pour être uni avec son semblable, et que ce penchant social est tout entier dans chacun.

VI.

Tous les êtres qui ont entre eux quelque chose de commun, tendent à s'unir à ceux de leur espèce. Les corps terrestres se portent vers la terre; ce qui est humide cherche à couler avec l'humide, et l'air avec l'air; en sorte que, pour les tenir séparés, il faut employer quelque barrière et quelque

force. Le feu se porte en haut, à cause du feu élémentaire : celui d'ici bas a tant de disposition à s'y aller joindre par l'embrasement, que toutes nos matières un peu sèches s'enflamment aisément, parcequ'elles ont moins d'obstacles qui les en empêchent.

Il en est de même de tous les êtres qui participent de la nature intelligente : ils se portent avec une pareille force, et peut-être avec plus d'impétuosité, vers ce qui est de même nature qu'eux. Plus un être est parfait plus il est prompt à se joindre et à se confondre avec son semblable.

Parmi les animaux sans raison on a toujours vu des essaims d'abeilles, de grands troupeaux, des familles de poussins, en un mot, des sociétés qu'une sorte d'amour a rassemblées, parceque ces êtres ont une même sorte d'ame. Mais ce penchant à vivre

en société est plus vif dans les êtres plus parfaits, et se trouve moins forts dans les plantes, dans les pierres, dans les bois. L'espèce raisonnable est composée de peuples réunis ou confédérés, de familles et d'assemblées. Dans les temps même de guerre, il se fait des capitulations ou des trèves ; et parmi les êtres encore plus parfaits on aperçoit, malgré leur séparation, une sorte de tendance à s'unir, comme dans les astres. Parmi ces êtres plus excellents que l'homme, l'éloignement n'a pu empêcher cette tendance réciproque, effet de leur supériorité même.

Cependant considère ce qui se passe parmi le genre humain : les êtres raisonnab'es sont actuellement les seuls qui aient oublié cette mutuelle affection, ce penchant et cet attrait commun. On n'en voit plus d'exemple.

Mais les hommes ont beau se fuir,

la nature plus forte se saisit d'eux et les arrête. Tu verras la vérité de ce que je dis, si tu y prends bien garde : car tu trouveras plutôt un corps terrestre séparé de la terre, que tu ne trouveras un homme qui ait rompu tout rapport avec ceux de son espèce.

VII.

Tout ce qui arrive de bon à chacun est utile à l'univers. C'est en dire assez. On peut cependant ajouter, et l'expérience le confirme, que tout ce qui arrive de bon à chaque homme est encore utile à la société humaine, en prenant ici l'utile dans le sens du vulgaire qui appelle biens ce qui, dans le vrai, tient simplement un milieu entre les vrais biens et les vrais maux [1].

1 La fin de l'article en restreint le sens aux seuls biens utiles. Les vrais biens sont la raison et le bon usage qu'on en fait envers Dieu, les hommes, soi-même. Les vrais maux sont le vice, l'erreur, toutes sortes d'égare-

VIII.

J'ai trois rapports; l'un avec la cause environnante; l'autre avec la cause divine, d'où procède tout ce qui arrive à tous les êtres; et le troisième avec tous ceux qui passent leur vie avec moi.

IX.

On vient de t'offenser? Songe promptement à ton esprit, à celui de l'univers, à celui de l'offenseur : au tien, pour le rendre juste; à celui de l'univers pour te souvenir de qui tu fais partie, à celui d'un tel, pour voir

ment. La santé, les richesses, les honneurs et leurs contraires sont des choses moyennes, qui peuvent également servir au vice et à la vertu, et dont le bonheur ou le malheur de l'homme ne dépend pas nécessairement. Telle est l'admirable morale des stoïciens.

Après cette explication, il est aisé d'entendre l'article. Les richesses, par exemple, d'un citoyen ne peuvent lui être bonnes qu'autant qu'il s'en servira, et il ne peut s'en servir, ni même en abuser, sans faire du bien à la société.

si ce n'est point ignorance de sa part, plutôt que dessein prémédité. Songe en même temps que, comme homme, il est ton parent.

Faire une injustice, c'est être impie; car la nature universelle ayant créé les êtres raisonnables les uns pour les autres, afin qu'ils se prêtent de mutuels secours (comme il convient à leur dignité) sans jamais se nuire, celui qui désobéit à cette volonté de la nature offense certainement la plus ancienne déesse; et faire un mensonge est aussi pécher contre cette divinité: car la nature universelle est la mère de tous les êtres, ce qui les rend parents; et de plus, la nature universelle est nommée avec raison la vérité, puisqu'elle est la source de toute vérité: ainsi celui qui ment avec réflexion, pèche, parcequ'en trompant il fait une injustice; et celui qui ment

sans réflexion fait toujours une action injuste, en ce qu'il rompt l'harmonie établie par la nature universelle, et en ce qu'il trouble l'ordre en contrariant la nature du monde. En effet, c'est la contrarier que de se porter à la fausseté malgré son propre cœur, car ce cœur avait reçu de la nature un sentiment d'aversion pour le faux; et c'est pour n'y avoir fait aucune attention, que maintenant il n'est plus en état de sentir la différence du faux d'avec le vrai.

De même, celui qui recherche les voluptés comme des biens, et qui fuit les douleurs comme des maux, est impie: car il est impossible qu'un tel homme n'accuse souvent la commune nature d'avoir fait un injuste partage aux méchants et aux bons, puisqu'il arrive souvent que les méchants nagent dans les plaisirs et vivent dans

l'abondance de tout ce qui peut leur en procurer, pendant que les bons éprouvent la douleur et tous les accidents qui la font naître. D'ailleurs, celui qui redoute les douleurs craindra une chose que l'ordre du monde lui destine un jour; ce qui est déja impie : et celui qui court sans cesse après le plaisir des sens, ne s'en abstiendra pas pour une injustice; ce qui est une impiété manifeste. Or il faut que celui qui veut se conformer à l'ordre de la nature, regarde comme indifférentes toutes les choses que la nature a également faites; car elle ne les aurait pas faites également, si elles n'eussent été à ses yeux tout-à-fait égales. Tout homme donc qui ne reçoit pas également les plaisirs et les peines, la mort et la vie, la gloire et l'ignominie, choses que la nature envoie sans distinction aux bons et aux

méchants, est, sans aucun doute, impie.

Quand je dis que la nature les envoie indifféremment, j'entends qu'elles arrivent indifféremment selon l'ordre et la suite de tout ce qui devait se faire successivement, en vertu d'un certain mouvement primitif que la Providence imprima, lorsque, dans une certaine époque, elle se fut déterminée à un tel arrangement, après avoir conçu en elle-même les combinaisons de tout ce qui devait être, et avoir semé partout les germes et les principes, tant des divers êtres, que de leurs changements et de leur succession dans l'ordre que nous les voyons.

XI.

Celui qui pèche, pèche contre lui-même. Et l'homme injuste se fait du mal à lui-même, puisqu'il se rend méchant.

XII.

Souvent on n'est pas moins injuste en ne faisant rien, qu'en faisant certaines choses.

XIII.

La nature est toujours supérieure à l'art, car tous les arts cherchent à imiter les choses naturelles. Par conséquent la nature la plus parfaite, celle qui comprend toutes les choses naturelles, ne cède point en industrie aux arts. Or ceux-ci font ce qu'il y a de moins bien pour ce qu'il y a de mieux. Donc la commune nature en use de même, et c'est ce qui produit la justice, vertu qui suppose toutes les autres. Car nous n'observerons pas la justice, si nous desirons fortement les biens extérieurs, si nous donnons dans les préjugés, si nous sommes faibles, si nous sommes légers.

XIV.

Le bas peuple ne connaît pas toute la portée du sens de ces mots, vivre du bien d'autrui et semer le sien ; gagner sa vie à quelque trafic, et vivre dans l'oisiveté. Il ne voit pas ce qu'il faut faire pour bien vivre. En effet, cela ne se voit point avec les yeux du corps, mais avec d'autres yeux [1].

XV.

Si quelquefois tu as vu une main, un pied, une tête coupée et entièrement séparés du reste du corps, c'est l'image de celui qui se refuse, autant qu'il est en lui, aux accidents de la vie, qui se détache du grand tout, ou qui fait quelque chose au préjudice de la

1 J'ai cru devoir éclaircir un peu l'énigme du texte. Ces mots, voler, semer, trafiquer, regardent le bas peuple, qui en effet ne connaît de la justice que le nom, et semble la regarder comme une vertu inventée par les riches contre les pauvres.

société. Tu viens de te jeter hors du sein de la nature ; car en venant au monde tu en as fait partie, et maintenant tu t'en es retranché ; mais tu as la ressource de pouvoir t'y réunir, ce que Dieu n'a point accordé à ces parties qui, après avoir été une fois coupées et séparées, ne peuvent plus se rejoindre au tout. Vois quelle est la bonté suprême, d'avoir doué l'homme d'une si excellente prérogative. Elle t'a d'abord accordé le pouvoir de ne te point séparer de la société des êtres, et ensuite le pouvoir de te rejoindre au tronc, d'y repousser et d'y reprendre ton rang de partie.

XVI.

Le bonheur et le malheur d'un être raisonnable et sociable ne dépendent pas des sensations qu'il éprouve, mais de ses actions ; de même que ses vertus et ses vices ne consistent pas dans les

sensations qu'il a, mais dans les actions qu'il fait.

XVII.

Comme tu es le chef qui fait de la société un corps entier, toutes tes actions doivent tendre à le maintenir dans une parfaite intégrité. Ne fais donc rien qui ne se rapporte de près ou de loin à ce but. Sans cela ta vie serait séparée du corps. Elle ne ferait plus avec lui un seul tout. Elle serait séditieuse comme l'est un homme qui, se faisant un parti dans une république, en rompt l'harmonie.

XVIII.

Ce qui n'est point utile à la ruche, n'est pas véritablement utile à l'abeille.

XIX.

Il y a tel qui, après avoir fait plaisir à quelqu'un, se hâte de lui porter en compte cette faveur. Un autre ne fait

pas cela, mais il a toujours présent à sa pensée le service qu'il a rendu, et il regarde celui qui l'a reçu comme son débiteur. Un troisième ne songe pas même qu'il a fait plaisir; semblable à la vigne qui, après avoir porté du raisin, ne demande rien de plus, contente d'avoir porté le fruit qui lui est propre. Le cheval qui a fait une course, le chien qui a chassé, l'abeille qui a fait du miel, et le bienfaiteur, ne font point de bruit, mais passent à quelqu'autre action de même nature, comme fait la vigne qui, dans la saison, donne d'autres raisins.

Faut-il donc être de ceux qui, pour ainsi dire, ne pensent jamais à ce qu'ils font? Oui, il le faut. Mais, dira quelqu'un, il faut bien savoir ce que l'on fait; car c'est le propre d'un être social de sentir qu'il fait une action convenable à la société, et de vouloir

même de par Jupiter, que son concitoyen le sente. J'avoue que ce que tu dis est vrai, mais tu prends trop à la lettre mes paroles; c'est pourquoi tu seras du nombre de ceux dont j'ai parlé d'abord, car ils ont aussi des raisons spécieuses qui les abusent. Si tu veux mieux entendre ce que j'ai dit, ne crains pas que cela te fasse jamais perdre l'occasion de faire quelqu'une des actions qu'exige la société.

XX.

Quoique les êtres raisonnables forment chacun un tout à part, cependant étant faits pour coopérer ensemble à une même œuvre, ils ont, par cette raison, entre eux le même rapport d'union qui se trouve entre les membres d'un seul et même corps. Pour te rendre cette pensée plus touchante, il faut te dire souvent à toi-même : Je suis un membre du corps de la

société humaine; car si tu te dis simplement : Je fais partie de ceux de la société, c'est que tu n'aimes pas encore du fond du cœur les autres hommes, c'est que tu n'aimes pas à leur faire du bien, comme étant de leur espèce; et si tu leur en fais par pure bienséance, c'est que tu ne t'y portes pas encore comme à ton bien propre.

XXI.

Personne ne se lasse de recevoir du bien. Or c'est se faire du bien que de faire des actions conformes à la nature. Ne te lasse donc point de faire du bien aux autres, puisque par là tu t'en fais à toi-même.

XXII.

Ai-je fait quelque chose pour la société? J'ai donc fait mon propre avantage. Que cette vérité soit toujours présente à ton esprit, et travaille sans cesse.

XXIII.

Les Lacédémoniens, dans leurs spectacles, plaçaient les étrangers à l'ombre, et se mettaient eux-mêmes où ils pouvaient.

XXIV.

Perdiccas ayant demandé à Socrate pourquoi il ne venait pas chez lui : C'est, répondit Socrate, pour ne pas mourir désespéré de recevoir du bien sans pouvoir en faire à mon tour.

CHAPITRE IX.

Du recueillement.

I.

La plupart des hommes cherchent la solitude dans les champs, sur des rivages, sur des collines. C'est aussi ce

que tu recherches ordinairement avec le plus d'ardeur. Mais c'est un goût très vulgaire ; il ne tient qu'à toi de te retirer à toute heure au dedans de toi-même. Il n'y a aucune retraite où un homme puisse être plus en repos et plus libre que dans l'intérieur de son ame; principalement s'il y a mis de ces choses précieuses qu'on ne peut revoir et considérer sans se trouver aussitôt dans un calme parfait, qui est, selon moi, l'état habituel d'une ame où tout a été mis en bon ordre et à sa place.

Jouis donc très souvent de cette solitude, et reprends-y de nouvelles forces. Mais aussi fournis-la de ces maximes courtes et élémentaires, dont le seul ressouvenir puisse dissiper sur-le-champ tes inquiétudes, et te renvoyer en état de soutenir sans trouble tout ce que tu retrouveras.

Car enfin qu'est-ce qui te fait de la peine? Est-ce la méchanceté des hommes? Mais rappelle-toi ces vérités-ci : que tous les êtres pensants ont été faits pour se supporter les uns les autres; que cette patience fait partie de la justice qu'ils se doivent réciproquement; qu'ils ne font pas le mal parce-qu'ils veulent le mal. D'ailleurs à quoi a-t-il servi à tant d'hommes, qui maintenant sont au tombeau, réduits en cendre, d'avoir eu des inimitiés, des soupçons, des haines, des querelles?

Cesse donc enfin de te tourmenter.

Te plains-tu encore du lot d'événements que la cause universelle t'a départi? Rappelle-toi ces alternatives de raisonnement : ou c'est la Providence, ou c'est le mouvement fortuit des atomes qui t'amène tout; ou enfin

il t'a été démontré que le monde est une grande ville.... [1]

Mais tu es importuné par les sensations du corps? Songe que notre entendement ne prend point de part aux impressions douces ou rudes que l'ame animale éprouve, sitôt qu'il s'est une fois renfermé chez lui, et qu'il a reconnu ses propres forces. Au surplus, rappelle-toi encore tout ce qu'on t'a enseigné sur la volupté et la douleur, et que tu as reconnu pour vrai.

Mais ce sera un desir de vaine gloire qui viendra t'agiter.

Considère la rapidité avec laquelle toutes choses tombent dans l'oubli; cet abîme immense de l'éternité qui t'a

[1] Qu'il y ait des atomes ou d'autres principes naturels, il est d'abord constant que je suis une partie de cet univers gouverné par la nature; ensuite, qu'il y a une sorte d'alliance entre moi et les parties qui sont de mon espèce, etc. Chap. XXXI, 17.

précédé et qui te suivra; combien un simple retentissement de bruit est peu de chose; la diversité et la folie des idées que l'on prend de nous; enfin la petitesse du cercle où ce bruit s'étend : car la terre entière n'est qu'un point de l'univers; ce qui en est habité, n'est qu'un coin du monde, et dans ce coin là même, combien auras-tu de panégyristes, et de quelle valeur?

Souviens-toi donc de te retirer ainsi dans cette petite partie de nous-mêmes. Ne te trouble de rien. Ne fais point d'efforts violents; mais demeure libre. Regarde toutes choses avec une fermeté mâle, en homme, en citoyen, en être destiné à mourir. Surtout, lorsque tu feras dans ton ame la revue de tes maximes, arrête-toi sur ces deux : l'une que les objets ne touchent point notre ame; qu'ils se tiennent immobiles hors d'elle, et que son trou-

ble ne vient jamais que des opinions qu'elle se fait au-dedans : l'autre, que tout ce que tu vois va changer dans un moment, et ne sera plus ce qu'il était. N'oublie jamais combien il est arrivé déja de révolutions, ou à toi, ou sous tes yeux. Le monde n'est que changement ; la vie n'est qu'opinion.

II.

Il te reste bien peu de temps à vivre. Passe ta vie comme si tu étais seul retiré sur une montagne ; car peu importe d'être ici ou là, dès qu'on peut vivre partout suivant les lois de la grande cité du monde.

III.

Tiens toujours pour évident que la campagne n'est pas différente de ceci, et que les objets sont ici les mêmes que pour ceux qui vivent retirés sur une montagne, ou sur le bord de la mer, ou partout ailleurs. Tu peux être

dans une ville, suivant le mot de Platon, comme un berger dans sa cabane sur le haut d'une colline.

IV.

On n'a guère vu arriver de malheur à quelqu'un pour n'avoir pas étudié ce qui se passait dans l'ame d'un autre : mais quant à ceux qui n'ont jamais étudié les mouvements de leur cœur, c'est une nécessité qu'ils soient malheureux.

V.

Rien n'est plus digne de pitié qu'un homme qui passe sa vie à tourner partout, et qui fouille, comme l'a dit quelqu'un, jusque sous terre, pour découvrir, par conjectures, ce que ses voisins ont dans l'ame. Il ne sent pas qu'il suffisait à son bonheur de se tenir auprès du génie qui réside en lui, et de le servir comme il doit l'être. Ce service consiste à le garantir des

passions, de toute légèreté et d'impatience à l'occasion de ce qui vient des dieux et des hommes ; car ce qui vient des dieux est respectable à cause de leur vertu, et ce qui vient des hommes, parcequ'ils sont nos frères.

Quelquefois pourtant nous devons avoir une sorte de pitié de ceux-ci, à cause de l'ignorance où ils sont des vrais biens et des vrais maux. Cette imperfection est aussi pardonnable que celle d'un aveugle, qui ne peut distinguer le blanc d'avec le noir.

VI.

Quel est enfin l'usage que je fais à présent de mon ame? C'est ce qu'il faut se demander en chaque occasion, et sur quoi il faut s'examiner. En quel état se trouve actuellement cette partie de moi qu'on appelle avec raison mon guide? Quelle est la sorte d'ame que j'ai? Est-ce l'ame d'un en-

fant? d'un jeune homme? d'une femmelette? d'un tyran? d'une bête de somme? d'un animal féroce?

VII.

Tiens-toi recueilli en toi-même. Telle est la nature de la raison qui te sert de guide, qu'elle se suffit à elle-même, pourvu qu'elle observe la justice. Alors elle jouit d'une parfaite sérénité.

VIII.

Regarde au dedans de toi. Là tu trouveras la source du vrai bonheur, source intarissable si tu la creuses toujours.

IX.

Quelle est présentement l'ame que j'ai? Est-elle ou crainte, ou soupçon, ou desir effréné, ou quelqu'autre chose semblable?

X.

Quel bon usage la partie supérieure

de ton ame fait-elle de ses forces? C'est là le point essentiel. Tous les autres objets, soit qu'ils dépendent ou non de toi, ne sont que corps morts et que fumée.

CHAPITRE X.

Sur les spectacles.

I.

On inventa d'abord la tragédie, pour nous faire voir que la vie est sujette à de grands accidents, qu'il est de première institution de la nature qu'il en arrive, et que les mêmes choses qui nous ont amusés au théâtre, ne doivent pas nous paraître insupportables sur la grande scène du monde; car vous voyez que le monde ne saurait s'en passer, et qu'OEdipe, obligé de les

souffrir, s'écrie en vain : O Cithéron!

Il est vrai que ces poëtes disent quelquefois de bonnes choses ; par exemple : « Si les dieux ne prennent aucun soin de mes enfants, cela même ne se fait pas sans raison. » Et encore : « Il ne faut point se fâcher contre les affaires.... » Et : « Il faut que notre vie soit moissonnée comme le sont les épis : » et autres pensées semblables.

Après la tragédie, on inventa la comédie que nous appelons ancienne, laquelle usant d'une liberté magistrale, et disant tout par son nom, servit à rappeler à la modestie, des citoyens orgueilleux. Diogène, dans les mêmes vues, en emprunta plusieurs traits.

Considère ensuite quel a été le but de la comédie moyenne, et enfin de la nouvelle, qui bientôt a dégénéré en une représentation ingénieuse des

mœurs. On sait bien qu'il s'y dit aussi de bonnes choses; mais après tout, quel peut être le fruit de toute la peine qu'on prend à disposer et à embellir ces fictions ?

II.

Le goût des spectacles magnifiques est un goût frivole. Ces grandes représentations où l'on fait voir des troupes de grands et de petits animaux, et des combats de gladiateurs, valent-elles mieux que la vue d'un os qu'on jette parmi des chiens ? que celle d'un morceau de pain qu'on laisse tomber dans un réservoir de poissons, de fourmis qui travaillent à charrier de petits fardeaux, de souris épouvantées qui courent çà et là, ou de marionnettes ?

Lorsque tu ne pourras pas éviter d'assister à ces grands spectacles, portes-y un sentiment de bonté ; point

de piaſe, mais songe qu'un homme n'est vraiment estimable qu'autant qu'il s'affectionne à des objets qui le méritent [1].

CHAPITRE XI.

Sur les pensées et les mouvements de l'ame.

I.

Telles que seront ordinairement tes pensées, tel sera ton esprit; car notre ame se nourrit de pensées. Nourris-la donc sans cesse de ces réflexions: partout où l'on peut vivre, on peut y bien vivre. On peut vivre à la cour, on peut donc y bien vivre aussi. De

1 Marc-Aurèle, fort ennuyé de tous ces jeux publics, où cependant il croyait devoir se montrer, avait pris le parti de s'occuper, dans l'intérieur de sa loge, à lire, à donner audience, à signer des expéditions. CAPITOLIN, in Ant. philos. c. 15.

plus, chaque être se porte vers l'objet pour lequel il a été fait. Cet objet est sa fin, et ce n'est que dans sa fin qu'il peut trouver son bien-être et son avantage. Or le bien-être d'un animal raisonnable est dans la société humaine, puisque l'on a démontré il y a longtemps qu'il a été fait pour vivre en société. N'est-il pas, en effet, évident que les êtres moins parfaits ont été construits pour ceux qui le sont davantage, et ceux-ci les uns pour les autres ? Ce qui est animé vaut mieux que ce qui ne l'est pas, et parmi les êtres animés, ceux qui ont la raison l'emportent.

II.

Dans le peu qui te reste à vivre ne perds point de temps à penser aux autres, à moins que ce ne soit pour le bien de la société. Car tu ne pourrais, sans manquer à quelque autre devoir,

t'occuper, par exemple, de ce qu'un tel fait, et pourquoi il le fait, de ce qu'il dit ou pense, des intrigues qu'il trame, et d'autres objets de cette nature. Ce serait errer hors de toi, et te détourner de l'étude de cette partie de ton ame qui est faite pour te diriger. Il faut exclure de la suite de tes pensées tout ce qui n'a qu'un objet frivole et vain; surtout ces pensées qui ne peuvent être que l'effet d'une curiosité inquiète et d'une méchanceté habituelle. Accoutume-toi à régler tes pensées à tel point, que si tout-à-coup on venait te demander à quoi tu penses, tu pusses répondre aussitôt et sans te gêner : Je pensais à cela et cela ; en sorte que par ta réponse on vît à découvert que tu n'as dans l'ame rien que de simple, de bon, de convenable à un être destiné à vivre en société, qui rejette d'ailleurs les plaisirs gros-

siers, toute imagination voluptueuse, tout sentiment de haine, d'envie, tout soupçon, enfin tout ce qui te couvrirait de honte si tu faisais l'aveu de ce qui se passe dans ton cœur. Un tel homme qui, sans différer à prendre soin de lui-même, s'occupe ainsi à être dès à présent du nombre des plus vertueux, doit être regardé comme un prêtre et un ministre des dieux, puisqu'il se consacre au culte de celui qui a été placé au dedans de lui comme dans un temple. En cet état il ne se laisse plus salir par les voluptés ; aucune douleur ne parvient à l'abattre ; il est supérieur aux atteintes de la calomnie ; il est insensible à toute méchanceté ; c'est un athlète qui, dans le plus noble des combats, demeure vainqueur de toutes les passions. Il est pénétré jusqu'au fond du cœur de l'amour de la justice. Il acquiesce de

toute ton ame à ce qui lui arrive par la distribution de la Providence. Il pense rarement, et jamais sans une grande nécessité pour le bien public, à ce qu'un autre dit, ou fait, ou médite de faire. Il donne toute son attention à ce qu'il doit faire lui-même, et à l'ordre primitif qui a formé le tissu de ses jours, pour ne jamais faire que ce qui sera honnête, et pour se persuader que tout le reste est bien ; car le sort particulier de chacun marche avec la combinaison générale dont il fait partie. Il se souvient encore que tout être raisonnable est son parent, et que l'inclination qui le porte vers ses semblables, vient du fond de sa propre nature. Au surplus, il ne s'attache point à gagner l'estime de tout le monde, mais seulement de ceux qui vivent conformément à leur nature. Quant aux autres qui ne vi-

vent pas de même, il se représente tranquillement de quelle façon ils se comportent chez eux et au dehors, le jour, la nuit, en quel état la débauche les met, et dans quelles compagnies. Il ne fait donc aucun cas de l'approbation de telles gens qui ne sauraient s'approuver eux-mêmes.

III.

Que ton entendement, qui juge de tout, se respecte ; c'est un point essentiel pour n'admettre aucune opinion qui soit contraire, ou à l'ordre général du monde, ou à la nature d'un être raisonnable ; celle-ci demande que tu ne te décides jamais à l'aveugle, que tu aimes les hommes et que tu obéisses aux dieux. Laissant donc là tout le reste, ne t'occupe plus que de ce peu d'objets. Souviens-toi que le seul temps que l'on vit est le moment présent, qui n'est qu'un point ;

le reste du temps, ou n'est plus, ou est incertain : ainsi la vie se réduit à bien peu de chose ; le lieu où l'on passe n'est qu'un petit coin de la terre, et la réputation la plus durable qu'on peut laisser après soi n'est rien ; elle se conserve parmi des hommes dont la vie est courte, qui ne se connaissent pas eux-mêmes, et qui connaissent bien moins celui qui a vécu longtemps avant eux.

IV.

N'ajoute rien au premier rapport de tes sens. On vient t'annoncer que quelqu'un parle mal de toi ; voilà ce qu'on t'annonce, mais on ne te dit pas que tu en sois blessé. Je vois que mon enfant est malade ; oui ; mais je ne vois pas qu'il y ait du danger. Tiens-toi ainsi, sur tous les objets sensibles, à la première image qu'ils te présentent ; n'y ajoute rien toi-même intérieu-

rement, et il n'y aura rien de plus.

Fais encore mieux : ajoutes-y tout ce que doit penser de ces objets un homme instruit de ce qui arrive ordinairement dans le monde.

V.

Il semble que le soleil se fond en clarté ; mais quoiqu'il répande partout sa lumière, il ne s'épuise pas, car ce ne sont pas des pertes de substances, mais de simples extensions. Il ne fait que pousser des traits lumineux qu'on nomme rayons, d'un mot qui exprime en grec de la matière alongée On peut juger de son opération, en considérant la lumière qui entre dans un lieu obscur par un passage étroit : toute cette lumière se porte d'abord en droite ligne ; mais à la rencontre du corps solide qui sépare le lieu fermé d'avec l'air extérieur, elle se divise ; ce qui reste en dehors s'y arrête

sans s'écouler ni tomber. Or, c'est ainsi que doivent être les épanchements de ton ame au dehors. Elle doit s'étendre jusqu'aux objets sans se dissiper, sans user de violence lorsqu'elle rencontre des difficultés, et sans s'abattre ; il faut qu'elle s'arrête simplement, et qu'elle continue d'éclairer tout ce qui se rendra susceptible de sa lumière. Ceux qui refuseront de s'en laisser pénétrer auront bien voulu s'en priver eux-mêmes.

VI.

Contemple sans cesse le grand tout. Quel est en lui-même cet objet qui m'affecte ? Développe-le. Considère séparément son principe, sa substance, ses rapports, sa durée, son dernier terme.

VII.

Le mouvement de notre esprit est

bien différent de celui d'une flèche. Notre esprit, en s'arrêtant sur un objet pour le considérer dans toutes ses faces, n'en va que plus droit à son but.

VIII.

Il y a quatre sortes de pensées, sur lesquelles il faut veiller sans cesse pour les effacer dans le moment de notre esprit, en se disant à soi-même : cette imagination-ci ne sert à rien ; celle-là tend à ruiner la société ; cette autre va te faire parler contre tes vrais sentiments, ce qui serait la plus indigne des actions ; enfin cette dernière est pour toi un juste sujet de te faire ce reproche, que tu assujettis la partie la plus divine de toi-même, et que tu la rends esclave de la moins noble, de celle qui doit mourir [1], en un mot

1 Il croyait donc à l'immortalité de la partie supérieure de son ame.

de ton corps, et des grossières sensations qu'il éprouve.

IX.

L'esprit qui nous sert de guide n'éprouve jamais de trouble par son fond. Comment cela? Il n'a point de passions; donc il ne peut être agité. Il défie tout agent étranger de lui donner de la crainte ou de la douleur. Il ne s'affectera jamais ainsi par ses propres opinions. Que le corps se garantisse de la douleur, s'il le peut; ou s'il souffre, qu'il se plaigne. L'ame ne souffrira pas si elle juge bien du siége de la crainte et de la douleur. Rien ne la porte à juger qu'il y ait là du mal pour elle. Tant qu'elle se possède et qu'elle ne se rend pas elle-même misérable, elle se suffit. Elle n'éprouvera jamais de trouble ni d'obstacle, si elle ne s'en procure.

X.

Souviens-toi que les opinions, ces cordons qui te remuent comme une marionnette, sont au-dedans de toi. C'est ce qui te fait vouloir : c'est ta vie ; et, s'il est permis de le dire, c'est ce qui fait l'homme. Ne t'arrête jamais à considérer autour de toi cette espèce de vase qui te renferme, ni les organes dont il est composé ; car ces organes sont comme une scie, avec cette seule différence qu'ils sont nés avec toi. Mais sans la cause qui les fait mouvoir et qui les modère, ils resteraient aussi inutiles que le seraient (sans le secours de la main) la navette au tisserand, la plume à l'écrivain, le fouet au cocher.

XI.

Ne te lamente avec personne. Point de mouvements violents.

XII.

Ne te laisse point entraîner inconsidérément par l'imagination ; mais viens, autant qu'il se peut et se doit, au secours des affligés, quoiqu'ils n'aient été privés que de biens extérieurs. Garde-toi cependant de croire que cette privation soit un vrai mal. Ce préjugé commun est un abus. Comporte-toi alors comme un homme qui prierait son nourrisson, en le quittant, de lui prêter sa toupie ; il sait bien que ce n'est qu'une toupie.

CHAPITRE XII.

Sur les troubles intérieurs.

I.

Sois comme un cap, contre lequel tous les flots de la mer se brisent. Il reste immobile : autour de lui tous les bouillons de l'eau restent sans force.

Suis-je malheureux parceque telle chose m'est arrivée ? Non, bien certainement ; je suis même heureux si je reste tranquille malgré cet accident, si je n'en suis ni abattu pour le moment, ni effrayé pour l'avenir. Car il pouvait en arriver autant à tel qui y aurait succombé. Pourquoi donc le regarder comme une infortune, et non comme un bonheur. Donneras-tu le nom d'infortune à ce qui ne saurait empêcher l'homme d'atteindre au but

de sa nature? Et l'homme peut-il être mis hors d'état d'y atteindre, par un événement qui n'altère point la constitution naturelle de son être? On t'a dit quelle était cette constitution. Ce qui vient d'arriver t'empêche-t-il d'être juste, magnanime, tempérant, sage, modeste, libre, d'avoir les autres vertus dont l'exercice constitue essentiellement un être raisonnable? Souviens-toi donc, toutes les fois qu'un événement t'inspirera de la tristesse, de faire usage de cette maxime, que ce n'est point un malheur d'éprouver des accidents, mais un bonheur de les supporter avec fermeté.

II.

Supprime l'opinion ; tu supprimes: *j'ai été blessé*. Supprime : *j'ai été blessé;* tu supprimes la blessure.

III.

Si tu parviens à corriger tes opi-

nions sur tout ce qui semble t'incommoder, tu t'établiras sur un terrain ferme. Qu'est-ce à dire toi? C'est dire ta raison. Mais je ne suis pas une pure raison. Eh bien, que ta raison donc ne te tourmente pas ; et si le reste se trouve en mauvais état, qu'il en juge.

IV.

Qu'il est aisé de repousser, d'anéantir toute imagination qui ne convient pas ou qui trouble l'ame, et de recouvrer dans le moment une entière sérénité d'esprit !

V.

Pourquoi me troubler, si ce qui se passe n'est point un sentiment ou une action de méchanceté qui soit de moi, ou si l'ordre du monde n'en est pas blessé? Mais comment le serait-il?

VI.

Lorsque les objets qui t'environnent te font éprouver malgré toi une

sorte de trouble, reviens à toi au plus vite, et ne sors de cadence que le moins qu'il se pourra. Tu deviendras d'autant plus ferme sur la mesure, que tu y rentreras plus souvent.

VII.

Pour moi, je fais ce qui convient à ma nature. Rien du dehors ne m'en détournera ; car, ou ce sont des êtres sans ame, ou sans raison, ou égarés, et qui ignorent le bon chemin.

VIII.

Reviens de ton ivresse. Reprends tes esprits. Réveille-toi. Fais réflexion que c'est un rêve qui te troublait. Étant bien éveillé, rappelle à ton imagination l'objet de ce trouble, tel que tu avais cru le voir auparavant.

IX.

Je peux du moins m'empêcher de juger, et par conséquent d'être troublé; car les objets extérieurs n'ont pas la vertu

de produire en nous des jugements.

X.

Comment oublieras-tu tes principes, si les pensées qui les appuient ne s'éteignent pas ? Qu'il est aisé de les faire revivre! Je suis le maître de penser comme il convient sur l'objet présent; pourquoi me troubler? Tout ce qui est au dehors de mon intelligence ne peut rien du tout sur elle. Pense ainsi, et te voilà droit.

XI.

Ne t'inquiète pas sur l'avenir. Tu t'en tireras, s'il le faut, avec le secours de la même raison qui t'éclaire sur le présent.

XII.

C'est une honte que le visage obéisse; qu'il s'arrange et se compose comme il plaît à l'ame, et que celle-ci ne s'arrange pas, ne se compose pas elle-même.

XIII.

Inutile de se fâcher contre les affaires ; elles n'en tiennent compte.

XIV.

Je suis assez fort, si l'honnêteté et la justice sont avec moi.

XV.

Sur chaque accident de la vie, remets-toi devant les yeux tous ceux qui avant toi ont éprouvé la même fortune, et qui l'ont supportée avec peine, qui ont trouvé ces événements étranges, et en ont murmuré. Où sont-ils maintenant? Ils ne sont plus. Pourquoi voudrais-tu leur ressembler? Ne vaut-il pas mieux laisser les mœurs de telles gens à ceux qui ont roulé, ou qui roulent ensemble dans un même tourbillon, et à ton égard ne songer qu'à faire un bon usage de pareils accidents ; car tu t'en serviras bien, et

ce sera une matière à t'exercer. Aie seulement pour objet, et prends la résolution d'être honnête à tes propres yeux dans tout ce que tu fais. Souviens-toi de ces deux choses, et ta conduite en ces occasions deviendra différente de celle des autres.

XVI.

L'art de bien vivre a moins de rapport aux exercices de la danse qu'à ceux de la lutte, en ce qu'il faut être toujours prêt à soutenir avec fermeté des coups imprévus.

XVII.

Non, ils n'en feront pas moins les mêmes actions, quand tu te creverais de peine.

XVIII.

D'abord il ne faut te troubler de rien, car tout arrive suivant les lois générales de ce monde, et dans peu de

temps tout ce qui vit disparaîtra de dessus la terre, ainsi qu'en ont disparu Adrien et Auguste.

Fixe ensuite tes regards sur l'objet de ton trouble, considère-le, et souviens-toi qu'il faut absolument que tu sois homme de bien. Rappelle-toi ce que la nature exige d'un être raisonnable; fais-le constamment, et ne dis que ce qui te paraîtra le plus conforme à la justice, mais toujours avec douceur, modestement, et sans dissimulation.

XIX.

Si la chose dépend de toi, pourquoi la fais tu? Si elle dépend d'autrui, à qui t'en prends-tu? Est-ce aux atomes ou aux dieux? L'un et l'autre seraient folie. Ne te plains jamais d'un autre homme; car, ou il faut le corriger si tu le peux; ou si tu ne le peux pas, il faut redresser la chose; et si cela

même passe ton pouvoir, pourquoi encore se plaindre? Il ne convient pas de rien faire en vain.

XX.

Efface toutes ces imaginations, en te disant sans cesse : il est tout à l'heure en mon pouvoir de ne laisser dans ce cœur aucune méchanceté, aucune cupidité, en un mot, aucune sorte de passion. Mais pourvu que je voie bien la vraie qualité des objets, il m'est permis d'en user suivant le mérite de chacun.

Souviens-toi de cette faculté conforme à la nature.

XXI.

Ne te trouble point, en te faisant un tableau de tout le reste de la vie. Garde-toi de te représenter à la fois le nombre et la grandeur des peines que tu auras probablement à souffrir. Mais à mesure qu'il t'arrive quelque chose,

demande-toi : Qu'est-ce qu'il y a là d'insupportable, d'insoutenable ? car tu rougiras de t'en faire l'aveu. Ensuite rappelle-toi cette vérité, que ce n'est ni l'avenir ni le passé qui t'incommodent ; c'est toujours le présent. Mais l'objet présent n'est presque rien, quand on ne lui donne que sa juste étendue, et qu'on demande à son ame avec reproche, si elle ne peut pas porter un si mince fardeau.

XXII.

Je n'ai jamais chagriné personne que malgré moi ; pourquoi faut-il que je me chagrine moi-même ?

XXIII.

C'est bien la peine que pour si peu de chose mon ame devienne misérable; qu'elle se dégrade elle-même, qu'elle soit humiliée, hors d'elle, confondue avec le corps, consternée. Hé! que trouveras-tu qui le mérite ?

XXIV.

Si quelqu'objet du dehors te chagrine, ce n'est pas lui qui cause ton chagrin, c'est le jugement que tu en portes, et il ne tient qu'à toi de l'effacer sur-le-champ de ton ame.

Si c'est des dispositions de ton cœur que tu te chagrines, pourquoi ne corriges-tu pas les opinions qui en sont la cause?

De même, si tu te chagrines de ne pas faire quelque chose qui te paraît conforme à la saine raison, que ne la fais-tu plutôt que de te chagriner? Mais une force supérieure m'en empêche. Ne te chagrine donc pas, puisqu'il n'y a pas de ta faute.

Mais il est honteux de vivre si je ne fais cette action. Sors donc de la vie avec autant de tranquillité qu'en a en mourant celui qui la fait : mais pardonne à ceux qui t'auront fait violence.

XXV.

Il faut laisser les fautes d'autrui où elles sont.

XXVI.

Tu as souffert des peines d'esprit sans nombre, pour n'avoir pas fait consister ton bonheur à faire tout ce qu'exige la constitution d'un être raisonnable. C'en est assez.

XXVII.

Il te sera facile d'écarter loin de toi beaucoup d'inutilités qui te troublent, quoiqu'elles dépendent entièrement de l'idée que tu t'en formes. Mets-toi sur le champ bien au large. Représente-toi le monde entier. Représente-toi ton propre siècle. Vois quel rapide changement dans chaque ordre d'êtres! Quel petit espace il y a de leur naissance à leur dissolution! Quel espace immense les a précédés! Quel espace immense les suit!

XXVIII.

Si tu vis dans ta maison, tu y es accoutumé ; si tu en sors, tu l'as voulu ; si tu meurs, ta tâche est faite; et voilà toute la vie. Sois donc tranquille.

XXIX.

Celui qui s'enfuit de chez son maître est un déserteur. La loi est notre maître ; donc celui qui la viole est un déserteur. Il en est de même de celui qui s'afflige, qui se fâche, qui craint, qui se refuse à ce qui a été fait, ou se fera par une suite des arrangements de celui qui gouverne toutes choses. Il est la loi ; c'est lui qui distribue à chacun son lot. Donc celui qui craint, qui s'afflige, qui se fâche, est un déserteur.

XXX.

Puisqu'il est vrai que les choses, dont le desir ou la crainte te troublent, ne s'approchent pas de ton ame, et

que c'est au contraire ton ame qui en quelque sorte s'approche d'elles par l'opinion qu'elle s'en forme, arrête donc cette opinion. Les objets resteront immobiles : on ne te verra plus les desirer ni les craindre.

XXXI.

Tout n'est qu'opinion, et l'opinion dépend de toi : chasse-la, il t'est libre; et comme le navigateur qui a doublé un cap, tu trouveras un temps serein, de la stabilité, un golfe uni et calme.

XXXII.

Rejette ces préjugés, te voilà sauvé. Qui donc t'empêche de les rejeter?

XXXIII.

Quand tu es fâché de quelque chose, c'est que tu as oublié que tout arrive selon l'ordre de la nature universelle;

Et que les fautes des autres ne sont un mal que pour eux;

Et encore que tout ce qui se fait

dans le monde s'est toujours fait et se fera, et qu'il se fait partout.

Tu as oublié quel est le lien de parenté qui unit chaque homme à tout le reste du genre humain, non par le sang et la naissance, mais par une participation commune à la même intelligence.

Tu as oublié que l'esprit de chacun de nous est un dieu émané de l'Être suprême.

De plus, que nous ne possédons rien en propre de notre fonds, puisque même nos enfants, notre corps et notre ame nous sont venus de cet Être suprême.

Que d'ailleurs tout est opinion.

Et qu'enfin la vie de chacun se réduit à la jouissance du moment présent, et qu'on ne peut perdre que ce moment

XXXIV.

Aujourd'hui je me suis échappé de tous les embarras qui m'entouraient, ou, pour mieux dire, je les ai mis dehors; car ils n'étaient pas autour de moi, ils étaient dans mes opinions.

CHAPITRE XIII.

Être content de tout ce qui arrive.

I.

Songe que, comme il serait ridicule de trouver étrange qu'un figuier porte des figues, il ne l'est pas moins de trouver étranges les événements que le monde porte en abondance. C'est comme si un médecin et un pilote trouvaient étranges les accidents de la fièvre et des vents contraires.

II.

Tout ce qui arrive est aussi ordinaire et aussi commun que les roses le sont au printemps, et les fruits des arbres en été. Telles sont la maladie, la mort, la calomnie, les conjurations; tel est en un mot tout ce qui réjouit ou afflige les sots.

III.

Songe combien en un instant il se passe de mouvements divers dans le corps et dans l'ame de chacun de nous, et tu ne seras plus étonné du concours des événements qui se passent en beaucoup plus grand nombre dans cet être unique et périssable et universel que nous appelons le monde.

IV.

Ou la nature t'a donné assez de force pour supporter tout ce qui t'arrive, ou elle ne t'en a pas donné assez. Si tu as reçu assez de force, uses-en,

et ne te fâche point. Et si l'accident est au-dessus de tes forces, prends encore patience, car en te consumant il se consumera aussi. Mais souviens-toi que, par ta nature, tu peux supporter tout ce qu'il est en ton pouvoir de rendre supportable et soutenable, en considérant ton vrai intérêt ou ton honneur.

V.

La nature de l'univers a reçu pour sa tâche de transporter là ce qui est ici, de le changer de forme, de l'ôter encore de sa place pour le mettre en une autre. Ce n'est que révolutions. Ne crains donc rien. Il n'y a rien de nouveau, rien qui ne soit ordinaire; mais de plus, tout est dispensé avec égalité.

VI.

Il ne peut arriver aucun accident à

l'homme qui ne soit pour un homme, ni au bœuf qui ne soit pour un bœuf, ni à la vigne qui ne soit pour une vigne, ni à un rocher qui ne soit propre à un rocher. Si donc ce qui arrive à chacun de ces êtres est un événement ordinaire attaché à son existence, pourquoi recevrais-tu avec peine ceux qui te regardent? La commune nature n'a pas fait pour toi seul des choses insupportables.

VII.

Aime uniquement ce qui t'arrive et qui a été lié à ta destinée; y a-t-il rien de plus convenable?

VIII.

Euripide a dit: La terre aime la pluie, et l'air aime à la donner.

Il semble que le monde aime à faire tout ce qui devait s'y passer. Je dis donc au monde : je joins mon amour au tien.

Ne dit-on pas aussi, qu'il aime, qu'il a coutume [1] d'arriver.

IX.

Tout ce qui pourra t'arriver était préparé de toute éternité. La combinaison des causes avait été faite de toute éternité, pour l'amener et le faire concourir avec ton existence.

X.

C'est folie de chercher en hiver des figues sur un figuier ; et tel est celui qui cherche partout son cher enfant, lorsqu'il ne lui a plus été donné de l'avoir.

XI.

Un œil sain doit être en état de regarder tout ce qui est visible, et ne pas dire je veux du verd, car c'est le langage d'un œil malade. De même, dans l'état de santé, les organes de

1 Dans le grec et le latin on dit : Il aime, pour Il a coutume.

l'ouïe et de l'odorat sont prêts à recevoir toutes sortes de sons ou d'odeurs, et un bon estomac digère indifféremment toutes sortes d'aliments, comme une meule de moulin est faite pour broyer toutes sortes de grains. Il faut donc aussi qu'une raison bien saine soit préparée à tout ce qui peut arriver. Celle qui dit : Oh ! que mes enfants vivent ! oh ! que je sois loué de tout le monde ! est un œil qui desire du verd, ou des dents qui veulent du tendre.

XII.

Il n'arrive rien à personne, qu'il ne soit né en état de porter. Les mêmes accidents sont arrivés à d'autres qui, par défaut de connaissance ou par ostentation de grandeur d'ame, sont restés fermes et insensibles à ce qui leur arrivait. N'est-il pas affreux que l'ignorance et la vanité aient plus de pouvoir que la sagesse !

CHAPITRE XIV.

Force de l'ame contre la douleur.

I.

Ce qui n'empire pas l'essence de l'homme en elle-même, ne saurait empirer la condition de sa vie, ni blesser véritablement l'homme, soit au dehors, soit au dedans. C'est pour un bien que la nature est obligée de faire ce qu'elle fait.

II.

Pour tous les cas de douleur, tiens prête cette réflexion, que la douleur n'est rien qui puisse te faire rougir, qu'elle ne dégrade pas l'intelligence qui te gouverne, et qu'elle ne l'altère ni dans sa substance, ni dans ses qualités sociales.

Appelle aussi à ton secours, en bien des

cas de douleur, ce mot d'Épicure, qu'il n'y a rien là d'impossible à supporter, ni que tu puisses regarder comme éternel, si tu te souviens que tout a des bornes, et si tu n'y ajoutes pas tes imaginations.

Souviens-toi encore de ceci : il y a plusieurs choses approchantes de la douleur, qui te fâchent intérieurement, comme l'envie de dormir, le grand chaud, le dégoût. Lorsqu'il te fâche d'être dans une de ces situations, dis-toi à toi-même que tu succombes à la douleur.

III.

La nature n'a pas si intimement uni l'esprit de l'homme à une machine, qu'il ne puisse toujours se renfermer dans lui-même, et s'occuper des fonctions qui lui sont propres.

IV.

Arrive tout ce qui voudra au dehors

à ces membres qui peuvent être altérés par un accident. Que ce qui souffre se plaigne s'il veut. Pour moi, si je ne pense pas que cet accident est un vrai mal, je ne suis pas encore blessé. Or, je suis le maître de ne pas le penser.

V.

Je suis composé d'un corps et d'une ame. Tout est indifférent au corps, puisqu'il ne peut rien discerner. Quant à mon entendement, tout ce qui n'est pas ses propres opérations lui est indifférent. Or tout ce qui est ses propres opérations dépend de lui : ce qui doit s'entendre uniquement de ses opérations présentes; car pour ce qui est de ses opérations à venir ou passées, elles lui sont indifférentes actuellement.

VI.

Les choses ne touchent point du tout elles-mêmes notre esprit. Il n'y

a nul accès pour elles jusqu'à lui. Elles ne peuvent pas le faire changer ni le mouvoir. Lui seul se change et se meut soi-même; et tels que sont les jugements qu'il se croit digne d'en porter, tels deviennent à son égard les objets qui se présentent.

VII.

Ton mal n'est pas dans l'esprit d'un autre ni dans le changement et l'altération de ce qui enveloppe le tien. Où est-il donc? Il est dans la partie de toi-même qui a jugé des maux. Qu'elle ne juge donc plus, et tout ira bien. Quoique le corps, si voisin de cette partie, soit coupé, brûlé, ulcéré, en pourriture, qu'elle reste tranquille; ou plutôt qu'elle juge que ce qui arrive également à un homme vertueux et à un méchant, n'est ni bon ni mauvais pour elle. Car enfin ce qui arrive également à celui-là même qui

vit selon la nature, et à celui qui ne la prend pas pour guide, n'a aucun rapport avec elle : ni conformité, ni opposition.

VIII.

Le mal d'une nature animale est de ne pouvoir faire usage de tous ses sens, ou de ses appétits naturels. Le mal des plantes est de ne pouvoir végéter. De même donc le mal d'une nature intelligente est que l'esprit ne puisse pas faire ses fonctions. Applique-toi maintenant ces définitions du mal. Ressens-tu quelque atteinte de douleur ou de volupté? C'est l'affaire de l'ame sensitive. Se trouve-t-il un obstacle à l'accomplissement de ton desir? Si tu l'as formé sans condition ni exception, alors cette faute est un mal pour ta partie raisonnable. Mais si tu regardes l'obstacle comme un événement commun et ordinaire, tu n'en auras pas été

blessé, et l'obstacle n'en aura pas été un pour toi. Il est certain que nul autre que toi n'a jamais empêché ton esprit de faire les fonctions qui lui sont propres. En effet, ni le fer, ni le feu, ni un tyran, ni la calomnie, rien en un mot ne peut en approcher. Lorsqu'il s'est ramassé dans lui-même comme en forme de ballon, sa rondeur est inaltérable [1].

IX.

Que ton guide, la partie dominante de ton ame, reste inébranlable, malgré les impulsions douces ou rudes que la chair éprouve. Qu'au lieu de se confondre avec la chair, elle se renferme

1 In se ipso totus, teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per leve morari.
HORAT. sat. 7, l. 2, v. 86.

Voir ci-dessus §. 5 Marc-Aurèle dit, XII, 12: « La « sphère de l'ame est lumineuse, lorsqu'elle ne s'étend et « ne s'attache à rien du dehors : lorsqu'elle ne se dis- « sipe pas, et qu'elle n'est point affaissée, etc. »

chez elle, et qu'elle confine les passions dans le corps. Que si, par une sympathie dont la cause ne dépend pas d'elle, la passion s'étend jusqu'à l'esprit, à cause de son union avec le corps, il ne faut pas s'efforcer alors de repousser un sentiment qui est dans l'ordre naturel; mais il faut que mon guide se garde bien d'y ajouter, de son chef, l'opinion que ce soit pour lui un bien ou un mal.

X.

Sur la douleur. Ce qui est insupportable tue. Ce qui dure est supportable. Cependant mon esprit se renfermant chez lui, conserve la tranquillité qui lui est propre. En effet, mon guide n'en est pas dégradé. Quant à ces organes empirés par la douleur, qu'ils s'en plaignent s'ils ont quelque pouvoir.

XI.

Ou la douleur est un mal pour le corps (qu'il s'en plaigne donc), ou elle en est un pour l'ame. Mais il ne tient qu'à celle-ci de conserver la sérénité, la paix qui lui est propre, et de ne pas croire que ce soit un mal pour elle. En effet, ce qui discerne, ce qui desire et ce qui craint, réside tout entier au dedans de nous; aucun mal ne peut monter jusque-là.

XII.

Souviens-toi que l'esprit qui te guide, se rend invincible, lorsque, recueilli au dedans de soi, il veut se suffire à lui-même et ne faire que sa volonté, sans avoir d'autre raison de sa résistance. Que sera-ce donc, lorsqu'à l'aide de la raison il aura jugé de quelque chose après en avoir examiné les circonstances?

C'est ainsi qu'une intelligence libre

de passion est une forte citadelle. L'homme ne saurait trouver de plus sûr asile pour n'être jamais asservi. Celui qui ne le connaît pas a été mal instruit, et celui qui le connaissant ne s'y retire pas, est misérable.

XIII.

Je peux affranchir ma vie de toute souffrance, et la passer dans la plus grande satisfaction de cœur, quand les hommes viendraient, à grands cris, me charger de tous les outrages dont ils pourraient s'aviser, quand même les bêtes féroces viendraient mettre en pièces les membres de cette masse de boue qui m'enveloppe. Car, dans tous ces cas, qu'est-ce qui empêche mon entendement de se maintenir dans un état paisible, de juger au vrai de ce qui se passe autour de lui, et de tourner promptement à son usage ce qui se présente? Mon jugement ne

peut-il pas dire à l'accident : Tu n'es au fond que cela, quoique l'opinion te fasse paraître autre chose ? Mon ame exercée ne peut-elle pas dire à l'accident : Je te cherchais ; car dans tout ce qui se passe, je trouve, comme être raisonnable et sociable, occasion de pratiquer la vertu, d'exercer cet art qui convient et à l'homme et à la divinité. En effet, tout ce qui arrive est propre à me rapprocher, ou de Dieu, ou de l'homme. Il n'y a rien de nouveau ni de difficile à manier. Au contraire, tout est connu et fait pour la main.

XIV.

Ou tout ce qui arrive coule d'une seule source intelligente, comme dans un seul corps, et il ne convient pas qu'une partie se plaigne de ce qui se fait pour le grand tout. Ou bien il y a des atomes qui se mêlent et se dis-

persent, et rien de plus. Pourquoi te troubler? peux-tu dire de l'esprit qui te guide : Tu es un corps privé de vie, tu n'es que corruption, tu n'es plus qu'un animal sans raison, tu n'as qu'une belle apparence, tu n'es bon qu'à me faire vivre en troupe et repaître?[1]

XV.

Tu es une ame qui porte un cadavre, comme l'a dit Epictète.

XVI.

Ce qu'on dit communément qu'un médecin a ordonné à un malade, de monter à cheval, ou de se baigner à l'eau froide, ou de marcher pieds nus,

1 Le sens de ce texte difficile me paraît être : « En « supposant le système des atômes, l'intelligence me « reste pour me conduire, et elle est fort différente, tant de « la matière que d'une ame animale. » J'ai suivi à la fin l'édition de Basle, de l'année 1568, et le manuscrit du Vatican, où il y a plusieurs points d'interrogation.

on peut le dire de la nature de l'univers, qu'elle a ordonné à un tel homme d'avoir une maladie, ou d'être estropié, ou de faire telle perte, ou autres choses semblables. Car comme ce mot *ordonné* signifie, pour le médecin, qu'il a mis en ordre les moyens propres à rétablir la santé, il signifie de même, à l'égard de la nature, qu'elle a mis ce qui arrive à chacun, dans l'ordre qui convenait à la destinée générale ; et nous disons *convenait* dans le même sens qu'un architecte dit que des pierres carrées conviennent à un mur ou à une pyramide, parcequ'elles s'y arrangent bien les unes avec les autres pour faire un certain tout.

En général, il n'y a qu'une seule harmonie ; et comme l'ensemble de tous les corps fait le monde entier tel qu'il est, ainsi le jeu de toutes les causes produit une condition parti-

culière qu'on nomme destinée. Ce que je dis est connu des plus ignorants; car ils disent : Son destin le portait ainsi. C'est dire, le portait, par une certaine disposition des choses.

Recevons donc ce qui arrive, comme nous recevons les ordonnances des médecins. Il y a dans ce qu'ils ordonnent bien des choses désagréables, auxquelles pourtant nous nous soumettons de bon gré, par l'espérance de guérir. Regarde l'exécution et l'accomplissement de ce que la commune nature a jugé à propos d'ordonner, du même œil que ta santé. Soumets-toi de bon gré à tout ce qui arrive, quelque dur qu'il te paraisse, comme à une chose qui doit contribuer à la santé du monde, au succès des vues du grand Jupiter et à son bon gou-

vernement : car il ne te l'eût point envoyé, s'il n'eût eu en vue l'utilité de l'univers. La nature ne porte jamais rien qui ne convienne à ce qu'elle gouverne.

Voilà donc deux raisons pour toi d'embrasser tout ce qui t'arrive. La première que cela fut fait pour toi, combiné pour toi, et qu'il t'appartenait en quelque sorte, ayant été lié là haut à ton existence par une suite de très anciennes causes ; la seconde, parceque ce qui a été affecté à chacun en particulier contribue au succès des vues de celui qui gouverne toutes choses, et à leur donner de la perfection et même de la consistance. Car le grand tout se trouverait mutilé, si tu pouvais retrancher quelque chose de la continuité et de la liaison, tant de ses parties, que de son action ; or, tu

fais autant que tu le peux ce retranchement, lorsque tu supportes avec peine un accident, et que tu l'ôtes en quelque sorte du monde.

NOTES.

DE L'ÊTRE SUPRÊME, CHAP. III.

Quoique Marc-Aurèle, en traitant bien des sortes de matières, remonte souvent à la divinité, je n'ai pu tirer de son ouvrage qu'un petit nombre d'articles dont l'existence de l'Être suprême fasse l'objet principal. C'est pourquoi ce chapitre est fort court. Mais il touche à un sujet sublime plein d'obscurité, célèbre par toutes les sectes qu'il a fait naître, et qui se représente à presque toutes les pages de Marc-Aurèle.

J'ai dû en éclaircir une fois les difficultés, autant du moins qu'il est en mon pouvoir de le faire. Je sens qu'une foule d'idées s'offre devant moi. Mais je ne vais dire que ce qui me paraît être de la dernière clarté en raisonnement, ou bien des faits. Je laisse

tout le reste à l'écart. On me saura peut-être gré de ce choix, et surtout de ma brièveté en un sujet si vaste.

Marc-Aurèle raisonne assez souvent dans le système des atomes, du hasard, de l'athéisme [1]. C'est que, dans toutes les suppositions, il veut que l'on soit homme de bien, puisqu'en aucun cas, dit-il, on ne peut nier que nous n'ayons pour guide et pour loi notre esprit et notre raison, et qu'un homme ne peut vivre tranquille et content, s'il ne règle sa vie conformément à sa nature, c'est-à-dire conformément à sa structure propre, dont la pièce principale est ce même esprit et cette même raison, qu'il ne peut contrarier sans remords [2].

Mais Marc-Aurèle croyait, ainsi que la plupart des philosophes, un seul Dieu suprême. Saint-Augustin a rendu cette justice à Socrate et à ses disciples [3].

1 II, 11; IV, 3; VI, 10, 24; VIII, 17; IX, 28, 39; X, 6; XI, 18; XII, 14, 24.

2 V, 16; VI, 16, 40; VII, 55; VIII, 12.

3 *De la Cité de Dieu*, VIII, 3, 4, 6.

Platon et les stoïciens [1] n'avaient vu dans le monde sensible, que de la matière et du mouvement. Ils avaient reconnu que la matière n'a par elle-même aucune activité pour se transporter en masse d'un lieu à un autre, puisqu'au contraire elle résiste, de sa nature, au mouvement, à proportion de sa masse. Si le mouvement était essentiel à la matière, plus il y aurait de masse dans un corps, plus il y aurait de forces vives réunies. Ils conclurent de là qu'il y avait dans le monde un principe des mouvements qu'on y voit; principe unique, universel (puisque tous les mouvements sont de même nature, l'un ne différant de l'autre que par la direction et la force) et principe tout autre que la matière qu'il met en action.

De plus, ils s'aperçurent que tous ces mouvements n'étaient pas confus; que, par exemple, dans le corps humain et dans

[1] PLATO, in *Phæd*, *de legibus*, l. 10. SENECA, *epist.* 65.

les corps célestes, il y avait, parmi les mouvements qui animent ces machines, différentes directions arrêtées, divers degrés de force, un ordre constant et des combinaisons assorties aux beaux effets qui en résultent; ce qui leur fit connaître avec une parfaite évidence, que ce principe, quel qu'il fût, sans lequel le monde n'existerait pas tel qu'on le voit, n'était nullement un principe aveugle ; qu'il était doué d'intelligence, de raison, de volonté, libre et puissant au plus haut degré, etc.

Mais quelle est, en elle-même, la substance du principe universel et invisible, auquel ces attributs appartiennent?

Hélas! en donnant à l'homme une extrême curiosité de tout savoir, l'auteur de la nature ne lui accorda que la faculté de connaître en partie les propriétés des causes et leurs différences ; ce qui nous réduit à dire plutôt ce que chacune d'elles n'est pas, que ce qu'elle est.

En quoi consiste la matière? Quelle est l'essence de notre ame? Quelles sont les

lois de son union avec le corps? Qu'est-ce que c'est que l'ame des bêtes, etc., etc., etc.? Nous l'ignorons entièrement, quoique nous connaissions avec certitude, par la différence des effets que nous voyons, l'existence et la diversité des causes qui les produisent.

Il est bien étrange que de tant de législateurs qu'il y a eu jusqu'à présent dans le monde, pas un seul n'ait fait, pour le repos et le bonheur des sociétés humaines, la plus utile de toutes les lois! C'eût été d'ordonner aux hommes, sous des peines les plus sévères, qu'ils eussent à contenir dans de justes bornes leur curiosité naturelle, et leur défendre absolument de parler et d'écrire sur des choses qui passent la portée de l'esprit humain.

Que de livres supprimés par là, ou réduits à bien peu de pages! Que de dissensions prévenues! Que de sang humain épargné!

Marc-Aurèle fut bien plus retenu que ne l'avaient été avant lui tous les philosophes,

à parler de la nature de l'Être suprême.

La plupart des Stoïciens avaient dit que la cause première était ou un feu, ou une sorte de feu universel [1], dont le siége principal était au plus haut des airs. Jamais Marc-Aurèle n'adopta cette supposition. Il dit même le contraire, IV, 4.

Il pensait comme les Platoniciens.

Il a seulement employé une grande diversité d'expressions et d'analogies pour désigner cette première cause, dont il n'a fait qu'indiquer la nature par ses propriétés et ses effets, sans avoir eu la témérité de vouloir la définir.

D'abord il l'appelle simplement *cause*, c'est-à-dire, cause par excellence. Il l'appelle encore *cause divine*, ou *cause première*, ou *être suprême* [2].

Et pour écarter toute idée de matérialisme, il désigne très souvent cette cause

[1] Voir S. Augustin, *de la Cité de Dieu*, liv. 8, ch. 5.

[2] IX, 6; VIII, 27; IX, 1; VII, 75; VI, 36; IX, 22, 26.

première par les mots de *raison*, d'*esprit*, d'*intelligence*. « La raison, dit-il, qui gou-« verne la substance de l'univers..... La « raison qui pénètre et administre toutes « choses.... L'esprit qui a tout disposé dans « le monde [1] .... L'esprit et la raison font « tout ce qu'ils veulent.... L'intelligence de « l'univers, etc. [2]. »

Par le mot de *nature* Marc-Aurèle entendait la providence de l'Être suprême qui a fait la nature et qui la gouverne [3]; ou bien par ce même mot et par celui de *monde* il voulait exprimer la fécondité des produc-

1 Il semble que la plupart des anciens concevaient l'esprit en général comme un principe de mouvement, et que par cette raison ils avaient supposé, avec Timée et Platon, un esprit créé moteur de la machine du monde, et un autre dans chaque astre. D'autres même concevaient Dieu comme l'ame du monde (ainsi que Marc-Aurèle s'exprime, IV, 40); et Cudworth avoue que cette expression est susceptible d'un bon sens (Syst intel. cap. V, sect 3. §. 65, page 1126.

2 VI, 1. 5; V, 32; IV, 46; V, 30; X, 33; IX, 28.

3 II, 11; VII, 75; XI, 10; IX, 35; VII, 25; IV, 23; XII, 1; VI, 36; IX, 22.

tions naturelles, leurs changements, leurs vicissitudes, leur ordre, suivant les dispositions primitives de leur auteur

Tous les savants sont d'accord que le nom de *Jupiter* est une épithète qui signifie *père secourable*, ou *père bienfaisant;* épithète que les poëtes donnèrent à ce fils de Saturne, dont Varron avait dit que l'on montrait encore le tombeau dans l'île de Crète; mais les philosophes n'entendaient, par cette épithète, que le Dieu suprême; c'est dans ce sens que Marc-Aurèle l'a employé, quoique rarement [1].

Il a bien plus souvent employé le seul mot *Dieu*, ou cette périphase : *celui qui gouverne le monde* [2].

Enfin Marc-Aurèle se représentait le grand tout composé de Dieu et de ses ouvrages, sous les images familières du corps humain dans lequel l'ame commande, ou d'une grande cité gouvernée par un souve-

[1] IV, 23; V, 8; XI, 8.

[2] XII, 23; VIII, 34, 56; XII, 2, 11; V, 34; VI, 10, 42; X, 25.

rain. Ce sont des comparaisons nécessairement défectueuses, mais qui forment un tableau en grand et fort sensible [1].

En un mot, Marc-Aurèle s'énonce si souvent et si positivement sur la spiritualité du premier principe, qu'il y aurait une extrême injustice à le soupçonner d'une autre façon de penser, comme l'ont fait certains savants qui ne l'avaient pas lu ou médité tout entier.

Il croyait du fond du cœur la providence d'un Dieu suprême et de ses ministres, dont on parlera bientôt. Il tenait même à cette croyance autant qu'à sa propre vie. « Qu'ai-je à faire, disait-il, de vivre dans « un monde sans Providence et sans Dieu. » (II, 11.)!

Tels sont les éclaircissements qui m'ont paru nécessaires pour l'intelligence de toutes les pensées de Marc-Aurèle qui ont du rapport à l'Être suprême.

Quant au texte particulier de ce chapitre,

1 IV, 40; X, 1; II, 11; III, 11; IV, 4, 23.

l'article premier, où il est dit que *la nature de l'univers a fait le monde*, ne peut être entendu que de l'auteur de la nature, et d'un seul Dieu, dont l'esprit éclaire notre raison, comme le portent les deux articles suivants et le dernier.

On lit dans un autre article, *que rien ne peut avoir été fait de rien*. La simple philosophie ne pouvait pas aller plus loin. Il n'appartenait qu'à la révélation de nous enseigner que les ames ont été tirées du néant, ainsi que la matière. Mais les raisonnements de Marc-Aurèle n'en subsistent pas moins. Notre raison est certainement venue d'une cause intelligente, soit par émanation, soit par voie d'existence nouvelle. Cette preuve de la divinité est très lumineuse. Marc-Aurèle la tenait de Socrate dans Xénophon, livre I [1].

[1] Les partisans du système de la nature demeurent sans réponse à cet argument si simple : « Une cause « aveugle et sans intelligence ne peut avoir produit un « être intelligent. » Voyez les *Entretiens de Socrate*, tome 1, *p* 19.

De toutes les autres preuves que fournit en abondance le spectacle de la nature, Marc-Aurèle n'a cité que la merveilleuse formation du fœtus humain. On pourra être bien aise de voir encore deux autres raisonnements du même goût, par lesquels on va terminer cette première note.

« Nous sommes dans l'usage (disait Épic-« tète) de juger par la structure des beaux « ouvrages, qu'ils sont de la main d'un ou-« vrier, et qu'ils ont été faits avec réflexion. « Quoi donc! chaque ouvrage de l'art nous « prouve l'existence d'un ouvrier, et tous « les objets qui sont dans la nature, la « structure même des yeux qui les voient, « et la lumière qui nous les rend visibles, « ne démontreraient pas l'existence de leur « auteur!... Qu'on nous explique qui a fait « tout cela, et comment il est possible que « des choses si admirables, où il éclate un « si grand art, se soient faites sans dessein « et d'elles-mêmes. » (Liv. I, Chap. VI, vers la fin du texte grec d'Arrien).

Socrate avait dit aussi, au rapport de Xénophon :

« Ce souverain Dieu qui a bâti l'univers « et qui soutient ce grand ouvrage, dont « toutes les parties sont accomplies en bonté « et en beauté, lui qui fait qu'elles ne vieil- « lissent point avec le temps et qu'elles se « conservent toujours dans une immortelle « vigueur, qui fait encore qu'elles lui obéis- « sent inviolablement et avec une prompti- « tude qui surpasse notre imagination, ce- « lui-là, dis-je, est visible, par tant de « merveilles dont il est l'auteur; mais que « nos yeux pénètrent jusqu'à son trône pour « le contempler dans ses grandes occupa- « tions, c'est de cette façon qu'il est tou- « jours invisible. » (XÉNOPHON, traduit par Charpentier, liv. IV).

Sur les dieux créés.

Ces dieux, suivant Marc-Aurèle, étaient le soleil, la lune, les autres astres, ou plutôt

les génies qui y présidaient, et que l'auteur de la nature avait chargés de remplir diverses fonctions.

Tous les philosophes, avant et après Marc-Aurèle, ont parlé avec mépris des dieux des poëtes : dieux moins puissants que vicieux, adoptés par l'imbécile vulgaire. Personne n'ignore ce que Cicéron en a dit dans ses deux premiers livres de la Nature des dieux, et ce que tous les autres savants païens en avaient pensé.

On peut faire sur ce sujet trois questions : Sur quoi étoit fondée l'opinion de ces génies appelés *dieux*, qui, selon les anciens, conduisaient les astres et veillaient sur les hommes?

Pourquoi Marc-Aurèle, après les autres philosophes, donnait-il à ces créatures le nom de *dieux?*

Pourquoi enfin Marc-Aurèle leur offrait-il des sacrifices avec son peuple, au lieu de l'en détourner?

Voici mes idées sur la première question.

L'homme est l'animal le plus intelli-

gent et le plus industrieux qu'il y ait sur la terre. Son intelligence se distingue surtout en ce qu'il a lui seul la faculté de communiquer par la parole ses propres pensées, ce que l'espèce brute n'a pas, dans les classes même des brutes qui ont les organes propres à parler, à qui on l'apprend, et qui passent avec nous toute leur vie.

L'industrie de l'homme est supérieure aussi, en ce qu'il invente, et que dans son espèce une génération ajoute souvent à l'industrie de celle qui a précédé; au lieu que l'industrie des abeilles (par exemple) est toujours restée dans son état primitif.

Mais si, en considérant cette échelle de tous les êtres animés qui peuplent la terre, la mer et les airs, nous remontons de bas en haut depuis l'huître jusqu'à l'homme, que de degrés d'intelligence! Comparons l'industrie, je ne dis pas de l'huître, mais des singes même et des castors, à ce que l'homme fait, à l'aide de sa seule raison et de ses deux mains : quelle supériorité dans l'homme!

Cependant depuis l'homme jusqu'au plus haut degré d'intelligence dont une créature est susceptible, il reste un très grand vide à remplir; car l'intelligence humaine, malgré sa supériorité sur celle des brutes, est bornée à nos besoins, à un très petit nombre de connaissances. Elle ne connaît parfaitement aucune essence des choses. C'est ce que l'on a suffisamment expliqué dans la précédente note.

Quoi donc! le principe de toute intelligence, ce principe infiniment puissant, n'aurait-il rien fait de mieux que l'intelligence très bornée de l'homme? Quoi! la terre que nous habitons n'est qu'un point dans l'univers; et parmi tous les êtres qui composent son vaste assemblage, l'homme serait, après le créateur, la première et la seule espèce raisonnable; et le serait au plus haut degré qu'une créature puisse l'être?

C'est ce que les premiers sages de l'antiquité, ces sages qui, à mesure qu'ils étaient plus éclairés se sentaient plus resserrés dans

un cercle étroit de connaissances, ne purent concevoir ni admettre comme possible. Ils conclurent de là qu'il existait entre l'homme et le créateur un très grand nombre d'intelligences plus parfaites les unes que les autres, et toutes supérieures à celle de l'homme 1.

Une nation privilégiée, que Dieu éclaira d'une révélation expresse, donna le nom d'*anges* de divers ordres, à ces intelligences intermédiaires entre Dieu et l'homme. Ce sont les envoyés et les ministres du Très-Haut. Elle leur donna le nom de dieux (*Elhoim*). Tous les savants en conviennent.

Les sages des autres nations placèrent les intelligences supérieures à l'homme, d'abord dans le soleil, cet astre qui, par les ordres du créateur, distribue au monde la lumière, la chaleur, la fécondité; ensuite dans la lune et les étoiles, qui nous éclairent en l'absence de l'astre principal :

1 Je trouve des idées fort approchantes de celles-ci dans la *Bibliothèque choisie* de M. Le Clerc, tome 2, page 403, art. de M. Grew.

ils regardèrent ces intelligences comme étant les principes créés et particuliers du mouvement des astres, par analogie sans doute à la cause intelligente et particulière qui dans l'homme tient le premier lieu, et lui fait exécuter des mouvements volontaires. Ils les regardèrent aussi comme des ministres de l'Etre suprême, qui, suivant ses ordres, gouvernaient toutes les parties de l'univers et veillaient en particulier sur l'espèce humaine, la plus excellente de celles de la terre.

Timée de Locres, Platon, Chrysippe, Plutarque (dont le petit-fils nommé Sextus fut un des instituteurs de Marc-Aurèle) lui avaient transmis cette opinion devenue générale [1].

Mais pourquoi l'antiquité donna-t-elle à ces intelligences le nom de *dieux*, nom qui, suivant nos idées, ne convient qu'au seul être nécessaire et seul intelligent par essence? C'est la seconde question.

1 CICERO, *in Somnio Scipionis*, etc.

Les mots sont de convention. Le sens de celui-ci a varié. Dans nos saintes écritures, le mot *dieu* n'est pas borné à désigner le divin créateur de tout ce qui n'est pas lui ; il est aussi employé à désigner toute autorité supérieure.

Dans l'Exode (VII, 1.) le Dieu suprême dit à Moïse : *Je vous ai établi le Dieu de Pharaon ;* c'est-à-dire, je vous ai donné sur Pharaon une grande autorité.

Dans le psaume 81, ce mot est appliqué aux juges en même temps qu'au Dieu suprême. « Dieu (est-il dit) s'est trouvé dans « l'assemblée des dieux, et il juge les dieux « étant au milieu d'eux ; jusqu'à quand « jugerez-vous injustement?... J'ai dit : « vous êtes des dieux et vous êtes tous en- « fants du Très-Haut, mais vous mourrez, « etc. »

Parmi les païens, Symplicius me paraît être celui qui a le mieux éclairci la difficulté, dans son commentaire du Manuel d'Épictète. Voici comment il s'explique (pag. 367 de la traduction de M. Dacier) :

« Le premier principe étant la cause de « tous les autres, les reçoit et les renferme « tous en lui-même par une seule union. « Il est avant tout, il est la cause des causes, « le principe des principes, le dieu des « dieux... Si quelqu'un (ajoute-t-il) a de « la peine à appeler du même nom ces « principes particuliers et le principe gé- « néral universel, il a raison ; il n'est pas « juste que des principes créés aient le « même nom que celui qui les a produits. « Qu'il appelle donc simplement *principes*, « ces principes particuliers, et qu'il ap- « pelle le général, *principe des principes*... « La cause des êtres étant au-dessus de « toutes choses, n'a point de nom propre « qui puisse l'exprimer et la faire con- « naître... Mais de tous les noms qui ont « été donnés aux êtres qui sont après elle, « nous choisissons les plus précieux et les « plus honorables pour les lui donner ; et « le nom même de *Dieu*, comme je l'ai « déja dit, est emprunté des corps célestes, « etc. »

Ce sont donc ces corps célestes, ou, pour mieux dire, les intelligences qui, selon ce système, les gouvernaient et qui avaient un soin particulier de l'homme, que Marc-Aurèle nomme les dieux visibles, en ajoutant que, quand même ils seraient invisibles comme l'esprit humain l'est, ils n'en mériteraient pas moins d'être honorés.

Nous honorons dans notre religion les divers chœurs des anges, et particulièrement nos anges gardiens, comme étant les saints ministres du Dieu éternel.

Et de leur côté, les philosophes anciens révéraient, sous le nom de dieux, les mêmes intelligences : c'est un fait. Épictète disait [1], au rapport d'Arrien (I, 14.) :

« Dieu a placé près de chacun, pour le « garder, un génie qui ne dort jamais et « qui ne peut être surpris. Pouvait-il nous « donner un gardien plus excellent et plus « soigneux ? Ainsi, quand vous avez fermé

[1] De même Zénon. (Diogène Laerce, liv. VII, § 151.

« vos portes et fait de l'obscurité dans votre « chambre, songez à ne pas dire que vous « êtes seul ; car vous ne l'êtes pas, puisque « Dieu y est et votre génie aussi : ont-ils « besoin de lumière pour voir ce que vous « faites ? »

Marc-Aurèle rapportait tout à l'Être suprême. « M'arrive-t-il quelque chose, di- « sait-il (VIII, 25), je la reçois en la rap- « portant aux dieux, et à cette source com- « mune de toutes choses, d'où procède tout « ce qui se fait. » On trouve dans ce discours deux causes exprimées, *les dieux* et *la source de tout* ; les ministres de la Providence et le Dieu suprême. C'est ce qu'on verra plus amplement au chapitre de la Providence.

Au reste, il regardait les dieux créés comme des modèles de toutes les vertus.

« Les dieux, dit-il (XII, 5), sont très « bons et très justes, et (X, 8) les dieux « ne se soucient pas d'être simplement loués « par des êtres raisonnables, mais de trouver « parmi ces êtres des ames en tout pareilles

« aux leurs..... qui fassent tout ce qui con-
« vient à la raison qui leur est propre. »

Marc-Aurèle était donc bien éloigné d'avoir, au sujet des dieux qu'il adorait avec le peuple, les idées que les poëtes en avaient données : idées proscrites par tous les philosophes, comme étant des fables également fausses et dangereuses pour les mœurs. C'est ce que Platon avait fortement établi dans ses livres *de la République*, et que Cicéron a répété si élégamment.

Mais, dira-t on, le sage Marc-Aurèle, au lieu de détromper le peuple de ses erreurs sur les faux dieux, y entretenait ce peuple, en sacrifiant avec lui aux pieds de leurs statues. C'est la troisième question.

Je n'ai garde de vouloir donner Marc-Aurèle pour un homme aussi parfait qu'un bon chrétien; mais un motif de justice ne me permet pas de taire quelques faits, dont le premier est une belle pensée de Marc-Aurèle *relative à la matière que nous* traitons. Je vais la rapporter, laissant au lecteur le plaisir d'en faire l'application.

« Que je fais peu de cas, *dit-il* (IX, 29), « de ces petits politiques qui prétendent « qu'on peut faire mener à tout un peuple « une vie de philosophes! Ce ne sont que « des enfants. O homme, quelle est ton en- « treprise? Fais de ta part ce que la raison « demande. Tâche même, dans les occa- « sions, d'y ramener les autres; mais ne « compte pas pouvoir jamais établir la Ré- « publique de Platon; sois content si tu « parviens à les rendre un peu meilleurs; « ce ne sera pas peu de chose. Quelqu'un « pourrait-il changer ainsi les opinions de « tout un peuple? Mais sans ce changement « que feras-tu? Des esclaves qui gémiront « de la contrainte où tu les tiendras, des « hypocrites qui feront semblant d'être per- « suadés, etc. »

On peut voir, dans l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé de Tillemont, sous l'empire de Marc-Aurèle, l'attachement furieux des païens pour un culte ancien, seul autorisé par l'état, et qui était encore embelli par de magnifiques spectacles.

Socrate avait dit :

« Vous savez la réponse ordinaire de l'o-
« racle de Delphes à ceux qui demandent ce
« qu'il faut observer pour faire un sacrifice
« agréable aux dieux : *Suivez la coutume*
« *de votre pays,* leur dit-il. » (XÉNOPH., liv. IV ; *des choses mémorables de Socrate*, traduction de Charpentier.)

Ces oracles, vrais ou faux, avaient passé dans l'esprit des philosophes pour une excellente règle de conduite extérieure.

PROVIDENCE, CHAP. IV.

Comment accorder avec une Providence les maux et les désordres apparents de ce monde? Grande question que toutes les générations de l'espèce humaine s'étaient faite, et que Marc-Aurèle a renouvelée à son tour.

Autre question née de celle-là : n'y a-t-il rien qui ait résisté ni qui résiste encore au premier principe de l'ordre du monde?

De plus, Marc-Aurèle parle souvent de destin, de fortune, de nécessité, de liaison et d'enchaînement de causes et d'effets. Ces expressions ne contredisent-elles pas ce qu'il dit ailleurs de la Providence?

Question relative aux précédentes : comment concilier la liberté des êtres raisonnables avec l'arrangement général des corps?

Pour entendre Marc-Aurèle dans la partie principale de son ouvrage, il faut savoir ce qu'il a pensé sur ces quatre points. Plusieurs savants s'y sont trompés, faute d'avoir assez combiné et médité ses pensées. Une des causes de leur méprise a été, sans doute, que Marc-Aurèle, comme on l'a observé sur le chapitre précédent, a souvent raisonné dans la supposition des atomes et du hasard; mais c'était pour se mieux exciter à suivre la raison que tous les systèmes laissent à l'homme, il ne croyait point à ces systèmes.

En général, il m'a paru que Marc-Aurèle, qui n'écrivait que pour lui seul, tenait uni-

quement pour certaines les choses dont il s'était formé une idée très claire et très distincte, et que cependant il ne se refusait point au vraisemblable qui approche plus ou moins du certain, mais sans confondre l'un avec l'autre.

Après ces observations préliminaires, suivons les questions.

I. Sur les maux et les désordres apparents.

Marc-Aurèle donne, à ce sujet, quelques explications très plausibles; mais il ne les donne que pour vraisemblables, et il fait sentir que leur probabilité remonte à deux principes certains qui en sont la clef.

Premier principe. L'Etre suprême est bon.

Marc-Aurèle dit à l'art. 5 de ce chapitre : « On ne peut pas imaginer un Dieu sans « sagesse... Quel motif auraient eu les « dieux de se porter à me faire du mal? » Et à l'article 7 : « La raison divine n'a dans « son essence aucun principe qui la porte « à faire du mal aux êtres qu'elle a produits,

« car elle n'a en soi aucune malice; aussi « ne fait-elle aucun mal, etc. » Et à l'article 1er du chapitre précédent : « C'est « de son propre mouvement que la nature « de l'univers s'est portée à faire le monde, « etc. »

En effet, il n'est pas concevable qu'un ouvrier libre et très puissant ait produit des êtres raisonnables tout exprès pour les rendre malheureux.

Un tyran cruel ne se plaît à faire des malheureux qu'autant que par là il fait montre de la grandeur douteuse de son pouvoir, et qu'il l'assure par la terreur.

L'objet du mal, comme le mal, ne peut, de sa nature, être un bien.

Second principe. Ce grand ouvrier n'a rien mis dans le monde que pour quelque usage, pour quelque fin utile au grand tout ; et l'espèce humaine en fait partie. C'est ici le grand et beau principe de Marc-Aurèle ; on le retrouve presque partout dans son ouvrage, et ce principe est évident. Jamais ouvrier ne mit exprès dans sa machine une

pièce de mouvement sans objet de service. L'auteur du monde est le seul qui connaisse à fond, et son art, et le jeu des pièces dont il a composé le monde. Il lui a été impossible de produire un être aussi parfait que lui. C'est donc une extrême témérité à un petit individu, tel que l'homme, de murmurer contre l'ouvrage, et de le critiquer.

Une tête sage doit se tenir au raisonnement de Marc-Aurèle, et ne chercher, comme lui, aux difficultés qui se présentent, que des explications favorables, parceque toute autre explication ne peut être que fausse.

II. QUESTION : Si quelque chose a pu résister au grand ouvrier.

Sénèque se demande « pourquoi Dieu a « été assez injuste, dans le partage du des- « tin, pour assigner à des gens de bien la « pauvreté, des plaies, une mort cruelle ; » et il se répond que « l'ouvrier ne saurait

« changer sa matière, et qu'elle a com-
« porté ses défauts. »

Marc-Aurèle dit au contraire (VI, 1, VII, 75.) que la matière est obéissante et souple entre les mains de Dieu, et il la compare à de la cire.

En effet, la géométrie démontre que la matière est divisible à l'infini ; et l'expérience nous fait voir que la matière, loin d'avoir de soi aucun mouvement, résiste à nos impulsions. Comment donc la matière pourrait-elle résister à celui qui peut seul et la mouvoir et la diviser à l'infini ?

D'autres philosophes cherchant à expliquer les difficultés de la Providence, avaient supposé deux principes actifs, l'un auteur du bien et de l'ordre, l'autre l'auteur du mal et du désordre. Marc-Aurèle a rejeté cette chimère, par la raison du spectacle toujours uniforme de la nature ; spectacle dont il parle très souvent.

En effet, deux principes égaux et contraires seraient nécessairement en guerre, et l'égalité de leurs forces eût produit le

repos, eût empêché le monde, ou d'exister, ou de se mettre en mouvement.

Ces raisons sont persuasives, au lieu que les arguments métaphysiques de l'école ne touchent point; ils ne font qu'embarrasser.

III. Destin, fortune, etc.

L'article 4 de ce chapitre lève toute difficulté sur ces expressions.

Le destin, ou la fortune, selon Marc-Aurèle, ne sont que « la liaison et l'enchaînement des causes que la Providence régit. »

Cicéron avait dit, après de plus anciens philosophes, que le destin (*fatum*) n'est autre chose que la volonté efficace et la parole de l'Être suprême [1].

On a vu, dans la note sur le précédent chapitre, que les dieux créés ne sont que les ministres de l'Être suprême. Quoique

1 « *Fatum jussum et dictum Dei.* » *De Divinat.* 1; SAINT AUGUSTIN, *de la Cité de Dieu*, V, 9.

ces ministres aient un grand pouvoir, il est borné par les destins; c'est-à-dire, par l'ordre général établi de Dieu: ordre qu'ils ne sauraient déranger. On ne peut l'entendre autrement; et dès-là toutes les belles imaginations d'Homère en ce genre, deviennent très raisonnables.

IV. Sur la liberté ou le libre arbitre.

Les hommes ont souvent détourné des fleuves, aplani des montagnes, creusé de grands lacs, joint des mers séparées; et quoique la pesanteur des eaux les précipite vers les lieux les plus bas, si je resserre dans des tuyaux un petit ruisseau qui tombe de la colline prochaine, je le fais jaillir en l'air, j'en arrose mes fleurs et mes légumes. Je suspens, j'arrête sa course vers la mer; mais la pesanteur générale des eaux subsiste, quoi que je fasse. Je ne saurais la détruire, et la machine du monde n'en va pas moins.

Que conclure de là? L'ordre primitif et

ma liberté sont deux points de fait également constants, que je suis obligé d'avouer, quoique j'en ignore le nœud précis. L'auteur de la nature s'en est réservé la connaissance; il m'est seulement permis d'imaginer que les pièces de la machine du monde ont entre elles du jeu et de la flexibilité jusqu'à un certain point; que ce n'est point un engrenage dur, encore moins une chaîne de fer incapable de prêter.

Tous les stoïciens ont reconnu notre liberté. Ils l'ont même poussée trop loin : mais ils l'ont bornée aux mouvements volontaires du corps, et à notre choix entre le bien et le mal moral. Cependant l'influence, quoique médiocre, de notre pouvoir physique et libre sur la nature, démontre clairement qu'il y a autre chose dans le monde qu'une chaîne matérielle de causes et d'effets.

Presque tout l'ouvrage de Marc-Aurèle suppose ou atteste positivement le fait de la liberté humaine, ainsi que l'existence d'un premier principe intelligent. Un savant qui

l'a traité de matérialiste, n'avait pas fait ces observations. Je n'aime point à critiquer, encore moins un auteur vivant; mais s'il veut bien lire saint Augustin, *de la Cité de Dieu*, il y trouvera (liv. V, chap. 8, 9 et 10), que « dans la philosophie des stoïciens, « l'enchaînement des causes, ni même la « nécessité, n'excluent nullement la provi- « dence ni la prescience de Dieu, ni notre « liberté. »

Avec ces quatre éclaircissements, on ne sera point arrêté dans la lecture des pensées de Marc-Aurèle, qui ont rapport à la Providence.

RÉSIGNATION, CHAP. V.

La raison humaine ne saurait porter plus loin la résignation à la volonté divine que l'a fait Épictète dans Arrien. J'en vais traduire quelques traits que Marc-Antonin semble avoir supposés comme très connus de son temps.

« L'homme honnête et bon.... soumet

« sa volonté à celui qui gouverne l'univers,
« comme les bons citoyens aux ordonnances
« de la ville..... En effet, comment opé-
« rons-nous lorsqu'il s'agit d'écrire? Si je
« veux tracer le nom de *Dion*, voudrai-je
« que le choix des lettres dépende de moi?
« Non : on m'a montré à ne choisir que les
« lettres qu'il faut. Il en est de même en
« fait de musique, comme en général dans
« toutes les choses où il faut de l'art et de
« la science. Il serait inutile de rien ap-
« prendre, si la pratique dépendait de la
« fantaisie de chacun. Me sera-t-il permis
« à cause de ma liberté (le plus grand et le
« premier des biens), de vouloir ceci ou ce-
« la, selon mon caprice? Non, sans doute ;
« car, pour être bien instruit, il faut avoir
« appris à vouloir que chaque chose soit
« comme elle est. Et comment est-elle ?
« Comme l'ordonnateur l'a disposée. Sa
« disposition a été que, pour une bonne
« harmonie du tout, il y eût un été, un hi-
« ver, d'abondantes moissons, de la stérili-
« té, de la vertu, du vice, et toutes les

« autres contrariétés semblables. Mais, di-
« rez-vous, il faut donc qu'Épictète soit es-
« tropié d'une jambe? Vil esclave, est-ce
« ainsi que pour une chétive jambe tu fais
« le procès au monde? La refuseras-tu à
« l'ordre universel? Ne rentreras-tu point
« en toi-même? Ne la cèderas-tu pas de
« bonne grace à celui qui te l'a donnée?
« Murmureras-tu, te fâcheras-tu contre ce
« que le grand Jupiter a arrangé, contre ce
« qu'il a lui-même déterminé et ordonné
« en présence des Parques lorsqu'elles ont
« commencé à filer tes jours? Ignores-tu le
« peu que tu es en comparaison du tout?
« J'entends quant au corps; car, par ta rai-
« son, tu n'es pas de pire condition, ni
« moins grand que les dieux; puisque la
« grandeur de la raison ne se mesure point
« en longueur ni en hauteur, et qu'elle se
« mesure par ses maximes. Ne veux-tu donc
« pas établir ton bonheur dans la partie de
« toi-même qui te rend semblable aux
« dieux? » Epictète, d'Arrien, liv. I. chap. XII, page 72, 77; édition d'Upton).

« Il n'y a point d'homme orphelin ; il y a « un père à tous, qui toujours et continuel- « lement prend soin de chacun. » (Là même, liv. III, chap. XXIV, page 488.)

Epictète ajoute au même chapitre :

« L'homme honnête et vertueux se sou- « venant de ce qu'il est, et d'où il est venu, « et de qui il a reçu l'être, met tous ses « soins à voir comment il remplira les fonc- « tions de son poste, sans jamais quitter « son rang, et docile à tous les ordres de « Dieu. Voulez-vous que j'existe encore « quelque temps? Je vivrai en homme « libre et de noble origine, ainsi que vous « l'avez voulu ; car vous m'avez fait avec « de telles facultés, que rien ne peut m'ar- « rêter dans les choses qui dépendent de « moi. N'avez-vous plus affaire de moi ici? « A la bonne heure. Je n'y ai demeuré « jusqu'à ce moment que pour vous seul ; et « maintenant, pour vous obéir, je m'en « vais. Comment t'en vas-tu? De la façon « dont vous l'avez voulu, comme un être « libre, comme votre bon serviteur, comme

« pénétré de vos commandements et de vos « défenses. Mais pendant que je demeure « ici-bas, quel homme voulez-vous que je « sois? Commandant ou personne privée? « Sénateur ou plébéien? Soldat ou capi- « taine? Précepteur d'enfants ou père de « famille? Dans quelque poste, dans « quelque rang que vous m'ayez mis, je « mourrai mille fois (comme dit Socrate), « plutôt que de l'abandonner. Mais encore, « où voulez-vous que je sois? A Rome, à « Athènes, à Thèbes, aux îles Gyares? « Ah! souvenez-vous seulement de moi, en « quelque endroit que je sois. » (Là même, pages 509 et 510).

SUR LES PRIÈRES, CHAP. VI.

Marc-Aurèle dit ailleurs : « Dans tout « ce que tu entreprends, ne manque pas « d'invoquer le secours des dieux. » (VI, 23 du texte.)

Sénèque disait au contraire [1] : « Qu'est-

[1] *Epître* 31

« il besoin de les prier? Rends-toi heureux « toi-même. Entre en possession du sou- « verain bien, puisque tu le connais. Dans « le moment tu commences à être le com- « pagnon, et non le suppliant des dieux. « Demandes-tu comment t'y prendre? Le « chemin en est sûr, agréable. La nature « t'y conduit. Use des facultés qu'elle t'a « données, et tu deviendras égal à Dieu [1]... « Il est fou de souhaiter ce que tu peux ob- « tenir de toi-même. C'est en vain que l'on « lève les mains au ciel. »

Horace, échauffé par l'exemple des fiers sentiments des stoïciens, disait aussi [2] :

> Jupiter, donne-moi la santé, la richesse;
> Je saurai bien, sans toi, me pourvoir de sagesse.

Sénèque cependant ne dédaignait que les dieux subalternes. Il croyait que sa raison faisait partie de la raison suprême, et dans ce sens il avouait qu'on ne peut être homme de bien qu'avec le secours de Dieu ; qu'une

[1] *Epître* 41.
[2] *Epître* 18 du livre I.

ame ne peut s'élever que par ce secours; que c'est Dieu qui donne les conseils grands et courageux, etc.

Marc-Aurèle était dans le même sentiment que Sénèque sur la nature de la raison humaine, écoulement de celle du dieu des dieux; mais regardant, avec Platon, les dieux subalternes comme les ministres de l'Être suprême, il présumait que ces dieux créés pouvaient aussi venir à son secours.

Voici une belle prière au Dieu suprême, composée par le Platonicien Jamblique. C'est un extrait du dialogue de Platon *sur la prière*, Simplicius l'a rapportée à la fin de son commentaire sur Épictète, sans citer Jamblique ni Platon.

« O mon maître! ô père et guide suprême « de notre raison! je te supplie de rappeler « à notre souvenir la noble origine dont tu « nous honoras, de coopérer avec notre libre « arbitre [1], pour nous purger de la con-

1 *Des Mystères*, à la fin des notes, page 316 de l'édition d'Oxford.

« tagion du corps et de ses passions brutales, « les subjuguer, les faire obéir, et faire « de nos organes un usage convenable à « nos devoirs; pour bien diriger notre « raison, et, en l'éclairant du flambeau de « la vérité, la tenir unie aux principes « éternels et immuables de toutes choses. « Enfin je te supplie, ô mon libérateur! de « dissiper entièrement le nuage qui couvre « les yeux de nos ames, afin que nous con- « naissions bien [1]... et Dieu et l'homme. »

Je finis par une espèce de sermon philosophique d'Épictète dans Arrien, sur la nature de nos prières à Dieu.

« Si nous avions de l'entendement, que « devrions-nous faire en public et en par- « ticulier, que louer et bénir la divinité, « et lui rendre des actions de graces? Ne « devrions-nous pas, en travaillant et en « mangeant, célébrer les louanges de Dieu? « Grand Dieu! c'est vous qui nous avez « donné... ces mains, les organes du manger

[1] Comme dit Homère.

« et de la digestion, la faculté de croître « imperceptiblement, de respirer pendant « le sommeil. C'est ce que nous devrions « chanter en toute occasion, et entonner « notre hymne le plus solennel et le plus « divin, en reconnaissance de ce que Dieu « nous a donné le pouvoir d'atteindre à ces « sublimes connaissances et de les mé- « diter.

« Quoi donc ! puisque la plupart de vous « êtes des aveugles, ne fallait-il pas que « quelqu'un prît votre place, et adressât « pour tous à Dieu, des hymnes de louange ? « Hé ! que puis-je faire, moi qui suis vieux « et boiteux, sinon louer Dieu ? Si j'étais « rossignol, je ferais ce qu'il fait ; si j'étais « cygne, de même ; et puisque je suis un « être raisonnable, il faut que je loue Dieu ; « c'est ma tâche ; je la fais, je ne la quit- « terai pas tant que j'aurai de vie, et je « vous exhorte tous à chanter avec moi. »

« Recourons à Dieu sans objet de desir « ni de crainte, comme un voyageur à celui « qu'il rencontre : *quel chemin faut-il*

« *prendre?* Soit à droite, soit à gauche, « cela ne lui fait rien; il n'aime pas mieux « l'un que l'autre, il ne veut que le plus « court. Allons aussi à Dieu comme à un « guide. Nous ne demandons pas à nos yeux « de nous faire voir ceci plutôt que cela; « usons-en de même.... Esclave que tu es, « ne veux-tu point ce qu'il y a de mieux? « Mais y a-t-il quelque chose de mieux que « ce qui plaît à Dieu? Quoi! tu t'efforces « de corrompre ton juge? de séduire ton « conseiller? » (II. 7, *à la fin.*)

RAISON, CHAP. VII.

J'ai intitulé ce chapitre *Raison divine et humaine*, parceque, suivant Marc-Aurèle (VII, 9.), il n'y a dans le monde qu'une raison et une vérité.

La nature et l'essence de cette raison passent la portée de nos conceptions ; mais son existence a autant de certitude pour nous que l'existence de la lumière, de la pesanteur, du fluide électrique, du ressort,

du mouvement, dont la nature nous est également inconnue.

Les sens ne fournissent à la raison humaine qu'une occasion, un objet et une matière à s'exercer. Notre raison se rendant elle-même attentive, discerne immédiatement le vrai d'avec le faux dans tout ce que les sens lui rapportent; c'est elle qui, séparant les qualités des êtres d'avec ces êtres mêmes, compte, mesure, compare ces qualités en général, faisant abstraction de tout sujet particulier; qui juge de leur égalité ou inégalité, ou de leurs proportions, qui leur assigne des genres, des espèces, et qui démontre à ce sujet des vérités également constantes pour tout ce qui pense dans le monde, à commencer par l'Être suprême.

La raison de Dieu voit sans doute infiniment plus de vérités et les voit infiniment mieux que la raison humaine. Par exemple, Dieu voit infiniment plus de propriétés et de rapports dans les lignes, les surfaces, les solides, les nombres, que nous n'en voyons, et il voit infiniment mieux

que nous, les vérités mathématiques que nous démontrons, puisqu'il les voit en elles-mêmes, sans aucun appareil de preuves, et dans l'essence même des choses. Mais parmi nos démonstrations, il y en a beaucoup entièrement indépendantes des sens, celles, par, exemple, qui ont pour objet des nombres, des proportions abstraites, des qualités indéterminées; et ces démonstrations ne sont pas plus certaines en Europe qu'en Asie, ni dans la pensée de Dieu que dans celle des hommes, ou de toute nature intelligente.

Ainsi la vérité est une, et il n'y a qu'une raison: c'est-à-dire une seule source de cette lumière commune et universelle, qui partout est la même : source nécessaire, existant par soi, et immuable. Nous lui connaissons très clairement ces attributs, quoique sa nature, et la façon dont elle se communique aux intelligences particulières, soit incompréhensible; mais, de toute nécessité, un effet universel suppose une cause de même genre.

Socrate et Platon reconnurent, comme un principe fondamental, cette unité de raison et de vérité que Marc-Aurèle adopta.

S. Augustin, parfaitement instruit de la philosophie ancienne, reconnaît qu'aucun philosophe *n'a si fort approché de notre doctrine que les Platoniciens* [1]. Et quoique les vues, tant de Platon que de S. Augustin, se soient portées un peu plus haut que celles de Marc-Aurèle, elles vont servir à appuyer celles de notre sage prince.

« Il n'y a pas, dit S. Augustin, plusieurs « sagesses, mais une seule [2]. Ce que les « yeux de deux hommes voient en même « temps, n'appartient pas à l'œil de celui-« ci ou de celui-là; c'est une troisième « chose où se portent les regards de ces « deux hommes.... On ne peut nier qu'il « n'y ait une vérité immuable qui renferme « tout ce qui est immuablement vrai, vérité « que tu ne saurais appeler tienne ou

1 *De la Cité de Dieu*, VIII, 4 et 5.
2 *De la Cité de Dieu*, XI, 10. Voir aussi X, 2.

« mienne, ni d'aucun autre homme. C'est, « ajoute S. Augustin, une sorte de lumière « qui, d'une façon admirable, est en même « temps secrète et publique ; elle est tou- « jours présente, et s'offre en commun à « tous ceux qui contemplent les vérités im- « muables [1]. »

Il y a dans S. Augustin un très grand nombre de passages semblables, sur lesquels Malebranche fonda son système, *que nous voyons tout en Dieu ;* système qui vient d'être renouvelé par un gentilhomme Breton, de beaucoup d'esprit et fort nourri de la lecture de Saint-Augustin [2].

Tous ont cité un passage de S. Jean l'évangéliste, qui, en parlant du VERBE, ou de la sagesse incréée, lui donne le nom de *vraie lumière qui éclaire tout homme dès qu'il vient en ce monde.* Et Marc-Aurèle, avant S. Augustin, avait puisé son idée d'une seule raison universelle, dans les

[1] S. AUGUSTIN, *de liber. arbitr.*, II, 12.
[2] M. de Keranflech.

mêmes sources que lui, peut-être même (ce qui surprendra) dans ce passage de S. Jean l'évangéliste ; car ce même passage lui avait été expliqué par S. Justin, philosophe et martyr, dans les apologies qu'il fit du christianisme devant ce prince.

Ce saint homme, qui cherchait à concilier aux chrétiens la faveur de Marc-Aurèle, l'assura qu'ils reconnaissaient aussi une raison divine qui se communique à tous les hommes.

Il y a dans cette apologie de S. Justin, deux passages dont je vais rappeler d'abord le second, pour faire mieux entendre le premier. S. Justin y distingue les philosophes qui ont eu soin « de régler leur vie « sur quelques raisons qu'ils ont recueillies « de la raison semée partout, » d'avec les chrétiens qui ont réglé « leur vie sur la « connaissance de la contemplation de la « raison entière, c'est-à-dire de Jésus-« Christ. »

Dans un autre passage il dit : « Nous avons « appris et nous avons déja déclaré que

« Jésus Christ, fils aîné de Dieu, était « cette raison qui se communique à tout le « genre humain ; et ceux qui ont vécu avec « la raison, sont chrétiens, comme l'ont été « (en cela) parmi les Grecs, Socrate, Hé- « raclite et leurs semblables [1]. »

Cette restriction *en cela*, n'est pas dans le texte de S. Justin ; mais c'était sans doute sa pensée, comme il est prouvé dans la préface du père Bénédictin, auteur de l'édition [2].

1 S. JUSTINI *Apologia*, n° 46, édition de 1742, pages 71 et 94.

2 S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE dit que « Dieu a fait, avec « les hommes, en quelque sorte, trois alliances; l'une avec « les gentils, l'autre avec les juifs, et la troisième avec les « chrétiens. Il a été servi et honoré par les uns et par les « autres *chacun à sa manière*. Il a donné aux gentils la « philosophie, et la loi aux juifs, et de ces deux peuples « il en a composé son église ; réunissant, pour ainsi dire, « en une les trois alliances, qui *sont toutes trois fondées* « sur la parole du même Dieu. Car de même qu'il a donné « les prophètes aux juifs, de même il a accordé aux « gentils les philosophes qui sont comme leurs pro- « phètes. » (D. CALMET, *dissertation sur les gentils*, en tête des Epitres de S. Paul, tome 1, in-4°, p. lxvj, édition de 1730, où il cite les textes grecs de S. Clément.

Quoi qu'il en soit de l'origine des pensées de Marc-Aurèle sur l'unité de la raison, ce prince la reconnaît en cent endroits. (VI, 14; VII, 9, etc.) Il compare (XII, 30) la raison universelle à la lumière du soleil, qui, quoique divisée, est partout la même.

La raison de l'homme est, selon lui, *détachée* du grand Jupiter qui l'a donnée à chacun pour gouverneur et pour guide. (V, 7.)

C'est un *écoulement* de celui qui gouverne le monde. (II, 4.)

Tous les hommes ont une *portion* de cette substance *divine* (II, 1.) Et nous trouvons dans la Bible des expressions semblables. Nous y lisons que la « sagesse est « une vapeur de la vertu de Dieu, et une « effusion toute pure de la clarté du tout-« puissant.... un éclat de la lumière éter-« nelle. » (Livre *de la Sagesse*, VII, 25, 26.)

Au surplus, Marc-Aurèle regarde l'ame de chaque homme comme existant séparément, de même que les différentes mers

ont chacune leur bassin ; mais il croit que nos ames font partie d'un même élément spirituel, comme toutes les mers appartiennent à l'élément de l'eau ; et que de plus une même raison les éclaire toutes, comme la lumière du soleil éclaire la terre et les mers, (IX. 8).

En suivant cette comparaison de Marc-Aurèle, on peut dire que la raison universelle éclaire les habitants de toutes les villes, villages, et campagnes de la terre; mais que le philosophe en a fait comme de la lumière du soleil : il divise celle-ci par le secours d'un prisme, il la décompose en ses éléments, il découvre dans l'ordre de ces éléments une portion diatonique, et il les combine en mille manières différentes, pour en tirer de nouvelles couleurs.

L'excellence de la raison humaine dépend de l'usage que nous en savons faire.

Surtout on découvre dans notre raison le principe divin et obligatoire de la loi naturelle, ainsi qu'on le verra sur le chapitre suivant. C'est ce qu'il y a de plus

admirable dans la philosophie de Marc-Aurèle.

LOI NATURELLE, CHAP. VIII.

Nous sommes composés d'un esprit et d'un corps.

Nous vivons en société.

Nous faisons partie du monde.

Tel est à notre égard l'état des choses établi par la nature.

Un stoïcien se demande : *pourquoi suis-je fait?* Et il se répond : *pour vivre conformément à la nature*. C'est ma loi naturelle, c'est ma condition, ma constitution, et, pour ainsi dire, ma structure.

1° *J'ai un esprit et un corps.*

En vain je rechercherais quelle est leur nature. Je sais que la connaissance intime de leurs essences passe ma portée. Mais quelles sont leurs fonctions? L'un pense; l'autre est une machine organisée, qui se meut et se nourrit. J'aperçois d'abord ces grandes différences. Mais pour connaître ma loi, il faut que je porte mon at-

tention plus avant ; et comme je vois que ces deux substances sont unies par des liens et des rapports dont la nature passe aussi ma portée, sans chercher à la définir, je m'arrête uniquement aux effets de qualité morale que j'éprouve, et qui me sont communs avec tous ceux de mon espèce.

D'un côté j'ai des passions de colère, d'amour, de desir, d'aversion, de plaisir, de douleur ; et de l'autre, je sens en moi une faculté fort curieuse de connaître le vrai et la juste valeur des choses, qui examine toutes mes imaginations, qui raisonne, décide, choisit librement, jusqu'à préférer, si elle veut, le désagréable à ce qui plaît, dans la seule vue de se procurer à elle-même sa liberté. Je conclus de là que cette faculté est la principale partie de moi-même, et que je peux distinguer en moi, comme dans un cavalier, l'homme d'avec le cheval. Mes appétits naturels sont les fantaisies du cheval ; mais le cavalier les réprime, guide et gouverne le cheval. Or ce cavalier n'est autre chose que la raison divine et humaine,

dont il a été traité au chapitre précédent. Voilà donc mon vrai législateur : la raison commune et universelle, dont Marc-Aurèle a parlé ci-dessus.

Voyons encore, en rapprochant plusieurs pensées éparses de Marc-Aurèle, ce qu'il pensait du suprême législateur de l'homme.

« Il n'y a qu'un Dieu qui est partout... une « seule loi qui est la raison commune à tous « les êtres intelligents. » (VII, 9.)

« L'esprit de chacun est un dieu, et une « émanation de l'Être suprême. » (XII, 26.)

« Celui qui cultive sa raison doit être « regardé comme un prêtre et un ministre « des dieux, puisqu'il se consacre au culte « de celui qui a été placé au dedans de lui « comme dans un temple » (III, 4.)

Il se garde bien de « faire injure à ce « génie divin qui habite au fond de son « cœur.... il se le conserve propice et favo- « rable, en lui faisant modestement cortége « comme à un dieu. » (III, 16.)

« Dédaigne tout le reste, pour t'occuper « uniquement du culte de ton guide et de

« ce qu'il y a de divin en toi. (XII, 1).

« Sois docile aux inspirations de ce génie « émané de la substance du grand Jupiter, « qui l'a donné à chacun pour gouverneur « et pour guide : c'est notre esprit et notre « raison. (V, 27).

« Que le dieu qui est au dedans de toi « conduise et gouverne un homme vrai- « ment homme.... tu ne verras rien de « meilleur que le génie qui réside en toi, « qui commande à tes propres desirs. (III, 5 et 6).

« Une même raison nous prescrit ce qu'il « faut faire ou éviter. C est donc une loi « commune qui nous gouverne. Nous som- « mes donc des citoyens qui vivons ensemble « sous la même police. » (III, 4).

Mais, dira-t-on, ces magnifiques idées portent-elles sur un fondement solide? Est-il bien certain que la raison nous prescrive clairement ce qu'il faut faire ou éviter? Nos idées venant toutes des sens, ne font-elles pas illusion à la raison? Nos expressions générales ne sont-elles pas des inventions hu-

maines et arbitraires? Notre science ne se réduit-elle point à une simple expérience? Que voit-on dans nos raisonnements? Que des identités de propositions, où l'on ne fait que répéter ce qui était déja dans nos définitions ou nos suppositions.

Je laisse aux métaphysiciens ces disputes presque interminables. Il s'agit simplement ici de règles de mœurs. Je les trouve dans l'expérience d'un sentiment moral, reconnu pour constant par tous les hommes et dans tous les siècles. Je m'arrête au seul fait. Il me sera toujours impossible de douter sérieusement de la différence qu'il y a de la bienveillance à la haine, de la sincérité au mensonge, de ce qui est honnête à ce qui est honteux, de la bonne foi à la trahison, de la reconnaissance à l'ingratitude, du bienfait à l'injure, de la justice à l'injustice, de la modération à l'intempérance, du courage à la lâcheté, etc. Je ne peux pas plus douter de ces vérités de sentiment, que de ma propre existence. L'opposition ne se trouve dans les mots, que parcequ'elle est

foncièrement dans les choses et dans les mouvements de mon cœur. Des gens d'esprit pourront m'embarrasser à répondre sur mille arguments spécieux. En attendant que j'y trouve une réponse, je ne pourrai me défendre d'agir conformément à ces notions que je retrouve sans cesse dans mon ame, dans celles de toutes les générations d'hommes depuis les temps les plus reculés, dans la conduite même de ces gens d'esprit, dont les subtilités m'embarrassent.

Supposons qu'un tyran m'ordonne, me force d'être menteur, injuste, perfide, ingrat, lâche; la loi de mon cœur réclamera sans cesse contre sa violence. Jamais une loi injuste en soi ne subjuguera ma raison. Ces règles de mes pensées, de mes affections, de ma conduite, ne m'obligent point en vertu d'un pouvoir supérieur qui ait fait publier ses ordres. Leur lien primitif est dans la nature des choses, dans les rapports de convenance ou d'opposition qui existent entre elles. Ma raison les y voit comme un résultat nécessaire de la comparaison qu'elle

en fait, et elles sont accompagnées d'un sentiment d'attrait ou d'aversion, qui entraîne, avec une sorte de nécessité, mon désir ou ma fuite.

Par exemple, je ne saurais mentir sans que la contrariété de l'action de ma langue, avec l'impression que fait sur moi la vérité connue, ne cause dans mon ame un combat, une division, un secret reproche du lâche abus que je fais de ma faculté de parler; et si je ments à mon ami, à mon bienfaiteur, à celui qui m'a aidé par sa sincérité, ou si je ments par intérêt, à dessein de ruiner l'honneur ou la fortune d'un autre, une secrète voix crie au fond de mon cœur : tu es un méchant, un traître, un ingrat, un perfide, un homme indigne de ta raison. Ce cri d'une vérité que je ne peux me dissimuler me suit partout, m'avilit à mes propres yeux, me perce l'ame.

Que si, par l'effet d'une malheureuse habitude de méchanceté, je me suis endurci, si je suis devenu presque insensible à ces reproches de ma raison; celle de tout le

genre humain, révoltée et liguée contre moi, me punit de ce double vice par un mépris universel, par la défiance, l'opprobre, la haine, le refus de secours mutuels. Mille occasions, sans cesse renaissantes, aigrissent et renouvellent ma peine ; au lieu que si je suis vertueux, ma récompense est une délicieuse paix de l'ame ; je recueille les fruits de la confiance de tous mes concitoyens, etc.

Ce sont là tous les caractères d'une vraie loi. Mon législateur est la raison divine, qui éclaire la mienne. La sanction de cette loi naturelle est dans mon cœur. Elle me lie par des peines et des récompenses également naturelles : et tout cela est immuablement fondé sur la nature même des choses [1].

3° *Nous vivons en société.*

Les stoïciens ont donné à ce mot de *so-*

[1] Epictète dans Arrien dit :

« Il y a une loi divine, très forte et inévitable, qui « inflige les plus grandes punitions aux plus grands « manquements. Que prononce-t-elle.....? Que celui « qui désobéit au gouvernement divin soit dégradé, qu'il

ciété beaucoup plus d'étendue que nous ne faisons. La principale partie de l'homme est sa raison, et il n'y a dans le monde qu'une raison, dérivée de la raison de l'Être suprême qui illumine tout être intelligent, savoir, les dieux créés et les hommes; car ce qui est vrai pour l'une de ces classes, l'est pour toutes. Ainsi, la raison de chaque homme se trouve en société, non-seulement avec celle de ses semblables, mais encore avec celle des intelligences supérieures à l'homme, à commencer par l'auteur de tout; idée sublime, dont il est aisé de sentir l'extrême utilité dans la morale: elle tend à nous inspirer le plus grand respect et la plus grande docilité pour la source de cette lumière, qui est notre loi commune.

Au surplus, il n'y a point de philosophe qui ait plus amplement ni mieux traité que Marc-Aurèle les principes de la société qui unit tous les hommes.

« soit esclave, qu'il soit rongé de remords..... en un « mot qu'il soit malheureux, qu'il pleure. » Liv. III. 24, page 496, d'Upton.

L'auteur du *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes* [1], a reproché à ceux-ci de n'avoir pas connu l'*amour du prochain*.

L'auteur sans doute n'avait pas lu Marc-Aurèle, ou bien il l'avait lu avec une extrême prévention. Marc-Aurèle va jusqu'à vouloir que l'on pardonne à ceux qui nous offensent, et même qu'on les aime. « Moi, « dit-il, qui sais bien quelle est la nature « de celui qui me manque, et qu'il est mon « parent, non par la chair et le sang, mais « parcequ'un même esprit nous anime; « esprit qui fait partie de la substance de « Dieu même, et que nous possédons éga- « lement... Il est impossible que je me fâche « contre un frère, ni que je le haïsse; car « nous avons été faits tous deux pour agir « de compagnie, à l'exemple des deux pieds, « des deux mains, des deux paupières, des « deux mâchoires. Ainsi il est contre la na- « ture que nous soyons ennemis, et ce se-

[1] Livre in-12 du P. Mourgues, jésuite de Toulouse, contenant une traduction du Manuel d'Epictète.

« rait l'être que de se supporter l'un l'autre « avec peine, et de se fuir. » (II. 1, 13. XII. 26).

« C'est une vertu particulière à l'être rai- « sonnable, d'aimer ceux même qui l'offen- « sent. » (XII, 22).

On dit encore que les hommes sont nés en état de guerre.

Reprenons l'exemple du cavalier.

Son cheval veut manger de tous les pâturages, sans respecter aucune propriété. Mais la raison du cavalier lui fait respecter la propriété des pâturages d'autrui, comme une loi fondamentale. Le cheval représente les premiers mouvements de toutes les passions; au lieu que la réflexion du cavalier, par un intérêt plus éclairé, lui dit : Ne faisons jamais aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent.

3° *Nous faisons partie du monde.*

Les stoïciens ont tiré de cette vérité incontestable, de merveilleuses conséquences. Pour les faire entendre, prenons encore l'exemple du cavalier.

Le terrain sur lequel je marche est souvent inégal, boueux, difficile, et je suis exposé aux intempéries de l'air, à la pluie, aux orages, au tonnerre; mon cheval bronche et se blesse; je me trompe de chemin, etc. Tous ces accidents, dit Marc-Aurèle, sont *des accompagnements de choses belles et bonnes* (VI, 36), et ne sont même des accidents que parceque j'ignore le rapport, et, pour ainsi dire, l'engrenage de toutes les pièces qui entrent dans la composition et le jeu de la grande machine du monde. Je n'y étais pas quand Dieu le fit, mais je suis sûr qu'il n'y a rien mis de mauvais en soi, et qui ne soit utile au grand tout; or, puisque je fais partie du tout, il est de la loi naturelle qu'ayant reçu le bienfait de l'existence, j'en accepte les charges. Si je pensais autrement, je n'en serais pas moins incommodé, et je le serais sans la consolation qu'apportent ces pensées.

Enfin les stoïciens tirent de cette vérité, que nous faisons partie du monde, la loi que nous avons droit de jouir de toutes les

richesses de la nature et de l'art, avec les seules restrictions que la société et la raison exigent de nous, et à condition de bénir la main qui nous les présente. La loi fondamentale de la société est de respecter les possessions d'autrui; et la loi de la raison pour nos jouissances, se trouve dans cet éloge que fait Marc-Aurèle de l'empereur Tite-Antonin : « Il usait, sans faste et sans « façon, des commodités qu'une grande for- « tune offre toujours abondamment, et d'un « air à faire connaître qu'il s'en servait « uniquement parcequ'elles se présentaient. « Il mérita qu'on lui appliquât ce qu'on dit « de Socrate, qu'il avait la force de se pas- « ser et de jouir indifféremment des choses « dont la plupart des hommes ne peuvent « ni manquer sans tristesse, ni jouir sans « excès. »

Cependant il faut être attentif à se respecter soi-même dans ces jouissances. « Tu « as en toi-même (disait Epictète) quelque « chose de divin. Pourquoi déroges tu à ta « noble origine?..... Ne veux-tu pas te sou-

« venir quand tu manges, qui tu es, toi qui « manges, et qui te nourris? Quand tu uses « des droits de mariage, qui tu es, toi qui « uses de pareils droits? Et de même quand « tu es en compagnie, que tu prends de « l'exercice, que tu parles avec quelqu'un, « ah malheureux! tu ne sais pas que tu « portes partout un Dieu? Crois-tu que je « veuille dire une figure argentée ou dorée? « C'est Dieu même que tu portes dans ton « sein, et tu ne songes pas que tu le pro- « fanes par des pensées honteuses, par de « vilaines actions? Tu n'oserais faire ce que « tu fais devant une image de Dieu; et « c'est en présence de Dieu qui habite en « toi, qui voit et entend tout, que tu ne rou- « gis pas d'avoir ces pensées et de faire ces « actions! Oh que tu connais mal quelle « est ta nature! Oh que tu mérites bien la « colère céleste! » (*Epictète d'Arrien*, II, 8). Telles sont les lois naturelles des stoïciens. C'est ce qu'ils appellent vivre conformémen à la nature.

SUR LE SUICIDE, CHAP. XII.

Le style stoïcien de l'article XXIV, et d'un ou deux autres qu'on verra dans la suite, doit être interprété par les endroits où il est expressément traité de la mort, et entendu avec adoucissement; comme si Marc-Aurèle eût dit : « Je ne survivrais point « à la honte insoutenable d'avoir manqué « sciemment et de mon plein gré à un de- « voir essentiel. »

Marc-Aurèle dit ailleurs :

« Ne méprise point la mort.... Il est d'un « homme sage de n'être sur ce sujet ni « léger, ni emporté, ni fier et dédaigneux, « mais *d'attendre la mort* comme une des « fonctions de la nature..... comme tu « attends que l'enfant, dont ta femme est « enceinte, vienne au monde. »

Dans un autre endroit, après une vive et touchante description des misères de la vie, il ajoute :

« On est réduit à se consoler soi-même, « en attendant sa propre dissolution; mais

« il faut l'attendre sans se chagriner du re-
« tardement. »

Ces mots, « n'être ni léger, ni emporté,
« ni fier et dédaigneux sur la mort, ne
« point la mépriser, mais l'attendre sans se
« chagriner du retardement, » sont une condamnation formelle du suicide, puisqu'il est toujours l'effet de ces sentiments réunis ; et Marc Aurèle montre constamment cette façon de penser modérée et ferme sur l'attente de la mort naturelle. Il ne pensait donc pas sur ce point comme le commun des stoïciens parlait.

Juste-Lipse, dans son introduction à la philosophie stoïcienne, a fait le dénombrement de douze cas, où, suivant Sénèque, Stobée, Epictète, et même Platon, un homme sage pouvait et devait sortir de la vie. Les objets de ces cas sont la patrie, un ami, mauvaise fortune, douleurs très vives, mutilation, maladie incurable, pauvreté extrême, état de craintes continuelles, ignominie, âge décrépit, impossibilité de vivre honnêtement et d'être utile à la société.

Mais consultons la raison.

Un honnête homme, pénétré d'un sentiment très vif d'honneur ou d'amitié, peut et doit s'exposer à une mort presque certaine dans le cas d'une légitime défense. Personne n'en doute : mais se tuer soi-même est une action toujours inutile, ou bien lâche et dictée pa la fureur. On vient de voir que Marc-Aurèle la condamne, il n'adopte nulle part la doctrine de suicide dans le cas de mauvaise fortune, etc. Voyez le chapitre des forces de l'ame contre la douleur, et cent autres passages.

On expliquera plus bas ce qu'il pense de l'état d'une vieillesse décrépite [1]; et quant aux derniers cas, si une force irrésistible empêche le sage de faire des actions honnêtes et utiles, j'avoue qu'à prendre à la lettre ce que dit Marc-Aurèle, il semblerait être tout à fait stoïcien. Mais ce serait le faire tomber en contradiction avec lui-même, et il est bien plus raisonnable de le concilier.

[1] Chap. XXXVII, 31, et XXXIV, 19.

Marc-Aurèle ne saurait être soupçonné, comme les autres stoïciens, d'avoir voulu briller aux yeux du public par une fierté d'ame affectée. Il pensait ce qu'il disait, puisqu'il ne disait rien que pour lui seul. L'habitude du langage stoïcien l'a entraîné deux ou trois fois; mais il faut expliquer ces endroits par sa vraie façon de penser, qu'il développe ailleurs.

Il me paraît impossible d'imaginer un cas précis où l'impression d'une force irrésistible nous empêchant de faire une action honnête, on fût obligé de se tuer. Quelque cas que l'on suppose, on ne sera jamais obligé qu'à faire d'extrêmes efforts et à tout risquer. Mais alors, suivant Marc-Aurèle, l'effort devient l'action honnête qu'on s'était proposée [1]. C'est ce qu'il répète fort

1 Fais des actions justes..... Si quelque force t'en empêche, tourne ton ame à la patience et à l'égalité. Sers-toi de l'obstacle pour exercer une autre vertu. Souviens-toi que ton desir n'était que conditionnel, et que tu ne voulais pas l'impossible. Que voulais-tu ? Un certain effet de ton desir, et tu l'obtiens : ce desir de-

souvent. Il faut donc l'expliquer avec l'adoucissement que j'ai dit.

DE LA DOULEUR, CHAP. XII.

Socrate sentant du plaisir à se frotter la jambe meurtrie par la chaîne qu'on venait de lui ôter, disait agréablement à ses amis désolés et pleins de respects pour une ame si haute [1]:

« Il me semble que ce qu'on appelle plai-
« sir est une chose bien singulière, et
« qu'elle s'accorde merveilleusement avec
« la douleur, qu'on croit pourtant qui lui
« est fort contraire, parcequ'elles ne peu-
« vent jamais se rencontrer ensemble dans
« un même sujet. Néanmoins si quelqu'un
« a l'une des deux, il faut presque toujours
« qu'il ait aussi nécessairement l'autre,
« comme si elles étaient liées naturellement.
« Si Ésope avait pris garde à cette vérité,
« il en aurait peut-être fait une fable, et il

vient la chose. (Chapitre XXVI, *des obstacles à faire le bien*, §. 4.) On peut encore voir ici XIX. 21; XXVI, 2; XXVII, 20; XXXIII, 3.

1 PLATON, dans le *Phédon*.

« aurait dit que Dieu ayant voulu accorder « les deux ennemis, et n'ayant pu y réussir, « se contenta de les lier à une même chaîne ; « en sorte que depuis ce temps là quand « l'un arrive, l'autre le suit de bien près, « comme je l'éprouve aujourd'hui ; car la « douleur que la chaîne m'a fait souffrir à « cette jambe est suivie présentement d'un « fort grand plaisir.

Marc-Aurèle distingue dans l'homme, 1° ce qu'il a de commun avec les animaux : un corps avec des organes pleins d'esprits en mouvement, et qui sont encore agités par la voie des sens ; c'est le siége des passions. 2° l'intelligence et la raison, qui dirige en lui une volonté pleinement libre et indépendante.

Cette partie supérieure peut être importunée par le tumulte des passions, à cause de son union avec la partie animale ; mais elle est toujours maîtresse de les dominer, et de conserver de la sérénité pour juger sainement de tout ce qui se passe, et pour déterminer sa volonté à tout ce qu'il lui plaît.

Sur quoi S. AUGUSTIN a fait cette excellente remarque :

« Il n'y a point ou fort peu de différence « (dit-il) entre le sentiment des stoïciens et « celui des autres philosophes touchant les « passions; car les uns et les autres pré- « tendent qu'elles ne dominent point sur « l'ame du sage; et quand les stoïciens di- « sent que le sage n'y est point sujet, ils « n'entendent autre chose par-là, sinon que « sa sagesse n'en reçoit aucune atteinte, et « qu'elles arrivent au sage sans néanmoins « troubler la sérénité de son ame par la « présence des choses qu'ils appellent *com-* « *modités* ou *incommodités*. » (Traduction de *la Cité de Dieu*, IX, 4.)

Cette sérénité dépend du pouvoir de la volonté sur la douleur, soit à l'aide de la raison, soit même sans le secours de la raison, ainsi que l'observe Marc-Aurèle, article XII de ce chapitre. Nous avons un exemple de ce dernier genre de force dans les sauvages les moins spirituels de l'Amérique. On sait qu'étant pris prisonniers par

leurs ennemis, ils souffrent les plus cruels tourments sans verser une larme, sans laisser échapper un soupir ; ils chantent même, et narguent leurs bourreaux. De jeunes Lacédémoniens donnèrent autrefois des exemples d'une pareille fermeté [1].

C'est un fruit de l'éducation. Oh ! que la nôtre est molle !

Cependant le sage n'est point insensible; Marc-Aurèle le reconnaît à l'article IX. Sénèque avait dit avant lui (lorsqu'il était de sang froid, et qu'il ne traçait pas le portrait gigantesque de Caton ou d'un sage idéal) :

« Notre sage surmonte ce qui l'incom-
« mode, mais il le sent [2]. Je ne mets point
« le sage (disait-il) hors de la sphère de
« l'homme, et je ne prétends pas qu'il soit
« inaccessible à la douleur comme un ro-
« cher qui ne peut rien sentir [3]. Le plus

1 CICER., *Tuscul. quæst.*, n° 14.
2 *Epître* IX.
3 *Epître* LXXI.

« haut degré de vertu ne fait pas perdre le « sentiment ; mais le sage ne craint rien, et, « sans se laisser vaincre par ses douleurs, « il les considère comme d'un lieu élevé [1]. »

Sénèque ajoute :

« Le sage ne regarde comme un bien la « patience dans les tourments, et la modé- « ration dans les maladies, que pour les cas « de nécessité [2]. Il méprise tout ce qui dé- « pend de l'empire du sort ; mais s'il en a « l'option, il choisira la situation la plus « douce, et en jouira [3]. »

Il y a plus de deux mille ans que l'on raille les stoïciens pour avoir refusé le nom de mal à la douleur.

Quoiqu'il en soit des autres, Marc-Aurèle, article VIII de ce chapitre, reconnaît que la douleur est un mal pour la partie animale de l'ame ; et la distinguant ensuite de la partie supérieure, il dit que la douleur

1 *Epître* LXXXV.
2 *Epître* LXVI.
3 *De vitâ beatâ*, XXV, 5.

n'a rien de commun avec l'entendement et la volonté, qui en effet ne sont susceptibles, de leur nature, que du mal moral de l'ignorance, ou de l'erreur, ou du vice.

Cette distinction est évidemment juste et vraie ; et c'est en conséquence de ce principe que Marc-Aurèle se joignant aux autres stoïciens, soutient, avec eux, que la partie supérieure de l'ame est assez forte pour vaincre l'importunité du sentiment : 1° par la seule force de la volonté, comme on l'a déja dit ; 2° par le secours de la raison.

Sur le pouvoir de la volonté, Marc-Aurèle eut en vue, sans doute, l'exemple que nous avons cité des jeunes Lacédémoniens. Nous y avons joint celui des sauvages américains. On peut leur associer encore bien des exemples modernes d'hommes assez courageux pour avoir supporté, sans faiblesse, le fer et le feu de la chirurgie. Ce même courage leur servait à souffrir beaucoup moins que ne souffrent ces ames faibles, qui, s'abandonnant à toute leur mollesse, ne font qu'accroître leur sensibilité : cette

lâcheté en a tué plusieurs que le courage eût sauvés [1].

Les grandes ames ont de plus le motif de l'honneur. Les stoïciens observent que la douleur n'a rien de honteux; qu'on ne doit rougir que de l'ignorance, de l'erreur ou du vice, seuls maux que la partie principale de l'ame soit capable d'éprouver, et que c'est dans cette partie de l'ame que consiste essentiellement l'homme.

Parmi nous-mêmes, sans le secours d'aucune philosophie, y a-t-il quelques maux qu'un homme de guerre, que tout autre homme d'honneur ne préfère à une lâcheté? C'est une pareille disposition d'esprit qui a souvent rendu les tortures inutiles pour arracher le secret d'un ami, d'un sujet fidèle à son prince, et (pourquoi le dissimuler?) d'un brigand même, en faveur de son complice.

Telle est donc le pouvoir de la volonté

[1] Cicéron adopte la plupart de ces raisons dans ses *Tusculanes* première et seconde.

seule, ou presque seule, et destituée du secours de la philosophie.

Mais la nécessité qu'il y a d'éprouver dans la vie mille accidents fâcheux, fournit encore à la raison et à la volonté d'autres secours; car ce n'est point là une nécessité purement violente et tyrannique, c'est une nécessité raisonnable et relative à l'ordre général de la Providence.

Un peu avant Marc-Aurèle, Epictète avait dit :

« Les dieux n'ont mis en notre puissance « que ce qu'il y a de plus excellent en « nous, et qui est fait pour nous comman- « der, savoir, la liberté de faire un bon « usage de notre faculté de penser. Ils n'ont « pas mis les choses extérieures en notre « pouvoir. Est-ce qu'ils ne l'ont pas voulu? « J'estime que s'ils l'avaient pu, ils nous « auraient aussi rendus les maîtres de tout « le reste; mais absolument ils ne pou- « vaient pas faire qu'étant, sur la terre, « liés à un corps tel que nous l'avons, et « associés, comme nous le sommes, à un

« monde d'êtres divers, nous ne fussions « pas assujettis à l'impression des objets « extérieurs [1]. »

Epictète aurait pu ajouter que la douleur est même un bienfait de la nature : la douleur nous avertit, avec une extrême promptitude, de pourvoir à la conservation de notre vie. Sans l'avertissement de la douleur, nous nous laisserions brûler par le feu, au lieu de nous en laisser réchauffer simplement ; l'insensibilité nous aurait perdus.

Epictète avait ajouté une autre considération. Elle est en style très familier, mais d'un sens profond.

Voici son raisonnnement :

« Dans quel sens peut-on dire que parmi « les choses qui nous viennent du dehors, « les unes sont selon la nature, et les autres « contre? Par exemple, en nous supposant « tout-à-fait séparés de la société des êtres, « je dirai qu'il est selon la nature que

[1] Epictète d'Arrien, liv. 1, chap 1.

« mon pied ne soit point altéré ni souillé ;
« mais si nous considérons ce pied comme
« un pied, et non comme une partie sé-
« parée, il faudra qu'il lui arrive tantôt de
« s'enfoncer dans la boue, tantôt d'être pi-
« qué d'une épine, quelquefois même d'être
« coupé pour le bien de tout le corps ; car
« autrement ce ne serait pas mon pied. Il
« *faut en dire autrement de notre per-*
« sonne. Qui es-tu ? Un homme. Si tu te
« considères comme un être à part, il est
« selon la nature que tu vives jusqu'à la
« vieillesse, que tu sois riche, que tu te
« portes bien. Mais si tu te considères
« comme un homme qui fait partie d'un
« monde, il te faudra, dans ce rapport, ou
« être malade, ou être nautonnier et ris-
« quer ta vie, ou être pauvre, ou même
« quelquefois mourir jeune. Pourquoi donc
« te fâches-tu ? Ne sais-tu pas que, comme
« un pied séparé du corps n'est plus un
« pied ; de même un homme séparé du
« tout n'est plus un homme ? Car enfin
« qu'est-ce qu'un homme ? Une partie de

« la ville ; premièrement de celle qui est « composée des dieux et des hommes ; et « puis une partie de la société qui le touche « de plus près, et qui est une petite image « de la société de tous les êtres. Ainsi il « faut que l'on me fasse à moi mon pro- « cès, qu'un autre soit consumé de la « fièvre, que celui-ci fasse naufrage, que « celui-là soit condamné à la mort ; car « il est impossible qu'un corps tel que « le nôtre, au milieu de tout ce qui nous « environne, et ayant à vivre avec « tant d'autres hommes, il n'arrive aux « uns et aux autres quelqu'accident sem- « blable [1]. »

Marc-Aurèle ayant généralisé toutes ces observations d'Epictète, a dit plus noblement (article dernier de ce chapitre), et il répète souvent ailleurs, que les accidents de la vie entrent dans le système général que Dieu établit dès le commencement, et qu'ils sont nécessaires à la perfection et à la con-

[1] Epictète, liv. II, chap. V.

sistance du monde tel qu'il est. D'où il conclut que les accidents les plus fâcheux n'ayant pas été destinés séparément pour un seul individu, il n'a jamais lieu de s'en plaindre; qu'il ne les éprouve que comme faisant lui même une partie du monde; que c'est un accessoire du bien de son existence; qu'il doit se soumettre librement, sans faiblesse et par la seule autorité de la raison, à ces dispositions générales : et que son vrai bonheur consistant à vivre selon la nature d'un être raisonnable, sociable et qui fait partie du monde, rien ne peut l'empêcher de conserver une entière sérénité d'esprit pour faire des réflexions dignes de la raison qui lui est commune avec Dieu même, sans se laisser dominer par la partie inférieure de l'ame, qui lui est commune avec les bêtes, etc.

CONCLUSION.

Les stoïciens disent : on peut, contre la douleur, tout ce que l'on veut. Il ne s'agit que de bien penser, et de vouloir fortement.

Marc-Aurèle adopte ce mot d'Épictète : *il n'y a point de tyran de la volonté ;* et ce mot d'Épictète rappelle un dialogue supposé entre lui et un tyran, par lequel on va finir : « Dis-moi ton secret.... Je ne le dirai point, « car j'en suis le maître.... Mais je te ferai « mettre aux fers.... O homme, que dis-tu « là? Moi? Tu feras mettre aux fers mes « jambes ; *mais quant à ma volonté*, Jupiter « même ne pourrait la vaincre. »

On ne peut disconvenir que beaucoup d'actions héroïques des grands hommes de l'antiquité n'aient été le fruit de ces idées dont ils étaient imbus, et de ces principes dont ils étaient nourris dès l'enfance.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

TOME PREMIER.

Abrégé historique de la vie de Marc-Aurèle-Antonin et de son ouvrage..... page 1
Préface du traducteur 21

PENSÉES DE L'EMPEREUR MARC-AURÈLE-ANTONIN.

CHAPITRES.

I. Exemples ou leçons de vertu de mes parents et de mes maîtres..... 37
II. Bienfaits que j'ai reçus des dieux. 56
III. De l'Être suprême et des dieux créés.. .. 61
IV. Providence..... 67
V. Résignation. 77
VI. Sur les prières..... 86
VII. Raison divine et humaine 88
VIII. Loi naturelle..... 100
IX. Du recueillement. 119
X. Sur les spectacles..... 128
XI. Sur les pensées et les mouvements de l'ame 131
XII. Sur les troubles intérieurs..... 144
XIII. Être content de tout ce qui arrive..... 159
XIV. Force de l'ame contre la douleur. 165

NOTES.

De l'Être suprême. 181
Sur les dieux créés..... 192
Providence..... 204
I. Sur les maux et les désordres apparents..... 206
II. Question : Si quelque chose a pu résister au grand ouvrier..... 208
III. Destin, fortune, etc..... 210
IV. Sur la liberté ou le libre arbitre..... 211
Résignation..... 213
Sur les prières..... 217
Raison..... 222
Loi naturelle 231
Sur le suicide 245
De la douleur 249
Conclusion..... 260

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER